

Trinité Sombre : Lovecraft, Howard & Smith

Horror Series



Outre Monde
Décembre 2007

Sommaire

Préface	3
<i>Cyril Carau</i>	
La tour blanche	4
<i>Texte de Eric Gilard</i> <i>Illustration de Tiger-222</i>	
Des profondeurs	7
<i>Texte de Gregory Covin</i> <i>Illustration de Cyril Carau</i>	
Le croyant	19
<i>Texte de Willem Lukusa</i> <i>Illustration de Mathieu Coudray (Maz)</i>	
Celui qui nourrissait la terre	27
<i>Texte de Jean-Michel Foucher</i> <i>Illustration de Bernie</i>	
L'aube évanescence	36
<i>Texte de Florian «Vorador» Boudinot</i> <i>Illustration de Annick D.C.</i>	
İa İa fthang Eich Pi-El	49
<i>Texte de Fred Guichen</i> <i>Illustration de Nicolas Delhelle</i>	
Le grimoire du destin	60
<i>Texte de Vincent Glamasher</i> <i>Illustration de Claude (Clg)</i>	
L'Abomination venue des étoiles	68
<i>Texte de Yves Crouzet</i> <i>Illustration de Anne-Laure Daviet</i>	
Amazon	78
<i>Texte de Elie Darco</i> <i>Illustration de Harold Fay</i>	
Le Périple de Dominic Ramirez	85
<i>Texte de Benjamin K. Framery</i> <i>Illustration de Denzel</i>	
Sac d'os	97
<i>Texte de Aurélie Wellenstein</i> <i>Illustration de Alain Mathiot</i>	
La Chaise	110
<i>Texte de Alain Ex-ignotis</i> <i>Illustration de Grem</i>	
Guide des auteurs et des illustrateurs	118

Préface

Abysses insondables, Grands Anciens, Zothique, Hyperborée, Cthulhu, horreur sans nom, le *Necronomicon*, le *Livre d'Eibon*, les *Unaussprechlichen kulten*, Arkham, nécromancie, culte impie, possession, folie, l'université Miskatonic, Dieu Noir et autres Abominations...

Howard Phillips Lovecraft, Robert Ervin Howard, Clark Asthon Smith, «les trois mousquetaires» de la revue *Weird Tales*, "la Trinité Sombre" - le père, le fils et le mauvais esprit - de la dark fantasy... ce présent Hors Série d'OutreMonde, le deuxième, rend hommage à ces trois auteurs aux verbes et aux inspirations si particulières. Amis, ils écrivaient dans les mêmes revues *pulp's*, chacun explorant les facettes noires de l'âme humaine, les mystères du quotidien qui, souvent, dévoilent des horreurs cachées. Ainsi de leurs plumes est né le mythe de Cthulhu, d'abord initié par Lovecraft, puis repris et développé par Howard et Smith. Smith, également peintre, photographe et sculpteur, prolongeant l'œuvre écrite dans des opus graphiques et visuels.

Voici ce que pensait H.P Lovecraft de C.A Smith : « Personne ne sait faire jouer la note de l'horreur cosmique aussi bien que l'écrivain, artiste et poète californien, Clark Asthon Smith... » Mais tous les trois ont été les instigateurs d'une certaine vision du fantastique. Par leur verve puissante, leurs talents de conteurs dans l'évocation de la démesure, chacun donne vie à des événements surnaturels, irréels et ancre si fortement le lecteur dans leur imaginaire qu'on finit par y croire. Comme en l'existence du *Necronomicon* de l'Arabe dément Abdul Alhazred !

Douze nouvelles composent ce Hors Série. Certaines mettent en scène directement des personnages, des créatures ou des lieux créés par l'un des trois auteurs, d'autres ont plutôt repris des thèmes qui avaient leur prédilection. Toutes nous convient à flirter, goûter, plonger, contempler des univers de noirceur, de désenchantement, d'angoisse où les héros lâchent prises. Le Mal avec un grand M existe. Il peut se cacher dans un livre, un objet, chez ses proches, voisins, amis ou enfants. Il hante le quotidien et dévore la raison. Que ce soit dans un autre temps ou à notre époque, bien souvent, il se trouve simplement devant soi...

Bonne lecture et bonnes fêtes, cette année le Père Noël d'OutreMonde a des tentacules...

Cyril Carau pour toute l'équipe d'OutreMonde



La tour blanche

Texte : Eric Gilard ►
Illustration : Tiger-222 ►

À travers la lande caressée par une bise humide, l'homme marchait d'un pas alerte. Ses souples enjambées épargnaient les bruyères ; son bâton écartait les genêts éclatants. Il s'arrêtait devant les imposants massifs de rhododendrons, et, à regret, ébranlait sa large ossature, s'arrachant à leur contemplation odorante. La route était encore longue, offrant la perspective de nombreuses nuits à grelotter sous sa capeline, en avivant de son mieux un feu trop maigre. Faute de bûches et de meilleure provende, brindilles et lapins osseux continueraient à se succéder ; une lente procession qui semblait ne jamais devoir prendre fin, telle l'expiation d'un péché infamant – la pénitence opiniâtre et dévouée d'un père.

L'homme longea une mare bordée de joncs. Les nénuphars véneneux étalaient leur tapis sombre – troué, de-ci, de-là, par leur joyeuse efflorescence, blanche tachée de rouge. Le sol se fit bourbeux. Les hautes bottes en cuir s'enfonçaient dans la fange, rythmant chaque pas d'une succion gluante. Des volutes nauséabondes s'élevaient paresseusement des fondrières croupies. Les eaux mortes s'étiraient en lambeaux évanescents du sol putride.

Bientôt, le brouillard enveloppa le voyageur transi, déroband à sa vue les heurts et pièges du chemin.

Emergeant d'une couronne de vapeur, au ras des eaux glauques, un tertre herbu offrait l'asile de ses vieilles pierres. Péniblement, l'homme traversa le marais, sondant les fonds traîtres. Cent fois, la vase se déroba sous son pied, l'attirant vers quelque piège insondable ; cent fois les exhalaisons fétides, les remugles pestilentiels, firent vaciller son cœur, mais toujours il avançait, s'arrachant aux miasmes mortels.

Au pied de la butte, l'homme hésita, contemplant le cercle brisé. Les blocs de pierre, envahis par la mousse, exsudaient l'humeur ombrageuse des ouvrages pré-humains. Certaines choses existent à la lisière des mondes, qu'il convient de ne pas déranger. Pourtant, un bouton d'or pétillait de malice, invitant à la cueillette, au seuil des ruines, et l'homme franchit le cercle, en souriant, oublieux des périples passés comme à venir.

Dans sa besace, deux jeunes lapins, chétifs, mais rassurants, des racines et quelques baies, promettaient le réconfort d'un festin sans pareil. L'homme installa son campement devant deux blocs, plus imposants, pour se protéger du vent. Deux colonnes, rongées par les siècles et les intempéries, supportaient une lourde dalle formant linteau. Seul vestige encore dressé, l'entrée titanesque irradiait un vert terne.

*
* *

Le feu se mourait lentement. Les soufflets glacés du marécage attisaient les braises pour hâter leur combustion. Repu, l'homme s'assoupissait, vaincu par la fatigue. Adossé à l'appareil délabré de l'entrée

d'apparat, il s'abîma dans un sommeil inquiet.

Le feu s'inclina vers le centre de l'antique tour, révélant son cœur pelé, où aucune herbe n'avait plus poussé depuis la jeunesse de ce monde. Les ténèbres assaillirent le monticule, dédaignant cependant le haut chambranle dont l'irréelle lueur pulsait à l'unisson des flammes.

Un murmure, une voix s'insinuait dans ses rêves.

Les antiques pierres susurraient leurs souvenirs.

La terre était fertile avant les marais, et les êtres qui la peuplaient, cultivés. Une civilisation antique et raffinée coulait les jours heureux de son âge d'or.

Parmi les érudits, les artistes et les poètes, un exégète tourmenté se lamentait. Plaisir, contentement, tout n'était que vanité pour ce sage pourtant fou. Mais, philosophie, théologie, astronomie, ... nulle science ne satisfait son inextinguible désir, ni ne tempéra sa curiosité. Sombre, lorsque le soleil riait, il s'enfermait dans sa tour, solitaire. Les nuits sans étoiles, il en arpentait la terrasse d'ivoire, et les portes d'émeraude restaient désespérément closes dans leur écrin de pierre.

Les soies surannées des lichens ondulaient sur le front du dormeur. Son visage tressaillait à chaque palpitation verdâtre du dais cyclopéen.

« Ecoute, toi qui reposes maintenant en son sein, la sombre malédiction de la Tour Blanche. Entends les imprécations du malheureux sage, ses suppliques aux Dieux d'alors. Apprends quelle fut leur démoniaque réponse, car, en vérité, ils accordèrent leur faveur à l'infortuné. Il découvrit les tombeaux interdits, et déterra de l'oubli un grimoire enseveli. Il traça le pentacle, selon les rites. Il invoqua le savoir, et fut damné pour l'éternité. Celui qui vint de l'Ether, porté par ses ailes puissantes, n'apportait ni la connaissance, ni la vérité, mais l'épouvante visqueuse des premiers temps. Mon maître fut emporté, glapissant, dans les limbes. Et les ténèbres hurlantes s'abattirent sur la ville, maudite par l'égarement d'un seul. Depuis, je demeure, au sein des limons pourris, tel un phare de naufrageur. Unique survivante d'une époque enfouie dans l'inconscient du monde, j'appelle à moi les égarés. Moi, la Tour Blanche, à la terrasse d'ivoire et à l'atticurge d'émeraude, je suis dans les ténèbres pour mes maîtres actuels : les dieux dégénérés de mon peuple – ceux que l'homme nomme les démons. En mon anneau brisé, tu reposes, victime expiatoire de la démesure de la culture ayant précédé la tienne. Ecoute, les ailes puissantes ; écoute-les ! elles arrivent par-delà les éons ! »

Le feu s'éteignit dans un ultime grésillement, et l'homme s'éveilla, repoussant le charme qui l'avait plongé dans une étrange torpeur. Il arracha distraitement les lambeaux de lichens parsemant sa chevelure. Le rêve impie distillait encore son histoire dans son âme troublée. Puis, ricanant, alors que le souvenir des dernières déclamations se délitait, il haussa les épaules. Il s'installa plus confortablement, calant son corps las contre les pierres.

Il allait se rendormir, lorsque, surgissant des cieux, l'assourdissant martèlement d'ailes démesurées retentit sur les marais. La surface des eaux mortes se souleva et se creusa frénétiquement. Il aperçut la forme hideuse occultant la lune gibbeuse et fou de terreur, l'homme ne put que hurler son effroi tandis que l'abomination fondait sur lui.



Des profondeurs

Texte : Grégory Covin ►

Illustration : Cyril Carau ►

Nathan observa Richard soulever la bouche d'égout puis se reculer vivement de l'ouverture. Une main faite de vapeur tenta de l'attraper, avant de s'évaporer dans un sifflement.

— Nom de Dieu, c'est l'enfer là-dedans ! lança le pompier.

La fumée persista pendant quelques secondes avant de se faire entièrement aspirer par la froideur de l'hiver.

Nathan apposa son masque à gaz sur le visage, lentement et méthodiquement. Il s'anima dès qu'il se mit à respirer par ce nouvel orifice, tel un acteur qui, dès qu'il enfilait son costume de scène, devenait quelqu'un d'autre. Pensant et agissant comme le personnage qu'il représentait. Richard se tourna vers l'assemblée d'hommes qui l'entouraient, avant de poser un pied sur la première barre de l'échelle menant dans le réseau souterrain. L'entrée du métro s'était effondrée lors de l'explosion, et le capitaine avait décidé qu'il était plus sage de contourner l'affaissement par les égouts. Ceux-ci permettaient, *via* quelques portes installées lors de leur construction, de rejoindre les rails du métro. Et donc les rescapés de l'accident. Nathan fit quelques grimaces sous son masque, préparant son faciès à la coupole de plastique qui allait lui servir de nouvelle peau le temps de leur intervention, puis suivit le cortège d'hommes costumés. Alors qu'il amorçait sa descente, il eut l'impression de s'enfoncer dans des eaux dont on s'amuserait à faire monter la température, encore et encore, et ses mouvements lui parurent lents, anormaux. Puis il reprit le contrôle de lui-même, autant physiquement que mentalement.

Quand Nathan mit pied à terre, Thomas s'affairait déjà, une lampe torche entre les mains, à lire le plan de cette section souterraine, pour identifier la position de la porte la plus proche donnant accès au métro. Le temps qu'il regarde tout autour de lui et vérifie que le pompier qui suivait ses traces arrivait à ses côtés, les professionnels qui l'avaient devancé s'étaient remis en route. En file indienne, la petite armée munie de haches glissa le long des murs gris, insensible aux ombres qui dansaient au gré du va-et-vient du faisceau de la lampe. Des rats, sans doute par dizaines, trop intelligents pour défendre un territoire qui n'était pas encore en danger. Et la chaleur aurait tôt fait de les faire fuir dans les prochaines minutes.

Les bottes plongeaient dans la rivière souterraine d'eau nauséabonde, eau qui donnait parfois l'impression d'être expulsée du sol lui-même, tant certaines sections ne laissaient filtrer que quelques filets saumâtres. Le pompier devant Nathan perdit l'équilibre un bref instant, et se retourna sur ce qu'il venait de percuter au sein du courant marin. Nathan, de sa lampe, tenta d'identifier l'intrus, mais il pouvait tout autant s'agir d'un rat que d'un morceau de bois ou de plastique. Il s'en désintéressa donc, avant de lever la tête devant lui.

— On y est ! hurla le premier de la chaîne humaine.

Une poignée de secondes plus tard, un pan d'obscurité coulissait et laissait entrevoir une nuit plus intense encore par-delà sa fente.

— Il n'y a aucune lumière de sécurité, c'est normal, ça ? fit une voix étouffée que Nathan ne reconnut pas.

— On verra ça plus tard, pour le moment, on avance ! fit le premier de cordée.

Un par un, ils pénétrèrent dans la nouvelle section. La température monta d'un cran, alors qu'ils laissaient le long serpent composé d'eau putride derrière eux sans le moindre soulagement. Tous aimaient sentir la proximité de l'eau, même si celle-ci était gorgée d'immondices. La plus grande partie du tunnel était plongée dans l'obscurité mais, dans le lointain, une lumière d'un rouge vif surgissait du néant. Tel un soleil au sein d'un univers dénué d'étoiles. Lentement, la troupe s'en rapprocha. Ils étaient des papillons de nuit attirés par l'unique lueur qui transparaissait dans les ténèbres. Et, tels des papillons de nuit, ils avançaient vers elle sans remettre en cause sa source, et les raisons de son existence...

*
* *

— Le bras ! Coupe-lui le bras, nom de Dieu ! s'époumonait Serge.

Nathan cligna des yeux pour la troisième fois. La sueur lui couvrant le front lui coulait sur le visage, au point de lui faire croire qu'il saignait abondamment sous son masque. Il tourna la tête vers Daniel et la créature qui le maintenait par l'avant-bras. Ce qui l'accolait solidement auprès de la faille le long du mur ne ressemblait pas à une main mais à quelque chose de plus tentaculaire. Une suite de membres oblongs qui semblait continuer à s'étendre, toujours un peu plus, pour assurer sa prise. Daniel ne cessait de crier, au point de s'étrangler. Le bras levé vers le ciel, dressant sa hache au-dessus de sa tête, Nathan observait le bout des doigts de Daniel. Ils en fusaient ce qui ressemblait à des jets d'encre, alors qu'il était évident qu'il s'agissait de son propre sang. Dans la pauvreté lumineuse des lieux, l'imagination de Nathan recomposait les doigts manquants de son partenaire et n'acceptait pas ce qui était en train d'arriver.

— Mais putain, Nathan, qu'est-ce que tu fous ? beuglait Serge.

Dans un instant, l'entité allait arracher le bras de son ami, ou lui briser les os pour le faire passer dans la dizaine de centimètres de l'ouverture qui s'étirait dans la paroi. Comme elle l'avait déjà fait avec Richard.

La main de Daniel, dans son intégralité, disparut dans cette obscurité qui n'avait rien de naturelle, et le geyser de couleur noir s'accrut. L'homme se mit à trembler violemment, alors qu'un bruit de minuterie se faisait entendre. Nathan dut se concentrer pour ne pas laisser son esprit dériver, et analyser la source de ce son. C'étaient des dents qui s'entrechoquaient à vive allure, déchirant les chairs, les ligaments et les os. Pour mieux en aspirer la moelle.

Nathan abattit sa hache de toutes ses forces et trancha à partir du coude. Le pompier donna la sensation de se décoller du mur, puis s'affala à terre dans une explosion de sang. Serge, dont la respiration saccadée emplissait cette section de la caverne, s'empressa d'accoler la flamme de leur torche de fortune sur la plaie ouverte de Daniel. Dans la panique, dans la folie qui les environnait, c'était là le meilleur moyen, du moins le plus rapide, pour maintenir leur ami en vie et fuir les lieux. Leur frère d'armes se réveilla aussitôt sous la douleur, et hurla de toute son âme.

Thomas, le plus jeune de l'équipe, se recula. Du coin de l'œil, Nathan le vit s'enfoncer dans les ténèbres du renforcement dans lequel ils se trouvaient, et disparaître l'espace d'un instant. Puis il revint vers la lumière, tel un poisson accroché par le fil de pêche. Une main contre sa bouche, il pleurait.

— Je ne veux pas mourir ! geignait Daniel. Pas ici, pas comme ça ! Pas comme un animal !

— Aidez-nous à le tenir, vous autres ! lançait Serge à sa petite assistance.

Telles de curieuses machines, les quatre hommes s'attroupèrent autour du blessé pendant que Serge, dont les larmes se mêlaient à sa sueur, brûlait la plaie béante de Daniel pour la refermer. Les

flammes crépitaient, transformant la chair à vif en une sorte de pâte qui se recroquevillait.

— Il faut le faire sortir d'ici tout de suite... murmura Serge.

Nathan observa le visage du plus âgé de ses comparses. Serge avait désormais une marque qui s'étirait du dessus de son arcade sourcilière droite jusqu'au bas de son menton. Il avait dit s'être blessé à un rocher qui se trouvait derrière la cascade. Mais Nathan se demandait si le cauchemar n'avait pas débuté à partir de cet instant. Lorsqu'ils s'étaient mentis les uns aux autres en essayant de se persuader qu'il y avait une possibilité de se réveiller. De trouver un moyen de remonter à la surface. Nathan reprit lentement sa respiration, alors que Daniel se faisait désormais silencieux, priant, les yeux fermés. Qu'avait donc vu Serge qui lui avait fait comprendre qu'il ne quitterait jamais cet endroit ?

Puis les hommes se remirent debout. Thomas aida Nathan à soutenir Daniel, alors qu'ils reprenaient leur route, suivant Serge qui leur ouvrait le chemin dans ce dédale de conduits qui ressemblaient parfois à des grottes, et parfois à des constructions humaines.

Leurs pas se mêlant aux cliquetis de l'eau, Nathan se retourna et observa le passage qu'ils quittaient enfin. Réalisant qu'il y a encore une heure, ils pensaient revoir le monde de la surface.

*
* *

— Bon, on se concentre, mais on se dépêche, les gars ! fit Richard.

Le pompier fut le premier à s'approcher de ce qui restait du métro. Ce dernier ressemblait à un jouet d'enfant en colère, lancé au hasard dans une chambre en désordre. Ses cabines étaient éparpillées le long du souterrain, donnant parfois la sensation d'avoir été piétinées.

— Où sont les corps ? lança alors Daniel. Les passagers, où sont-ils ?

Si quelques brasiers éclairaient les lieux, le feu n'avait pas pris autant ses aises qu'ils s'y attendaient, ouvrant un curieux passage aux hommes qui étaient venus le combattre. Tout laissait à penser que des canalisations avaient été éventrées au moment de l'incident, ou que les systèmes de sécurité avaient mieux fonctionné que d'habitude. Pourtant, les dégâts matériels étaient innombrables. Le couloir de la mort qui résonnait du bruit de leurs pas ne ressemblait plus à rien. Des embouts de métal étaient venus s'implanter dans les murs, les recouvrant d'une intrigante armure d'écailles luisantes. Les rails étaient recourbés, quand ils ne s'élevaient pas à plusieurs mètres du sol, tels les bras de créatures longilignes, pétrifiées à jamais, implorant l'aide d'un dieu indifférent. La chaleur était intense, l'air crépitait sous la langue de feux éparpillés de part en part, et les bruits se succédaient, les uns après les autres, donnant la sensation que ce qui ressemblait à une grotte sans fin était peuplé de vie. Nathan fit halte, en croyant entendre des pas à une dizaine de mètres de lui, avant de renifler bruyamment. Il savait qu'il n'y avait rien, que c'était le feu qui animait tout ce qu'il touchait, mais il se laissait toujours prendre au piège, lors des premières minutes d'investigation.

Comme s'ils avaient affaire à des sables mouvants, ils avancèrent avec prudence, analysant chaque mètre carré de terrain. Certains soulevaient ce qui ressemblait à des toiles de peintres fous, tachetées de noirs et de rouges luminescents. Une vision de mort et d'enfer sur terre. À son tour, Nathan fouilla dans les plaques de métal du métro ou de ce qui restait des murs de cette galerie qui avait subi l'explosion non sans y perdre de sa robustesse. Avec la température qui augmentait, le sol, tout comme le plafond, pouvaient d'un instant à l'autre montrer des signes de faiblesse et s'écrouler. Bien que tout semblait aux normes, le fait que la voie était éventrée laissait supposer qu'il y avait une faille. Il y avait toujours une faille, Nathan

l'avait appris. La marque du chaos. Une porte s'ouvrant sur un monde de douleurs et de décès que rien de pouvait refermer.

— Vous trouvez des corps ? voulut savoir Richard qui donnait la sensation de marcher avec des palmes tant ses enjambées étaient rendues ardues de par l'amoncellement d'objets éparpillés au sol.

— Non, toujours rien, hurla Serge.

— Rien non plus de mon côté ! lança Nathan.

— Là, j'ai quelque chose !

Ils se dirigèrent vers Thomas qui était presque agenouillé devant sa découverte, et qui se releva soudain pour se reculer. Avec horreur.

— Quoi, les rats sont déjà là ? demanda Serge.

Le jeune pompier s'était mis à tousser, et faillit enlever son masque pour tenter de mieux respirer, avant de se contrôler. Il se baissa de nouveau, presque hypnotisé par ce qui se trouvait devant lui, tout en restant à une distance raisonnable de la chose.

— Quoi, qu'est-ce que tu as vu ? fit Richard. C'est un corps ?

Ils soulevèrent la plaque qui faisait office de tombeau, peinant sous l'effort. Nathan sentit une douleur germer dans le bas du dos, et serra des dents. Lentement, le bloc glissa, entraînant avec lui un monticule de pierres et de ferrailles. Révélant son trésor.

Le cadavre avait la tête levée dans leur direction. Il ne lui restait que les épaules et les bras. Le reste semblait comme enfoncé dans le sol, noyé dans une mare de sang. Bien que les raisons de sa mort semblaient évidentes, les pompiers découvrirent ce qui ressemblait à un large filament de métal entouré autour de sa gorge, et qui continuait à s'étendre jusqu'à se perdre dans ses chairs. L'homme était mort étouffé. Malgré la luminosité des lieux qui transformait la moindre couleur en des tons rubis, sa peau fripée était bleutée.

Thomas se rapprocha, intrigué. Le cou de l'homme ou de la femme immobilisé à jamais devant eux était contracté, et le bas de sa mâchoire était réduit en bouillie. De l'extrémité de sa lampe, il tapota doucement l'embout de métal et hurla. La bouche du cadavre venait de s'ouvrir. Quelque chose d'un blanc laiteux remonta, dans un gargouillement atroce, à l'intérieur de son gosier, avant de replonger dans ses entrailles. Les bras du mort se levèrent, alors que le filament resserrait sa prise et tirait son trophée de chasse hors de la vue des nouveaux venus. Le corps s'enfouit dans son propre sang, s'enfonçant dans le sol dans un geyser noir. Thomas lança, dans un réflexe, sa lampe vers la chose qui n'était déjà plus là, et tous observèrent l'épée lumineuse s'embourber dans ce qui ressemblait à une nappe de pétrole et disparaître.

Soudain, dans un bruit de grandes eaux, le sang s'écoula par l'ouverture libérée de son entrave, et le sol s'ouvrit devant eux. Empli de ténèbres et d'un faisceau tacheté de sang qui tourna sur lui-même, avant de disparaître à jamais, dans ses profondeurs.

*
* *

Ils durent s'arrêter pour reprendre leur souffle et offrir à Daniel quelques minutes de repos. Il peinait à marcher et, avec le poids de leur combinaison et des bouteilles à oxygène, ils ne pouvaient traîner un poids mort. S'il se voyait incapable d'avancer, les autres pompiers ne lui seraient d'aucune aide. Et ne pourraient le transporter. C'était aussi simple que ça.

— Il faut qu'on trouve un passage pour remonter, parce que j'ai la sensation que l'on descend, annonça Nathan à voix basse. Vous ne trouvez pas ?

— Moi, ce que j'aimerais comprendre, c'est qui a creusé ces galeries ? Vu leur envergure, elles ont fragilisé les structures des bâtiments qui sont au-dessus de nos têtes, fit Thomas. Cela peut facilement expliquer l'accident survenu pour le métro, mais on pourrait voir dans quelques années des affaissements de terrain. Toute une partie de la ville pourrait s'écrouler, si ces voies d'accès s'étendent davantage sous nos pieds. C'est de la folie !

— Je doute que ce soit des galeries réalisées par la main de l'homme, annonça Serge. Ce ne sont pas des machines qui les ont creusées. Et encore moins des outils.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? cria presque Thomas.

— J'ai vu des documentaires sur les rats, continua Serge. Ils peuvent percer des passages à même la pierre. Ils se relaient, mais avancent, centimètre après centimètre. Rien ne leur résiste.

— Ce ne sont pas des rats qui ont fait ça, voyons !

Serge leva les yeux vers le jeune homme tourmenté et hors de lui.

— Non, ce sont des choses bien pires, dit-il. Et d'une taille inimaginable.

Nathan observa les deux hommes, puis se mouilla les lèvres. Elles étaient craquelées et sèches.

— Serge, vas-tu enfin nous dire ce que tu as vu quand tu as mis la tête dans le rideau d'eau ? Parce que tu as vu quelque chose, pas vrai ?

Le vieux pompier se tourna vers son acolyte. Dans son regard, Nathan lut des regrets. Parce que la réponse qu'il avait à apporter était pire que de ne pas savoir. Parce que, s'il avait décidé de se taire, ce n'était pas sans raison. Daniel gémit, et Serge se leva pour lui faire boire un peu d'eau, avant de reporter son attention sur sa blessure.

— Ne traînons pas ici, souffla-t-il. Il ne tiendra pas le coup encore longtemps.

— Et que fera-t-on, si Daniel ne peut plus marcher ? demanda Thomas.

Tous les hommes se tournèrent vers lui, comme s'il venait d'énoncer un interdit.

— Nous le laisserons, annonça alors Serge. Et nous continuerons sans lui.

Les hommes se regardèrent, alors que Serge reprenait sa marche, vieil homme économisant ses forces pour gravir le sommet d'une montagne qu'il savait sans fin. Nathan aida Thomas à relever Daniel, et ils le suivirent sans dire un mot. Le bruit de leur respiration se remit à emplir la galerie, se mêlant à des craquements, à ce qui ressemblait à des écoulements, parfois à des torrents d'eau, quand cela ne ressemblait pas à un déluge, comme si le monde, soudain, s'écroulait sur lui-même. Ils se sentaient telles des fourmis perdues à l'intérieur même de la terre, sur une planète qui leur était devenue inconnue, et surtout hostile. Au bout d'un quart d'heure de marche, Serge vint remplacer Nathan, et ce dernier prit la tête du cortège. Leur chemin croisait parfois des passages plus petits, mais ils tentaient de suivre le plus dégagé et celui qui leur donnait la sensation de monter. C'était parfois juste un souffle d'air plus frais qui leur donnait cette impression. Un son ressemblant à celui de la ville. Et parfois juste le hasard.

Quand Nathan s'arrêta, tête levée vers le plafond, il ne put détacher ses yeux du prodige qui glissait au-dessus de sa tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ? voulut savoir Serge qui peinait sous l'effort et suait abondamment sous sa combinaison.

Nathan fit un signe du menton et tous observèrent le filet d'eau qui courait sur la paroi, donnant la sensation folle que la gravité était inversée. Le pompier enleva son gant et caressa le liquide, cherchant dans la matière minérale s'il voilait une ouverture, aussi petite soit-elle. Mais il n'y avait rien, et d'ailleurs

aucune goutte ne venait recouvrir le sol. Enfin, Nathan porta ses doigts à ses lèvres et goûta, non sans avoir tenté d'en reconnaître l'odeur.

— Mais qu'est-ce que tu fais, bon Dieu ? rugit Serge.

— C'est de l'eau salée. De l'eau de mer... fit Nathan, en crachant.

— Mais c'est impossible ! grogna Thomas. La mer est à plus de soixante kilomètres d'ici !

Ils laissèrent échapper un cri quand un poisson, d'une taille minuscule mais tout à fait visible, glissa au-dessus de leurs têtes, comme porté par le courant.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici, putain ? lança Thomas.

Nathan se retourna simplement vers Serge. Les deux hommes s'affrontèrent du regard, puis Nathan empoigna de nouveau sa hache et reprit sa route.

Thomas ouvrait la voie quand ils le virent. Nathan se demandait combien de temps il parviendrait encore à maintenir Daniel debout, alors que ses forces l'abandonnaient un peu plus à chaque minute. Il ne savait plus s'ils montaient ou descendaient, chaque nouveau passage ressemblant au précédent. Il se sentait comme un animal parcourant une roue sans fin.

— Il y a quelque chose, là, droit devant, annonça alors Thomas.

Nathan leva la tête, clignant des yeux pour chasser la sueur qui lui coulait du front. Tout d'abord, il crut qu'il s'agissait d'une illusion. Due au manque d'oxygène, à la profondeur ou à la fatigue. Mais la vision ne s'évanouit pas alors qu'il la fixait intensément. C'était une femme. Elle se tenait agenouillée à une dizaine de mètres d'eux, simplement éclairée par la lumière de la torche de Thomas. Elle leur tournait le dos, et il était difficile de savoir si elle tremblait ou était totalement immobile. Avec l'aide de Serge, Nathan installa Daniel sur le côté, dos au mur, et s'approcha du corps, tout en respectant une certaine distance de sécurité.

— Madame, ce sont les pompiers de la ville. Vous allez bien ? lança Thomas d'une voix étouffée.

Les ombres se mouvaient étrangement autour de la femme. Il faut dire que le pompier qui la mettait en lumière tremblait. Thomas ressentait, tout comme ses collègues, ce curieux malaise de retrouver ce qui ne pouvait être que l'un des passagers du métro. Il était en vie, mais étonnement éloigné du site de l'accident. Nathan n'avait plus la notion du temps, mais cela devait faire plus de six heures qu'ils marchaient. Aucun être seul ne pouvait tenir dans cette prison de ténèbres que représentaient ces souterrains.

— Fais attention, Thomas, lança Nathan, tout ça n'est pas naturel...

Mais le pompier s'était déjà remis en marche. Sa lampe se détacha de la jeune femme et caressa les murs, les parois, à la recherche d'un passage menant à la surface. Parce qu'il se doutait, tout comme ses comparses, qu'elle était venue d'un autre chemin, plus court, plus sécurisé, et que, dès lors, la sortie était toute proche. Nathan ne distingua le fil que l'espace d'un battement de cœur. Et il lui fallut plusieurs secondes pour que son esprit l'incorpore à ce sinistre paysage et l'analyse. Il lut à la lumière de la torche pourtant, aussi fin que l'arabesque formant l'un des innombrables pans d'une toile d'araignée. Dans un réflexe mû par l'incompréhension et cette sensation de danger qui persistait, Nathan leva son bras, dressant son épée de lumière vers les hauteurs de la galerie. Thomas avait presque rejoint le corps qui donnait, à présent, véritablement la sensation de bouger. Quand le pompier posa ses mains sur les épaules de ce qui avait été autrefois une femme, il était déjà trop tard.

— Non ! hurla Nathan, incapable de détacher ses yeux de la gueule béante qui s'ouvrait à plus de deux mètres au-dessus de son partenaire et de ce qui n'était rien d'autre qu'un hameçon et son appât.

Ce qui avait l'apparence d'un poisson chut sur le jeune homme. Sa gueule n'était que rangées de dents dressées dans toutes les directions, et elle se referma sur la tête de Thomas alors que la femme

s'évanouissait dans la nuit, aspirée par les ténèbres. L'espace d'un instant, elle exposa toute l'horreur de ce qu'elle était devenue : un piège ayant forme humaine, dont tout un côté avait été dévoré, laissant entrevoir des os et des intestins liquéfiés. Un embout d'os était enfoncé dans ses chairs, figé dans sa colonne vertébrale, et la dirigeait comme un pantin, attirant le regard de proies intriguées et naïves.

Le corps de Thomas fut sectionné en deux. Nathan hurla de nouveau, avant de reculer d'un pas. Un second prédateur venait de surgir. Cette fois d'un autre pan du mur. Il déchira une jambe avec aisance, comme s'il ne s'agissait que d'un être de papier. Le sang se mêla à l'obscurité, alors que les monstres se multipliaient. En une poignée de secondes, la voie était remplie de ces monstres volants. Du coin de l'œil, Nathan vit Serge reculer lentement. Il s'était arrêté de respirer, comme si cela pouvait leur faire gagner quelques précieuses secondes, et prit l'un des bras de Daniel qui semblait s'être assoupi. Nathan resta dans cette position, presque accroupi, à attendre que son comparse vienne l'aider, avant de relever la tête et de comprendre que cela n'arriverait jamais. Serge l'observait, le faisceau de sa torche pointé vers lui. Il crut entendre quelques mots et décida que « je suis désolé » était ce qui venait d'être dit. Puis la lumière se mit à bondir le long des murs, et Serge disparut dans les ténèbres.

Derrière lui, Nathan entendait les dents des monstres s'entrechoquer, alors qu'ils mettaient déjà un terme à leur festin.

*
* *

Richard passa le premier par la faille. De l'eau recouvrait les murs, donnant l'impression qu'ils suaient. De par la chaleur, ou par peur. Peur de ce qui les hantait, depuis quelques heures. À l'aide de leur hache, ils glissèrent le long des parois, à la recherche du corps qu'ils venaient de voir se faire aspirer sous leurs yeux. La nuit qui séjournait ici était insondable, s'étendant sous leurs pieds, parcourue de courants d'air pouvant tout autant se montrer brûlants que glacés.

— Dans quoi est-ce qu'on est en train de mettre les pieds ? voulut alors savoir Serge, tandis qu'ils se réunissaient sur cet étrange sous-sol.

Les lampes parcouraient les lieux tels des yeux intrigués, ne parvenant jamais à rester plus de quelques instants en place.

— On doit comprendre ce qui est survenu, dans cette bouche de métro, avant de remonter, fit Richard. Et surtout découvrir où sont tous les corps. Et ramener ceux qui peuvent l'être.

Nathan braqua sa torche sur l'ouverture qu'ils venaient de traverser. Elle s'ouvrait à plus de trois mètres au-dessus de sa tête et donnait la sensation de se refermer, rejetant les lumières et la sécurité qu'elles apportaient.

Ce qui avait tiré à lui les restes de l'un des cadavres de l'accident de métro était invisible dans le dédale de passages qui s'ouvraient à eux. Nombreuses étaient les brèches, les interstices et les ouvertures de petites tailles, pouvant à peine laisser passer un bras. Les plus larges, leur permettant d'y entrer, se confondaient dans l'obscurité, et étaient au nombre de trois. À la lumière des torches, le sang avait la même consistance que l'eau qui suintait, se répandant un peu partout. La caverne donnait la sensation d'avoir été peinte et recouverte de litres de sang frais dégoulinant perpétuellement sur sa surface. La chaleur leur apportait même ce sentiment qu'ils se trouvaient dans un corps encore en vie. Au sein de ses artères. Que l'erreur, en ces lieux, c'était les pompiers eux-mêmes et non la présence de ces galeries.

Ils décidèrent de suivre une trace qui semblait plus grasse que les autres, comme celle que peu

laisser un corps raclant la terre. Ils marchèrent pendant presque un quart d'heure avant de s'octroyer une pause. Ils avaient longé plusieurs centaines de mètres de parois, solides comme de la pierre, et réalisaient progressivement la futilité de leur quête.

— On n'y voit pas à deux mètres, annonça Nathan. On pourrait passer près d'un corps qu'on ne le verrait même pas, si on ne lui marchait pas dessus.

Richard se retourna vers lui, et bien que son visage était voilé par son masque, le pompier sentit que la vérité n'était pas bonne à dire en cet instant. L'équipe avait besoin d'être motivée, s'ils ne voulaient pas faire marche arrière. Il y eut alors un grand bruit au-dessus de leur tête, donnant la sensation que le monde s'écroulait. Serge s'agenouilla presque, comme si le plafond allait vomir tout ce qu'il soutenait pour les écraser. Puis ce ne furent que des échos qui s'étendirent à l'infini pour se mêler aux sons des gouttes d'eau qui venaient éclore à terre. Richard ôta de l'une de ses poches le portable qui les reliait au poste, et prononça quelques mots. Pour seule réponse, une suite de crépitements se fit entendre.

— Et merde, on ne capte pas, cracha le pompier.

Serge enleva son masque et respira lentement, avant de se frotter le visage.

— Je n'en peux plus, fit-il. Et j'aimerais bien savoir ce qui se passe, là-haut.

— On verra ça plus tard, pour le moment, on continue, annonça Richard.

Afin de ne pas se perdre, ils suivaient constamment la paroi de droite. Elle serpentait, se rétrécissant parfois, laissant entrer des courants d'air souvent violents qui tiraient sur leurs combinaisons. Plus d'une fois, les pompiers se retournèrent, croyant que l'un de leurs comparses, les suivant dans cette étrange queue leu leu, les attrapait par le bras ou l'épaule. Pour leur sommer d'arrêter, pour les avertir d'un danger. Quand ils réalisaient que ce n'était que le vent, ils se rapprochaient des parois, comme si, soudain, quelque chose allait les prendre, ou qu'ils allaient s'envoler, aspirés comme ce cadavre qu'ils ne retrouveraient jamais.

Ils firent de nouveau une pause une dizaine de minutes plus tard. Un long filet d'eau courait sur un mur leur faisant face, alors que le chemin obliquait une fois de plus. Le visage trempé de sueur, Serge s'approcha de ce qui ressemblait à un drap étincelant sous la lueur des lampes, ondulant avec audace, presque avec érotisme. Avant que Richard n'ait le temps d'élever la voix et d'énoncer un quelconque refus, Serge avait plongé la tête dans le rideau d'eau. Pour se rafraîchir. Et peut-être se laver des peurs qui lui emplissaient l'esprit. Nathan crut que le pompier n'en ressortirait jamais. Presque une minute perdura, avant que l'homme ne retire sa tête de la cascade. Il tituba, et Daniel vint le soutenir. Serge était blessé au front, et saignait abondamment.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ! cracha-t-il finalement, repoussant ses collègues comme s'ils l'étouffaient. Je me suis cogné contre une pierre, pas de quoi en faire un drame !

Richard renifla, avant de se tourner vers les autres. Il détourna la lumière de sa lampe du visage de Serge qui semblait blafard. Le vieil homme se retrouva dans les ténèbres.

Le train humain se remit alors en marche, avec à chacun de ses wagons une lampe pour éclairer la nuit et repousser ce qu'elle charriait. Inlassablement.

Attendant le bon moment pour mordre.

*
* *

Nathan s'arrêta en entendant ce qui ressemblait à un bruit d'ailes. Il se retourna, balaya la nuit de sa lampe et reprit sa respiration. Malgré son empressement, il n'était pas parvenu à rejoindre Serge qui semblait avoir tout simplement disparu. Il avait suivi les parois de gauche, espérant ainsi rejoindre son point de départ, mais dans sa course, il se demandait s'il n'avait pas, à un moment ou à un autre, raté un passage, tant les lieux ne lui rappelaient rien, se confondant les uns aux autres tout en mettant en exergue une multitude de différences : des failles le long du sol, des murs zébrés de ce qui semblait être des marques de griffes, des chemins qui se rétrécissaient au point qu'il devait parfois y ramper pour les traverser. Egalement, le long de certains plafonds, ce n'était plus un filet d'eau qui coulait mais l'égal d'une rivière. Des poissons, des algues, et des choses qu'il ne parvenait pas à identifier filaient dès que le faisceau lumineux se posait sur elles. Des choses qui se faisaient toujours plus grosses, au cours de sa traversée.

Le pompier repensa à tout ce qui était survenu depuis son entrée dans les couloirs du métro. Il se sentait seul, et s'interrogeait sur ses chances de ressortir de cette prison souterraine. Au gré des heures, les doutes avaient laissé la place à une certitude qu'il ne voulait et ne pouvait admettre.

Une fois encore, ce bruit. Des battements d'ailes. Aussi vifs qu'un claquement de fouet, et tout aussi effroyables. Parce que le fouet était une langue qui, à chaque fois qu'elle le touchait, goûtait sa peur. Nathan braqua le faisceau de sa lampe sur les murs du passage qu'il venait de traverser. L'espace d'un instant, les ombres donnèrent naissance à des choses innommables, mélanges de poissons et de poulpes, bardées de dents et d'yeux luisants, refermant le chemin derrière lui. Puis les formes se disloquèrent, se mêlant au reste des ombres, dans l'attente de resurgir.

Au loin, des éboulements se firent entendre. Nathan ouvrit la bouche pour crier, avant de réaliser qu'il était incapable de produire le moindre son. Des hommes étaient-ils véritablement en train de percer le sol pour venir chercher d'autres individus avalés par la terre ? Ou était-ce la terre qui glissait dans les entrailles de la planète, aspirée par des milliers de galeries comme celle-ci, ayant fragilisé les structures des grandes villes ? Mieux valait ne pas y penser. Et Nathan se remit à courir, fouillant le sol devant lui à l'aide de sa lampe, pour ne pas tomber dans d'autres trous qui avaient commencé, progressivement, à apparaître. Inexorablement.

Quand le son cogna auprès de son oreille, Nathan fit un pas sur le côté. Quelque chose venait de lui effleurer la joue. Il retira son gant et se toucha la peau d'une main tremblante. Un liquide coulait le long de son épiderme qui, malgré la chaleur, était d'une froideur troublante. Cela pouvait être de la sueur tout comme cette eau salée qui l'entourait et qui venait alourdir de son poids sa combinaison, se déversant avec toujours plus d'intensité. Mais cela pouvait être son propre sang. Nathan leva sa hache, frappa l'air, sans rencontrer quoi que ce soit de tangible. Il crut percevoir un bruit de dents qui s'entrechoquent, mais la galerie était emplie d'une cacophonie bien trop morcelée pour qu'il puisse l'analyser davantage. Une part de son être s'interdisait d'ailleurs à croire en l'existence d'un tel son.

Le pompier reprit sa route, épuisé, ses sens rendus fous par le manque de repères. Une main posée sur la paroi qui s'étirait sur sa gauche, il continua à glisser à côté d'elle, comme pour ne pas tomber. Ou sentir une présence. Quand il entendit son nom, charrié par les courants éoliens, il s'époumona à lâcher quelques mots. Usant de l'énergie et de l'espoir qui lui restaient.

— Serge ? dit-il. C'est toi ?

Dans le lointain, il perçut très nettement l'écho de dizaines de claquements de dents.

*
* *

Tout était arrivé très vite. Richard avait enfoncé le bras dans un trou de souris et n'était plus parvenu à le retirer. Il avait vu quelque chose se profiler dans le faisceau de sa lampe, et sans réfléchir avait cherché à s'en saisir. À attraper l'un des mystères qui se multipliaient autour d'eux. Se retrouvant pris au piège. Tous l'avaient écouté hurler alors que ce qui se trouvait de l'autre côté du mur l'aspirait, le vidant de l'intérieur. Il s'était mis à gesticuler comme s'il était parcouru de puissants courants électriques.

Thomas s'était mis à vomir quand le bruit des os qui se brisent, qui explosent, s'était fait entendre. Avant que, par à-coups, le corps de leur chef d'équipe ne s'infilte dans le trou. Ne laissant du côté de leur paroi qu'un amoncellement de chairs à vifs et d'habits ensanglantés.

— Serge ? répéta Nathan. Où es-tu, nom de Dieu ?

Il fit encore quelques pas avant de s'arrêter. Il ne voulait plus penser à ce qui était survenu à son équipe. Comment tous étaient morts, les uns après les autres. Cela faisait à présent des heures qu'il déambulait, seul, au cœur de ces galeries, et le moindre souffle d'air, le moindre son incongru, le rendait fou. Il croyait entendre son nom, des voix d'hommes et de femmes, d'enfants en pleurs. Des cris. Et parfois, ce qu'il percevait n'avait rien d'humain. Mais tous ces bruits n'étaient qu'une retranscription chaotique de l'écho des innombrables gouttes, des incestueux craquements qui emplissaient les galeries. C'est du moins de quoi le pompier tentait de se convaincre.

Nathan balaya de sa lampe ce qui s'étirait devant lui. Tel un rideau de suie, l'obscurité s'ouvrit, révélant ce qu'elle cachait. Immobile. Cela ressemblait à un ver. Dans la pâleur de la torche, sa peau luisait, donnant la sensation d'être parcourue de milliers de veines saillantes et bleutées. La chose était privée d'yeux mais semblait tout à fait consciente de sa présence. Sa gueule s'ouvrait et se refermait, inspirant son odeur. Ses crocs étaient longs d'une vingtaine de centimètres, fins comme une mèche de cheveux et effilés comme le plus dangereux des rasoirs.

Quand la créature fondit sur lui, Nathan laissa échapper un cri tout en levant sa hache au-dessus de sa tête. Il l'abassa de toutes ses forces sur la gueule de la chose qui se fendit en deux dans un bruit mou. Un liquide putride lui sauta au visage, mais il s'acharna malgré son dégoût. Enfin, il avait l'occasion d'exprimer sa frustration, sa détresse et cette haine envers cette destinée qui lui était réservée. Enfin, il pouvait pointer du doigt la cause de tous ses malheurs et tenter, avec les moyens qu'il avait à disposition, d'y mettre un terme.

— Crève, putain de charogne ! hurla-t-il, sa voix emplissant les galeries qui jouxtaient l'ancre de cette chose.

Il lui perfora la mâchoire, fermant les yeux quand le sang de la bête s'insinua dans ses cheveux, dans sa bouche et son nez. Il la mettait à mort avec une telle rage qu'il s'y laissait consumer comme une chandelle qui brille de mille feux une seconde avant de s'éteindre. Ses dernières forces commencèrent soudain à le quitter, et il se mit à tousser.

Une autre tête surgit alors sur le côté, curieuse, rampant presque tel un serpent. Nathan recula, laissant la première gueule retomber, sans vie. Avant de braquer sa torche sur ce qui s'étirait derrière le monstre. Il se mit à alors courir, s'élançant dans la direction opposée. Il faillit tomber deux fois avant de recouvrer un meilleur équilibre, et de quitter la caverne de la bête.

Il emprunta une galerie sur sa droite, une autre sur sa gauche, puis il fut incapable de reconnaître sa route. Il voyait à peine devant lui, le faisceau de sa lampe virevoltait, cognant contre les murs comme son

cœur dans sa poitrine. Nathan sut alors qu'il ne rejoindrait jamais la surface, qu'il ne reverrait jamais sa femme et son fils. Il continua à courir, pendant plusieurs longues minutes, persuadé que la chose était à ses trousses. Pour le peu qu'il en avait vu, cette entité était constituée d'un nœud de membranes, chacune se finissant en un crâne aveugle, cherchant à happer sa nourriture qu'il entraînait ensuite vers une gueule plus grande encore qui se terrait à la base même de ces bras avides de chairs fraîches. Cela ressemblait à un poulpe, dont chaque extrémité était douée d'une conscience et d'une faim insatiable.

Quand le pied de Nathan buta sur l'un des nombreux monticules rocheux qui n'étaient rien d'autres que des malformations du sol, il chut de tout son poids. Il entendit plus qu'il ne vit sa lampe torche rouler au sol, avant de glisser au cœur d'une faille.

Une lueur persista à l'intérieur de la terre, avant de disparaître. À jamais. Et le pompier se retrouva dans le noir le plus absolu. Pendant un court instant, il chercha à se relever, à tâtonner dans toutes les directions à la recherche d'un passage à emprunter, puis il se calma. De l'eau ruisselait non loin de sa position, et il s'en approcha. Il se souvint de ce qui était arrivé à Serge et plongea la tête dans le rideau glacé. Quand il ouvrit les yeux, il vit ce qui vivait dans les entrailles de la terre depuis des milliers d'années. Il discerna ce qui ressemblait aux dieux des vieilles légendes, comme si l'eau avait gardé un souvenir qu'elle se devait de propager. Ou parce que c'était là le pouvoir de ces choses : tout envahir, même par le plus petit filet d'eau qui soit. Nathan posa les yeux sur des entités immenses, d'autres plus petites mais recouvrant chaque portion habitable de leur présence abjecte. Des visions d'un passé révolu laissèrent la place à celles, plus récentes, de ce qui était en train de survenir au monde de la surface. Les immeubles s'écroulaient. Des murs d'eaux s'élevaient des entrailles de la planète, peuplés de monstres qui pouvaient jaillir, et voler à même les rues, pénétrant par les plus petits orifices. Et chassant. Inlassablement.

Dans le lointain, Nathan entendit un bruit assourdissant, et le sol se mit à bouger. Un champignon enflammé s'éleva à l'horizon, réponse des hommes à la menace venue des profondeurs, tandis que des torrents d'eau, formant des centaines de tornades de par le monde, aspiraient le ciel, les nuages, jusqu'aux étoiles. Les vidant de leur substance. De la mer étaient vomies des créatures aptes à respirer. Certaines prenaient leur envol, d'autres s'enfouissaient à même le sol. Gueules ouvertes et affamées, à la recherche de leurs premières proies.

Nathan rejeta la tête en arrière, et cracha. Il ne savait s'il avait vu le futur ou ce qui se déroulait déjà à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de sa tête. Mais c'était trop, plus que ce qu'il était capable d'endurer. Il avait entendu les cris des hommes et des femmes, et une musique qui était celle de la fin du monde. Eboulements, pleurs, hurlements. Folie.

Quand il perçut un mouvement à quelques centimètres de son visage, il leva une main devant lui, et effleura les ténèbres. Jusqu'à ce que ses doigts s'agrippent à la nuit, avalés par ce qui le cernait de toutes parts. Nathan émit un cri de surprise, puis de douleur, qui ne persista toutefois qu'un instant. Dans les couloirs des milliers de galeries qui couraient sous les villes, des dizaines de dents se mirent à s'entrechoquer, avec frénésie.

Puis ce fut le silence.



ANDRAY 07

Le croyant

Texte : Willem Lukusa ►
Illustration : Mathieu Coudray ►

Cuimhnich air na daoine o'n d'fhàinig thu
« Souviens-toi du peuple qui t'engendra »

Il descendit des Highlands par un matin brumeux. Le soleil se reflétait sur les coteaux escarpés avec une ardeur paresseuse, pourtant il y eut assez de lumière dans le dos de l'étranger pour m'éblouir de sorte que je ne distinguai pas tout de suite son visage.

Il n'était guère imposant, cela fut mon impression sur l'instant. Mais je me souviens très précisément d'avoir tremblé de peur lorsque je le surpris à me toiser, soudain devant moi telle une apparition.

Il possédait une chevelure aussi noire que l'ouverture des Enfers ; pardonnez-moi l'expression, mais ce fut la première pensée qui me vint à l'esprit lorsque j'entrepris de le scruter. Ses yeux aussi étaient de ténèbres. Deux diamants noirs, relents d'obsidienne, qui vous donnaient l'impression de fondre sur place lorsqu'ils étaient dirigés vers vous. J'esquissai un mouvement maladroit alors que j'essayais de me donner une certaine contenance.

— Où puis-je trouver à manger, à boire et un lit chaud ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint.

C'était très impoli, évidemment. Parler ainsi sans introduction signifiait qu'il me considérait comme un moins que rien qui ne méritait sûrement pas qu'il s'embarrasse des présentations. Je ne sais pourquoi, malgré ma nature bagarreuse, je ne m'en formalisai pas. Allez savoir !

Je me levai le plus gracieusement que je pus et pointai mon doigt sale en direction de la plus grande auberge du village, la seule en l'occurrence. Sans dire merci il se détourna de moi, et il me sembla que l'on ne s'était jamais rencontré. Un être aussi... non pas noble, pas incroyablement beau, pas inoubliable non plus, quoique... un être aussi "autre" que lui n'était pas fait pour croiser ma route.

À l'époque si j'avais compris une chose, c'était bien que l'Église était mon seul salut. N'allez pas chercher, dans cette phrase apparemment naïve, une obscure idée de rédemption de l'âme. L'Église était mon seul salut car Elle me garantissait, chaque jour que le Très Haut créait, une miche de pain et un bol de soupe — de la meilleure que pouvait produire même la plus pauvre et la plus mauvaise cuisine.

Quoi, n'est-ce pas une raison suffisante pour devenir un prêtre ?

Je vous rassure tout de suite, à l'époque, l'Église n'était pas non plus trop regardante concernant la chasteté et le célibat de ses profès et il y avait toujours quelques femmes en chaleur prêtes à sacrifier une nuit pour consoler un messager divin dans l'espoir de l'absolution de leur vie de péchés. Bref, je m'arrête tout de suite, cette histoire n'est pas la mienne mais celle de l'homme qui parmi tous les autres eut le mérite de m'insuffler la peur. Et cela sans avoir rien fait du tout.

Je le suivis, par curiosité d'une part, et sans doute aussi parce que sans que je ne le sache encore mon amour-propre se sentait insulté par l'impression que cet homme avait produite sur moi. Il m'avait intrigué, c'était un fait.

*
* *

Sa houppelande grise virevolta, prise dans les rets d'un vent qui se fit soudain brutal, et le ciel se dégagea lorsque l'homme fut sur le seuil de la taverne. Il se tourna à nouveau vers moi et le diadème de jade qui ornait son front scintilla d'une lueur nacrée lorsque les rayons solaires vinrent heurter la pierre avec force. N'étant pas dénué de toute culture païenne, je formai sur ma poitrine le signe du marteau de Thor afin qu'il me protège de cet augure aussi authentiquement divin que fatal.

Dans l'Alba¹ de ma jeunesse, même si la notion de jeunesse est toute relative : j'étais dans ma trente-troisième année, l'âge de la mort et la résurrection du Messie. Dans l'Alba de cette relative jeunesse, les cultes se mêlaient comme des amants aussi haineux que fidèles. Dans une même famille l'on pouvait avoir un père adorateur d'Odin, une mère catholique et un fils animiste. Genre de mélanges explosifs qui se terminaient habituellement en bain de sang ou en bûchers funéraires avec seuls les dieux et quelques puissants de ce monde prêts à jouir du spectacle.

Dans cette atmosphère suspicieuse et superstitieuse, la violence était donc monnaie courante. Quant à moi, j'avais viscéralement senti que cet étranger aux airs de seigneur en charriait une d'indicible dans son sillage.

Il était attablé au comptoir et buvait avec élégance de ce purin infâme qu'était la bière à l'*Old Barley*.

— Quel est le nom du seigneur de ces terres ? demanda-t-il au tavernier qui semblait encore plus effrayé que je ne l'avais été.

— Vous êtes sans doute étranger pour ne pas connaître le Seigneur Moorcwin.

J'étais originaire d'Inverness Shire et comme la plupart des gens du pays, je croyais dur comme fer être descendant des Caledonii, ceux que l'on nommait volontiers Pictes selon l'appellation latine. J'étais un fils de guerriers et lorsque je me battais, je m'oignais en leur souvenir de cette même peinture bleu (à l'origine de leur nouvelle appellation) sur l'ensemble de mon corps. Et comme à peu près tout le monde dans la région, je voyais en Moorcwin, le renouveau des seigneurs d'antan, ceux directement venus du Sidh. Aussi lorsque j'entendis l'étranger maudire sans vergogne mon seigneur, le sang ne fit-il qu'un tour dans ma poitrine. Je l'assaillis sans crier gare, ma hallebarde exécutant un moulinet qui aurait dû être mortel.

Sans effort, il para mon coup, et avec élégance qui plus est. J'allai m'étaler cinq mètres plus loin, la tête coincée sous un tabouret, les oreilles chantant l'angélus.

— Je ne serai pas aussi généreux la prochaine fois, me dit-il de sa voix étrange.

Une voix qui n'était ni chaude ni froide, ni aigüe ni grave mais qui, comme son apparence, m'insufflait la peur la plus incontrôlable, et aussi surprenant que cela puisse paraître, une curiosité que je ne pouvais taire.

— Je considère qu'un homme qui attaque sans avertissement s'est peut-être laissé égarer par la colère ou l'emportement. Par conséquent il n'est pas tout à fait maître de ses actes. Mais un homme averti ! Eh bien, celui-là ne mérite aucune miséricorde.

— Qui êtes-vous ? dis-je, ma voix emplie de colère. Qui êtes-vous pour oser insulter Moorcwin ?

— Le *Mormaer*² de Moray, dit-il avec calme.

¹ Écosse, en anglais **Scotland** et en gaélique écossais **Alba**, partie septentrionale du Royaume-Uni qui occupe le tiers de l'île de Grande-Bretagne.

² Comte ou chef de clan selon les traductions. En tout cas, titre d'un seigneur héréditaire.

Avec cette parole, toute ma colère se dissipa. Il me prit une envie irrésistible de rire.

Je ne résistai pas.

Les larmes plein les yeux, je le considérai à nouveau. C'était un fait qu'il avait un port princier, royal même. Mais de là à prétendre à cette stature mythique ! Comment se pouvait-il qu'un homme, aussi étrange fut-il, puisse oser clamer être nul autre que l'incomparable, l'ineffable, le glorieux Macbeth³, Seigneur des Scots et des Pictes, *Mormaer* des Caledonii ?

— Mon titre prêterait-il à rire ? me demanda-t-il avec sincérité.

Il était évident qu'il ne s'attendait pas à une telle réaction.

— Non du tout, non du tout votre Altesse, dis-je avec une ironie mordante. Que nous vaut cette visite impromptue dans notre humble contrée ?

(Ne soyez pas étonnés de ces formulations, mes années d'études au monastère m'avaient préparé au langage des nobles.)

À cet instant-là, je m'amusais comme un petit fou. C'était, je le concède, une vengeance bien mesquine face à la défaite écrasante qu'il m'avait fait subir en un seul geste. Mais il faut bien se défendre comme on peut. Et j'étais assez présomptueux de penser que je pouvais triompher de lui dans une joute verbale.

Il avait sans doute convenu de m'ignorer, je ne le saurai jamais puisque bientôt les rues d'Inverness se remplirent de monde, de cris disparates et opposés selon qu'ils provenaient d'une faction ou d'une autre. La grande place allait une fois de plus être le théâtre du spectacle lugubre mais combien exaltant du bûcher.

Je bondis hors de l'*Old Barlay*, attiré par l'odeur du sang. La foule grouillait dans la grande allée menant vers le square, s'agitant comme des mouches autour des trois malheureux qu'amenait la charrette infamante.

Crachats, œufs pourris, tomates avariées faisaient partie du charmant accueil que la population hypocrite leur réservait.

Je hurlais aussi, empli d'une joie sauvage, proférant des phrases incohérentes et gorgées d'une haine injustifiée.

Il y avait là une sorcière mahométane à la beauté enchanteresse, deux pauvres hères à la tignasse échevelée, couleur de blé. Des païens, fidèles adorateurs des Ases. Ils étaient Danois sans doute.

Dans cette atmosphère incroyable, la cité des eaux bleues dans son entièreté réclamait des morts à corps et à cris.

Je me précipitai pour rejoindre mes confrères et m'informai sur ce qui avait accéléré le procès pour aboutir à cette condamnation sommaire. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les échafaudages précaires se dressèrent.

Sous les acclamations frénétiques de la foule, le chapiteau se remplit de dignitaires. Les plus hauts parmi mes confrères prêtres et le seigneur Moorcwin, lui-même, accompagné de sa ravissante épouse.

Celle-ci regardait le spectacle avec un air à la fois détaché et légèrement répugné.

Les deux condamnés ne portaient pas de chemises, leurs torsos et leurs dos dégoulaient de sang, lacérés par des coups de fouet sadiques. C'était un fait dont ils semblaient ne pas avoir conscience. Leurs visages mornes exprimaient quelque chose au-delà de toute notion de souffrance. Ce calme tranquille qui vient lorsque l'on se sait face à l'inéluctable.

³ Macbeth (mort en 1057). Roi d'Écosse de 1040 à sa mort. Il parvint au trône en assassinant son prédécesseur Duncan I^{er} et fut à son tour tué par le fils de celui-ci, Malcolm III. Son histoire a inspiré à Shakespeare la tragédie *Macbeth* (v. 1605).

Quelques corbeaux survolèrent la place en hurlant leur croassement lugubre, fait qui sembla sortir un instant les Danois de leur torpeur. Ils y voyaient sans doute un message de Wotan, mais lequel ?

Le bourreau et ses assistants se saisirent des condamnées et sans préambules les disposèrent en vue de l'exécution. Ils allaient être étranglés puis achevés par le feu que l'on allumerait à leurs pieds. Leur agonie se devait d'être d'autant plus cuisante qu'ils seraient impuissants face à elle.

S'il est vrai que les Danois se laissèrent enchaîner sans résister, ce fut une toute autre affaire quand l'on en vint à dompter la mahométane. Elle se débattit tel un de ces fauves que l'on dit peupler leur contrée de désert et de sable. Un assistant du bourreau perdit ainsi son index qu'elle garda dans ses mâchoires serrées plus qu'un étai. Ses lèvres dégouttèrent d'un liquide vermeil pendant que la foule, effrayée autant qu'excitée par ce spectacle incontestablement inspiré par les forces occultes, redoublait d'ardeur en exigeant la mort de cette sorcière d'au-delà les Grandes Eaux.

Moorcwin choisit cet instant pour prendre son bain de foule. Il se dressa noblement et d'un geste ample apaisa la populace. Ensuite il fit un discours. Du genre de ceux qu'on attend d'un monarque habile en ce type de circonstances. Il loua son peuple en le félicitant du courage qu'il montrait à extirper de son sein des êtres nuisibles tels ces païens. Plus de trois fois, il s'engagea à ne pas nous retenir longtemps et laisser place à la justice de Dieu. Et plus de trois fois, il faillit à sa promesse en rajoutant phrase après phrase, discourant de la noble mission des hommes sur Terre, des garanties divines, du rôle du monarque et du clergé, de la place de l'épouse royale...

Lorsqu'il finit par constater que la plupart des personnes dans l'assistance étaient soudainement atteintes d'une épidémie de bâillements, il coupa court à son sermon et ordonna la suite des festivités.

Les bourreaux s'activèrent. Les condamnés rendus immobiles par le serrement des collets, se mirent à geindre lorsque l'odeur musquée du bois que l'on brûle remonta à leurs narines. Ils sentaient sans doute déjà les flammes lécher leurs pieds même si cela n'était pas vrai encore.

La foule fut alors hypnotisée, tous les cris qui l'animaient se turent comme par enchantement.

Il existe un calme étrange à l'intersection des mondes, lorsque la Mort vient chercher ses élus pour les mener dans son royaume de ténèbres. Ce fut à cet instant précis, seuil entre deux univers, que je vis une ombre grise me dépasser à la vitesse de l'éclair, se frayer un chemin dans la foule comme si elle était sur un destrier spectral, réfractaire à la matière. Et cette voix impérieuse qui m'interpella. Mon âme y répondit bien avant ma conscience !

— À moi ! Cadan Crimson, fils de Findlæch ! avait-il crié.

Avant que je ne m'en rende compte je me frayais aussi un chemin parmi les spectateurs et l'aidais à accomplir sa folie... quelle qu'elle fut.

Son attaque-surprise sema la panique, de sorte qu'il réussit à libérer les condamnés avant que les forces militaires présentes ne puissent réagir. Mais se posa bien vite le problème du transport. Pris d'une inspiration soudaine je sautai sur la charrette infamante qui les avait transportés et fouettai sans remords la grosse jument qui sur un sursaut partit au galop.

Les Danois qui semblaient à bout d'énergie avant leur strangulation m'étonnèrent par la vivacité avec laquelle ils comptaient désormais défendre leur vie. Sans doute qu'ils lurent en cet événement la réponse à l'augure que leur avaient envoyé les messagers aux ailes noirs de Wotan.

Le présumé Macbeth avait tiré deux épées supplémentaires de son indéfiniment ample houppe de laquais qu'il leur avait lancées à la volée. Ensuite, il s'était rué sur la mahométane qu'il avait soulevée d'un seul bras, et malgré le trouble qui régnait alentour et dispersait mon attention, je fus étonné par le fait qu'elle ne lui résista pas.

La suite fut une cavalcade désordonnée. Moi et ma jument baie à l'avant, avec les Danois dans la charrette, lui et son gigantesque étalon gris à l'arrière, avec la mahométane en travers. Nous chevauchâmes sans le savoir non vers le Sud et la forêt mais plutôt vers le Nord et la mer. Je compris bien trop tard pour changer d'option que la battue n'allait pas tarder et qu'en moins de deux jours, nous allions nous retrouver coincés entre l'océan et les hommes de Moorcwin.

Le croirez-vous ? Mais nous ne nous arrê tâmes qu'au crépuscule. Si des chevaux devraient être célébrés, les deux qui nous portèrent ce jour-là le mériteraient amplement.

La nuit nous trouva dans l'agitation. Je fis connaissance avec les Danois qui, en guise de remerciement, nous offrirent à chacun (à Macbeth et à moi) la ceinture d'amulettes qu'ils portaient encore à leurs hanches, seuls biens qu'on leur avait laissés et que je savais être d'une grande importance à leurs yeux.

Ils adorèrent même Macbeth l'appelant d'un nom étrange de la langue scandinave et que je sus traduire comme « **Ombre** ». Ils m'expliquèrent avec patience, en réaction à ma perplexité, qu'Ombre était le fils caché de Wotan (Odin). Et que de tous les dieux d'Asgard, seul ce fils était le véritable égal de son père. Mais son rôle était justement celui de rester dans l'ombre, ainsi arpentait-il souvent le Midgard car sa place était parmi les hommes même si sa grandeur était égale à celle de son père.

Ce mythe me rappela ma propre doctrine, socle du christianisme. *Ombre serait-il un genre de Messie dans cette religion païenne ?* Je pensais cela lorsque je remarquai des yeux à la fois inquisiteurs et approbateurs me sonder. Macbeth semblait lire mes pensées. Je sentis un froid me parcourir et alors que je détournais mon regard et que j'écarterais par la même occasion ces pensées folles, je me rendis compte qu'Yhmr et Ragnar avaient disparu dans la nuit.

Cela ne m'étonna guère. Contre les forces en présence, l'idée d'une confrontation était simplement pure folie. En outre, les frères venaient d'échapper à une mort certaine. En marins aguerris, ils sauraient sans doute partir d'une crique sur un radeau de fortune et la chance de survivre à telle entreprise était plus grande à deux plutôt qu'à cinq. Personne ne se formalisa de cette attitude. Après tout, le racheté n'était pas dans l'obligation de rendre la pareille à son rédempteur, l'acte héroïque de ce dernier perdrait alors tout son sens, n'est-ce pas ?

Je décidai de préparer un feu et l'installation du campement.

Shalina, car telle se nommait la mahométane, vint à son tour rendre hommage à son sauveur. C'était, compris-je très vite, une femme noble et fière, et non pas la sorcière que l'on avait voulu me laisser croire. Vivre dans la sphère de Macbeth me fit changer en quelques heures ma vision du monde.

De sa démarche altière, la dame arabe alla vers le *Mormaer* de Moray, s'agenouilla humblement, ôta son foulard, signe de totale soumission, et caressa ses pieds bardés d'acier avec sa chevelure de jais. Il la releva bien vite et lui signifia qu'elle n'avait nul besoin d'agir ainsi.

— Vous êtes désormais mon seigneur et maître, répliqua-t-elle. Ma vie est vôtre.

Tard cette même nuit, faisant mine de dormir, j'épiais pourtant Macbeth tandis qu'il revêtait ses habits de brocards enfin secs, lavés de la majorité du sang qui les avait maculés lors de l'échauffourée. Une ancienne et profonde estafilade marquait son dos autrement lisse et harmonieux. Je me surpris bien naturellement à me questionner sur la cause de cette effroyable blessure.

À nouveau, comme s'il avait lu dans mes pensées, il me raconta alors sa véritable histoire. L'Histoire n'en avait en effet gardé que des bribes :

— J'avais trente-cinq ans lorsque je suis monté sur le trône. Par trahison. Et avec le temps j'ai appris

qu'aucune trahison ne peut-être justifiée. J'avais tué mon roi, usurpant son trône, le réclamant comme mien, héritage de mes aïeux. Je poussai l'orgueil jusqu'à aller en pèlerinage à Rome pour légaliser mon forfait aux yeux des hommes et de Dieu. Mais il y avait au fond de moi un désir farouche d'ordre, un attrait inextinguible pour la connaissance de la Vérité. Cette flamme est sans doute ce qui m'a perdu et pourtant m'a aussi sauvé. Mon père me disait toujours de me méfier de ce que je désirais car il se pourrait que cela m'arrive... il en a été ainsi de cette Vérité. Je l'ai découverte en même temps que la lame me transperçant l'échine. Alors que l'on me laissait pour mort, quelques pieds sous terre sur l'île de Iona, je voyageai à travers les époques, je voyage encore, je voyagerai toujours, peut-être. Et mon pèlerinage me démontre ces quelques vérités, elles sont la base de ma foi. *L'homme est un adorateur naturel, et il est d'autant plus fervent que l'objet de son culte lui semble proche et palpable.* Les dieux portent plusieurs visages, Cadan. En ton cas, c'est le visage de l'incrédulité et de la facilité sous les sermons de la chrétienté. Pour certains, c'est un visage de femme, pour d'autres celui de l'or et de l'argent.

Je frémis face à la lucidité de son raisonnement. Ses mots touchaient la profondeur de mon être.

— Pourtant il existe tout de même une constante dans toutes ces formes de religions, elles approchent toutes plus ou moins la Vérité, selon que les énonciateurs des dogmes tendent à mettre la recherche des principes divins avant leurs propres intérêts.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demandai-je. Pourquoi m'avoir impliqué dans le sauvetage de ces malheureux ?

— Ton propre cœur, bien plus que moi-même, t'a poussé à agir. Mais je t'ai choisi car le même sang coule dans nos veines. Si je parviens à transmettre mon savoir, peut-être le Très-Haut acceptera-t-il de m'accorder le repos. « **Tu arpenteras la Terre tant que cette vérité n'habitera que ton cœur seul !** » m'a-t-il commandé. J'obéis...

Je ne lui posai plus de question, mais tout me sembla soudain porter le voile de l'irréel. Cette ascendance que je m'octroyais avec conviction sans toutefois aucune vérification était donc authentique ?

De plus Macbeth était mort deux siècles plus tôt. Ce n'était donc pas possible que ce soit lui. Pourtant lorsque je plongeais mon regard dans le sien, j'acceptais intuitivement cette vérité. C'était un noble, un roi, un Seigneur des Scots et des Pictes. Et j'apprenais que c'était aussi une espèce de prophète, à qui l'on avait refusé le luxe simple du repos de la mort.

Le lendemain, j'étais enduit d'indigo, bien campé sur mon cheval. Et envahi d'une vive émotion, je me tenais à côté de celui que j'avais choisi pour maître. Macbeth était serein ! Oui, c'est le mot pour décrire ce calme étrange qui émanait de lui.

La plaine grouillait d'une armée innombrable, en tout cas «innombrable» pour nous qui n'étions que trois. Oui, Shalina, la danseuse mahométane ne voulait en aucun cas nous quitter, c'était peut-être sa preuve de gratitude, même si entièrement futile et irréfléchie...

*
* *

Aujourd'hui, je suis un autre homme. Le frisson de la joie des combats parcourt bien moins souvent mes veines. C'est peut-être pour cela que je n'ai pas le cœur à vous raconter quelle bataille nous livrâmes face à la multitude. Le récit manquera sans doute de l'ardeur nécessaire pour vous convaincre. Car les faits sont véridiques même si peu vraisemblables. Sachez simplement que Shalina et moi sortîmes indemnes de cet enfer, et tout le mérite revient à notre rédempteur. De ses deux bras, il nous protégea tandis qu'il

prêchait sa vérité. Dans son regard un éclair fanatique, dans son parler une frénésie vésanique. Il semblait appartenir de nouveau à un autre monde tandis qu'il tranchait, écourtait, trucidait. Et cela jusqu'à ce que nous ayons traversé l'armée de Moorcwin et qu'un chemin de fuite se soit enfin offert à nous.

Ensuite il s'était arrêté, un sourire béat sur les lèvres, il nous souhaita « **Farewell !** » J'ai la conviction jusqu'à cet exact instant où l'encre mouille ce vélin qu'il aurait pu, s'il l'avait voulu, se débarrasser de tous les soldats de Moorcwin et du seigneur lui-même. Mais il s'en abstint, et je vis avec horreur une hallebarde lui ressortir par la poitrine, lui ayant transpercé l'échine comme l'épée de l'usurpateur qui, en un autre temps, lui avait arraché le trône.

Mes yeux s'étaient remplis de larmes, pourquoi m'avait-il fait ce tour tordu ?

Aujourd'hui encore, je me rappelle notre conversation sur le tertre juste avant l'affrontement :

— Que va-t-il advenir ? lui avais-je demandé.

— Un miracle, m'avait-il répondu avec un grand sourire.

C'était la première fois sur les deux jours qui ont constitué notre rencontre que je le voyais exprimer une authentique joie.

— Je vais rejoindre le Sidh, ou encore le Paradis, Asgard si tu préfères. Je vais peut-être trouver enfin le repos. La vérité a été transmise, Cadan !

Je pleurai sans doute pendant une semaine entière, en tout cas j'ai le souvenir que mes yeux restèrent constamment embués. Peut-être ne fut-ce rien d'autre que l'effet de la pluie. Mais Shalina me confirme souvent que mon chagrin était insurmontable, il était en réalité à l'image du sien. Nous venions de perdre un être rare. Un maître spirituel, un vrai croyant, duquel nous avons eu le privilège de connaître certaines vérités irréductibles de notre monde.

Son message est tangible, il est puissant, inextinguible tel un feu dévorant.

C'est dans la nature humaine de croire, de tendre vers l'absolu quelle que soit sa conviction.

C'est cette parole qui me pousse à noircir ce parchemin, de crainte que mon sort ne devienne celui du plus grand *Mormaer* de Moray et que je sois à mon tour obligé de parcourir les âges.

Or, cette vérité n'est pas dans mon cœur seul, elle est aussi dans celui de Shalina qui bat si près du mien...



Celui qui nourrissait la terre

Texte : Jean-Michel Foucher ►

Illustration : Bernie ►

Il ne faut pas croire ce que l'on dit.

J'habite depuis toujours une petite ville qui forme dans les plaines la frontière entre le Kentucky et le Tennessee. J'y habite comme mon père avant moi, et son père avant lui. De génération en génération, nous vivons de la terre, et sans doute quelque peu réfractaires au progrès.

Je n'ai quitté ma contrée natale qu'à une seule occasion : la guerre grondait en Europe et nous nous devions d'honorer nos alliances ; je suis parti. Cela fait presque dix-sept ans, et l'Europe est aux portes d'une nouvelle guerre. Il est étrange de constater comme les nations âgées semblent éprouver l'irrépressible besoin de se battre. Notre nation jeune n'a pas fini de panser ses plaies : elle ne veut plus de guerre, et quelque chose me dit qu'à cet égard les Etats-Unis d'Amérique formeront toujours un exemple.

Quand j'étais en Europe, et qu'on me demandait d'où je venais, ma réponse attirait invariablement les sourires : « On ne doit pas s'amuser tous les jours, là-bas ; il ne s'y passe jamais rien, je parie ». On ne s'y amuse peut-être pas comme partout ailleurs, mais on s'y amuse pourtant. Quant à ce qui s'y passe, je ne serai pas aussi catégorique. Ce coin perdu de l'Amérique n'attire pas le sensationnel, c'est vrai. Pas de journalistes, ici, ni d'hommes politiques d'envergure. La presse locale a l'habitude de ces faits divers que l'on ne remarque même plus, tant ils sont courants. C'est à peine si, de temps à autre, un drame passionnel vient déchirer la quiétude des lieux. Mais il y a des histoires qui circulent. Personne n'en connaît directement les acteurs, ni même les témoins, et pourtant tout le monde baisse la voix quand il s'agit de les raconter.

Celle-ci m'a été rapportée par un vieil homme édenté, qui avait la particularité de n'avoir plus ni cheveux ni sourcils. Il avait le teint de ces malades auxquels le cancer ne laisse pas de seconde chance et parlait d'une voix rauque, le souffle court. Il commençait toujours ses récits par cette même phrase : *il ne faut pas croire ce que l'on dit*.

L'hiver avait été rude, et le printemps tardait un peu. Les plus anxieux pensaient que les saisons étaient dérégées, et que cela n'annonçait rien de bon. Les autres attendaient, simplement, que le fond de l'air se réchauffe, et que les feuilles se mettent à bruire comme elles le font habituellement lorsque la belle saison arrive.

L'après-midi touchait à ses dernières limites quand Hank Williamson se présenta à la boutique. On le suivit du regard un instant puis, quand il sortit de la ville avec son sac sur l'épaule, son parcours fut ponctué de marques de dédain et de moqueries. La réflexion la plus courante était : « Ce type est fou, rien ne poussera jamais sur cette colline. »

Bien avant cet événement, déjà, Hank Williamson avait la réputation d'être un garçon gentil mais limité. Dans une région qui ne brillait pourtant pas par son intelligence, Hank était un "simple". Et les "simples" avaient l'habitude du mépris. Hank fit donc comme si de rien n'était, chargea son sac dans son tracteur, fit démarrer celui-ci et regagna tranquillement son chez-lui.

Au-delà du mépris, les paysans du coin ne pouvaient se départir d'une certaine pitié pour Hank, arrivé là deux mois plus tôt seulement, et à qui on avait vendu l'invendable : la petite ferme de Straw Peak. Car seuls les gens du coin savaient que la ferme n'était pas une ferme, mais une baraque construite à la va-vite quand une poignée d'illuminés avaient cru distinguer dans le lit de la rivière qui voit naître la colline quelques traces d'or. Les promesses de Straw Peak avaient en effet déjà ruiné quelques hommes. Dans le coin, on l'appelait le plus souvent "La maison de paille" et nul ne l'aurait achetée. Seulement Hank Williamson venait du Sud, et il ne savait pas. Et puis, comme tous les gens du Sud, il ne changeait pas facilement d'idée quand il en avait une en tête. L'hiver, il avait travaillé à la scierie, gagné un peu d'argent. Puis le printemps était venu. Or il avait acheté une ferme. Il en ferait donc une ferme.

Les jours qui suivirent, pourtant, l'incrédulité céda la place à l'admiration. On ne doutait toujours pas de son échec, mais on commençait à le regretter : cet homme-là méritait mieux.

Pendant dix jours, il délimita sa terre, la retourna, la prépara. Pendant dix autres jours, il mit en place un système ingénieux d'irrigation en détournant une partie du lit de la rivière. La plupart de ceux qui le traitaient de "simple" n'y avaient simplement jamais pensé. Quand Hank eut terminé tous ces travaux, il sema et attendit. Mais il n'attendit pas sans rien faire : il consacra les jours suivants à la réfection de la baraque.

C'était étrange, d'une certaine manière, de s'y mettre seulement à ce moment-là, après deux mois à y habiter, mais il avait peut-être pris son temps pour décider ce qui vaudrait le mieux. Ce fut en tout cas la pensée générale. Le plus curieux était que les coups de marteau et les bruits de scie continuèrent pendant longtemps. On commença à se demander ce qu'il pouvait bien faire. Un voisin zélé poussa même jusqu'à la maison et revint avec cette information qui en laissa quelques-uns incrédules : « Il ne fait pas de travaux dans la maison, mais à la cave. »

Ce fut à ce moment-là que des rumeurs commencèrent à circuler, et on se souvint du vieux Roak qui avait dit : « Y'a quelque chose qui cloche chez ce type-là. L'aut' fois, quand il est r'descendu en ville, c'était l'mêm'type, seulement il avait pas l'mêm'regard. Et ça, moi j'vous l'dis, c'est pas bon signe. C'est pas bon signe du tout. »

Mais en cette période de l'année, les gens étaient trop occupés pour prêter attention à de telles brouillies, d'autant qu'aucun événement ne vint d'abord corroborer l'avertissement du vieillard.

Le temps passa. Le printemps touchait tout juste à sa fin qu'on savait déjà que l'été serait chaud. Très chaud, même. Le plus chaud qu'on avait connu de mémoire d'homme. Et tout le monde s'en désolait, à l'exception de Hank qui paraissait indifférent.

Il était de retour en ville, à ce moment-là, venant régulièrement boire une bière afin de se rafraîchir. Et quand on lui demandait si ça poussait, là-haut, il répondait simplement : « Ça pousse ». Hank n'était plus très causant.

Lorsque le zèle du même voisin le poussa à retourner à Straw Peak une seconde fois, il ramena une nouvelle qui provoqua cette fois encore l'étonnement : « Ça, pour pousser, ça pousse. Mais pour vous dire au juste ce qui pousse, par contre, ça j'en sais rien. Jamais vu ça avant, c'est sûr. »

Alors on vint de partout voir l'étrange culture de Hank Williamson. Et plus on voyait, plus on s'étonnait ; cela ne ressemblait à rien de connu : texture, couleur et forme, nul ne parvenait à identifier les fruits de l'étrange récolte. On débarqua au magasin pour demander ce qu'il avait bien pu acheter. Le vendeur ne put soulager la curiosité. « La même chose que vous, les gars. Vous voulez faire pousser quoi d'autre, dans ce pays ? » Alors, chacun y alla de son explication : « C'est la terre, elle est soit trop riche soit trop pauvre en quelque chose ». « C'est le soleil ; là-haut, ça tape plus fort encore que par ici ». « C'est l'eau, moi je vous dis, cette eau-là est pas claire : les bêtes ne viennent y boire qu'à reculons ».

« Peut-être qu'il emploie des engrais qu'on connaît pas... ». Tout le monde y allait de son explication, mais personne ne savait réellement. Hank, quand on lui demandait, se contentait de hausser les épaules et de glisser : « Quelle importance ? Quand on vit de la terre, on ramasse ce qui y pousse, et c'est tout. »

Et ce fut tout, pendant un certain temps au moins, d'autant qu'on ne voyait plus Hank nulle part en ville. Mais on allait souvent jusqu'à sa ferme. Ses cultures étranges poussèrent jusqu'à atteindre des proportions que les fruits et légumes habituels ne connaissaient pas. D'apparence, ils étaient terriblement appétissants, mais personne n'en avait goûté ni ne s'y serait risqué facilement : on ne savait pas, après tout, s'ils étaient sans danger.

Pendant longtemps encore on attendit sans savoir quoi. Puis vinrent les premiers signes.

Une nuit se produisit un cri étrange, pareil à un grognement, qui vint emplir la nuit. On aurait dit une éruption animale, mais comme issue d'une bête aux proportions immenses, un geignement d'intense satisfaction, sinon de plaisir. Il n'y eut presque personne pour l'entendre, mais ceux qui le firent pourtant devaient garder longtemps le souvenir de cette sueur froide qui s'était glissée en eux et ne les quitta pas de toute la nuit.

La suite fut, d'une certaine manière, encore plus inquiétante.

Sur toutes les terres qui entouraient la colline, les plantations se mirent à décliner : les feuilles jaunissaient, les fruits et légumes ne grossissaient plus, certains, même, pourrissaient sur pied. On s'en prit au soleil et à la sécheresse jusqu'à ce que quelqu'un fasse remarquer que les plantations de Hank Williamson continuaient à pousser. On pensa à son système d'irrigation, bien sûr, mais on n'en attendait pas moins la preuve d'autre chose.

La situation s'envenima quand un autre, goûtant un des légumes racornis de son jardin, lui trouva un goût terriblement désagréable. Deux jours plus tard, on se rendit compte que les plantations commençaient à sentir. C'était une odeur âcre, rance, comme celle d'un pourrissement accéléré.

Il y eut alors un conciliabule et on décida d'envoyer une délégation à Hank dans le but avoué de « comprendre ce qu'il avait bien pu fabriquer ».

C'était un matin écrasé de soleil, comme tous les autres de cet été-là. De loin, la petite colline avait pris des teintes étranges, accordées aux plantations de Hank. On avait l'impression, en s'en approchant, de quitter la région pour arriver dans un lieu lointain, sans repère ni comparaison.

Le groupe était composé de la plupart de ces hommes qui aimaient plaisanter bruyamment lorsqu'ils venaient au bar, mais là, comme intimidés, ils ne disaient rien. Ils se contentaient de marcher, de se passer régulièrement la main sur le front pour en dégager la sueur, et de regarder fixement devant eux. La maison sur la colline était le point fixe qui les attirait. De ce point s'échappaient des bruits d'outils, marteaux et scies principalement. Hank travaillait. Dans la maison. Ou plutôt dans la cave. Il était temps de savoir ce qu'il faisait.

Depuis les maisons les plus proches, on observait le petit groupe avancer. Les hommes ne furent bientôt plus que des silhouettes, mais on connaissait leur démarche, on connaissait leurs vêtements, et on les connaissait. Ils étaient cinq : Clint Organ, Jasper Morrisson, Anton Birch, Montgomery Laws, tous les quatre agriculteurs, même si le premier avait un titre d'ingénieur en agronomie, et le pasteur Nathan Dew qui marchait un peu à l'écart.

Cachée dans la direction d'où venaient les cinq hommes, la baraque était, sur la gauche, flanquée d'une grange délabrée. Ou plutôt, non : en y regardant de plus près, il semblait bien que sa charpente avait été en fait méthodiquement démontée. Il n'y restait plus que les quatre madriers des pignons qui tenaient simplement parce qu'ils se soutenaient l'un l'autre. L'impression était curieuse, et donnait à l'ensemble baraque-colline un aspect d'abandon baroque. En passant devant, le pasteur ne put s'empêcher de se

signer.

Ce fut ce dernier qui pénétra d'abord dans la maison et remarqua l'odeur, cette même odeur de pourrissement qui se dégageait des plantations de toutes les terres entourant la colline.

Avant d'entrer, bien sûr, les hommes avaient frappé, cogné, appelé, mais Hank n'avait pas répondu. Alors ils avaient poussé la porte, et le pasteur s'était avancé. Il s'était avancé lentement, comme si dès le seuil il avait pressenti quelque chose. C'était Organ, bien plus tard, qui avait révélé le fait car le pasteur, lui, ne parla jamais de ce jour-là, sinon peut-être à Dieu.

La maison était en grand désordre. Dans la cuisine s'entassaient des madriers provenant vraisemblablement de la petite grange à moitié démontée à côté de la maison.

À leur entrée, la maison était silencieuse, mais soudain le vacarme reprit, et les hommes comprirent pour la première fois quelque chose : ce n'étaient pas des coups de marteau que l'on entendait le plus souvent depuis la colline, mais des coups de pioche. Et c'étaient ces mêmes coups de pioche qui se faisaient alors entendre. Hank creusait dans sa cave.

L'escalier était branlant et sombre, et les hommes n'avaient pas pensé à se munir de lampes. Ils arrivèrent pourtant au bas de celui-ci sans encombre. Là, Hank avait installé quelques torches qui, fixées aux murs, donnaient à l'endroit une allure fantastique, avec des proportions que l'on saisissait mal au premier abord. Une chose était sûre, cependant : la cave était immense, et le puits qui s'ouvrait en son centre était lui aussi immense. Hank avait réalisé depuis le printemps un travail titanesque.

Au-dessus de l'ouverture s'élevait une structure en bois composée de trois madriers plantés dans le sol et qui se reliaient, au centre exact de l'ouverture, en une ingénieuse plateforme permettant de descendre et de remonter des choses dans un grand seau à l'aide d'une corde. Hank, qui émergea d'abord de l'excavation sans les voir, fut annoncé par sa voix ; il poursuivait un étrange et inquiétant monologue :

— Au début, ça grossissait seulement un peu, d'accord, mais ça grossit toujours, et de plus en plus vite. Alors il faut grandir et grandir le trou et bientôt la maison entière sera un trou et on tombera dans quoi, hein ? dans la terre ? Et Hank par-ci, et Hank par-là. Et si je ne voulais pas, moi, hein ? si je ne voulais pas ? Et si Hank disait non ? Et si une fois Hank disait non ? Pas seulement des bras, quand même, non, même si pas très longtemps à l'école. Appris des choses. Retenu, même. Et même des droits. Droit de dire non. Droit de dormir, aussi, sans la douleur, l'élancement dans la tête. Et de quel droit des choses viennent parler dans ma tête ? Et ça crie et ça grogne comme des choses en colère qui ont peur. Et qui font peur aussi.

Pendant tout ce temps, il avait remonté un plein seau de gravats. Puis, comme il s'apprêtait manifestement à le remonter à la surface, il remarqua les cinq hommes et eut un temps d'arrêt.

Des deux côtés, ce fut une surprise : Hank ne devait pas s'attendre à trouver quelqu'un là, et les autres ne s'attendaient pas à le trouver à ce point changé. Car Hank avait changé.

Il avait maigri, d'abord, et son visage était d'autant plus impressionnant que ses yeux gris étaient fixes. Intolérablement fixes. Et froids. En croisant son regard, les cinq autres ne purent s'empêcher de frissonner et de repenser aux paroles du vieillard. « On aurait peut-être dû écouter le vieux Roak », déclara Laws bien après. Ses cheveux étaient presque tous tombés, et le peu qui restait semblait se détacher par poignées. On remarqua aussi qu'il n'avait plus de sourcils. Sa peau était grisâtre, recouverte d'une substance suintante qui ressemblait moins à de la sueur qu'à de l'huile. À cela s'ajoutait une odeur forte et rance, comme de décomposition, qui se dégageait de lui par effluves réguliers.

À sa vue, le pasteur se mit à réciter quelques versets sur la résurrection. Sa voix, machinale, monotone, semblait entamer une litanie destinée à combattre la peur. Les cinq hommes comprirent que ce qui se passait ici était bien moins anormal qu'inhumain. Mais aucun d'eux n'avait la moindre idée, encore,

de ce que cela pouvait être. Organ posa donc la question à Hank.

Celui-ci le dévisagea un instant comme s'il n'avait pas compris, puis répondit d'une voix gutturale, ne correspondant plus que de manière lointaine à celle qu'on lui connaissait :

— 'Sez moi passer. Faut que j'la nourrisse.

Et les cinq, trop interloqués pour répondre, s'écartèrent pour le laisser passer. Hank monta les escaliers avec ce souffle court qui était le sien à présent, déversa manifestement son seau de gravats dans le séjour, et redescendit aussitôt avec le même récipient plein de ces fruits étranges qu'il faisait pousser sur la colline.

Il avait à peine posé le pied sur le sol de la cave qu'un immense grognement emplît celle-ci. Mais c'était plus qu'un grognement : un claquement, un râle, un sifflement, un bruit de succion, tout se mêlait pour former le cri le plus étrange, en provenance du puits. Les cinq hommes se virent blanchir les uns les autres et un souffle glacial vint mordre leur échine. Hank, lui, ne parut pas le moins du monde troublé. Il laissa même échapper :

— Elle a faim de plus en plus tôt. Et elle mange de plus en plus. Pas possible, tout ce qu'elle mange. À croire que la récolte suffira pas. Et Hank qui donne et donne et donne. Mais pour la rassasier, combien ? Combien de ces choses-là ? Et quelle couleur les yeux ? Ça n'est jamais content, une chose comme ça. Ça veut jamais être content.

En parlant, il attacha le seau à la corde du puits et le fit descendre précautionneusement.

Puis un son métallique indiqua qu'il était arrivé à destination et Hank se tut. La fosse laissa alors échapper des bruits qu'on ne pouvait identifier que comme ceux d'un repas monstrueux, et pendant de longues secondes, les cinq hommes n'osèrent bouger, tétanisés. Le pasteur demanda le premier :

— Qu'est-ce que c'est, Hank ?

— C'est la terre. Ça va et vient et ça vit là. Ça fouille dedans comme dans la tête de Hank. Et ça veut tout savoir, donner des ordres et contrôler. Jamais confiance. Et c'est comme une chose et mille choses en même temps, et ça grouille et ça creuse. Ça arrête jamais. Et c'est le puits chaque fois qu'il faut grandir, et toujours plus la nourrir. Jamais assez. Ça raconte des choses, aussi. Des choses d'avant, de loin avant. De vraiment loin avant. Et ces choses-là, c'est... Il faut rien dire, peut-être.

Il n'en dit pas plus. Alors le pasteur et Anton Birch, se décidant en même temps, se penchèrent au-dessus du puits.

À l'intérieur, il faisait sombre. D'une noirceur d'encre. Et les bruits du repas monstrueux qui se poursuivait en bas leur en parurent décuplés, d'autant que les parois formaient une énorme caisse de résonance. Il fallut regarder longtemps pour dissiper seulement un peu les ténèbres.

D'abord, en haut, apparut le travail titanesque de Hank : les marques de pioche, les saillies et les niches d'un escalier rudimentaire, des traces indiquant les glissades fréquentes sur une surface irrégulière où affleurerait partout la roche. Au fur et à mesure que les yeux s'habituèrent à l'obscurité, ils descendaient plus profondément, écartant un à un les voiles qui recouvraient le centre de la cavité. Difficile de ne pas céder au vertige : le gouffre qui s'offrait à eux ne semblait pas avoir de fond. Il l'eût mieux valu, peut-être. Car il en avait un, de fond. Le pasteur fut le premier à l'apercevoir ou, pour être plus juste, à distinguer ce qui s'y trouvait. Il vit des formes, puis ces formes s'affirmèrent, et en s'affirmant prirent un nom. Ici, cet antre noir, c'était une gueule et là, cette immensité jaunâtre, c'était un œil. Et ni l'un ni l'autre, manifestement, n'appartenait à une espèce animale connue.

Alors, de cette bouche pourtant habituée aux sermons sur l'enfer, s'évada un cri de pure terreur.

Anton Birch, lui, n'eut pas le temps de crier. La créature le vit avant même qu'il la voie bouger ; elle déploya son corps annelé dans sa direction à une vitesse terrifiante, ouvrant une gueule immense qui se

referma à la naissance de ses jambes. Un instant, ses quatre compagnons et Hank Williamson virent ses membres s'agiter en dehors de la gueule, puis celle-ci replongea à l'intérieur du puits.

Les bruits qui suivirent furent décrits plus tard par Clint Organ comme les plus horribles qu'il avait jamais eu l'occasion d'entendre : le craquement des os, d'abord, suivi de cet atroce écho de succion que la caisse de résonance du puits semblait encore amplifier.

Laws fut le premier à réagir : avisant un éclat de pierre tombé du seau de Hank, il le jeta de toutes ses forces dans le puits. Un hurlement de la créature, suivi d'un tremblement de tout le sous-sol de la maison, indiqua que la chose n'appréciait guère d'être prise pour cible, et qu'elle pouvait être blessée.

Clint Organ retrouva sa voix en même temps que ses idées. Il remarqua une scie et se jeta sur un des trois madriers qui, formant un toit au-dessus de l'ouverture du puits, permettaient à la corde de descendre et de remonter. Jasper Morrisson saisit une hache et le suivit.

Le premier des madriers céda en même temps que le monstre faisait sa deuxième sortie : cette fois, elle avait visé Morrisson mais celui-ci eut la présence d'esprit de planter sa hache en travers de la gueule immense, provoquant un recul violent. Au sang noir qui jaillit alors, et à son odeur pestilentielle, vint s'ajouter un mugissement presque timide, simple vagissement indiquant que pour l'heure la surprise était supérieure à la douleur. Et en effet cet éclat de bravoure, tout spectaculaire qu'il fût, n'eut qu'un médiocre résultat : la créature se reprit et engloutit d'un coup son assaillant.

Elle avala l'homme, mais laissa la hache. Et Montgomery Laws, malgré toute sa peur, termina le travail de Morrisson. Il suffit de quelques coups pour que la structure en bois s'effondre, tirant de la créature de nouveaux hurlements de souffrance : non seulement les madriers étaient tombés dans le puits, mais ils avaient emporté dans leur chute bon nombre de pierres.

Une plainte sourde monta alors du puits, mélodie à la disharmonie curieusement envoûtante. Combien de temps cela dura-t-il ? Nul n'aurait pu le dire, tant instant et éternité se confondent sous le joug de certaines émotions. Ce dont tous étaient sûrs, en revanche, c'était de ce qui succéda à ce temps de répit : plus que de la colère, c'était de la rage ; rien ne retenait plus le mastodonte.

La déflagration qui emplit alors le puits fut sans commune mesure avec celles qui l'avaient précédée, et la créature se mit à remuer dans la terre avec une force telle que les murs en tremblèrent. Très vite, des fissures apparurent : les parois du puits commençaient à donner quelques signes de faiblesse.

Pour la troisième fois, le corps annelé se projeta hors du puits : l'heure était à la vengeance. Elle ne toucha pas Clint Organ, et Clint Organ ne la toucha pas, mais il y eut pourtant un contact entre eux, de nature télépathique, et l'homme comprit à ce moment-là ce que Hank Williamson avait enduré durant les longues semaines qui virent naître l'été.

Plus tard, il devait raconter ainsi :

« D'abord, ça a commencé par un froid, un froid tellement glacial qu'il semblait se glisser juste sous la peau, entre les nerfs, les muscles et le sang. Un instant, j'ai cru que l'extrémité de mes doigts allait s'ouvrir, simplement, et laisser tomber mes ongles. Et puis c'est venu dans ma tête, comme une voix sans mots et des images sans formes mais que je comprenais pourtant. C'était lointain, ancien et ignorant, mais d'une ignorance curieuse : ce que je connaissais, en fait, était noyé, perdu, et j'aurais pu apprendre d'autres choses, mais ces choses-là étaient...

« Dans ma tête, le monde s'était effacé, remplacé par des constructions étranges, aux dimensions titanesques.

« Ici, c'étaient des tours, lignes droites et angles, quelque chose de massif et sans ouverture. D'instinct, il me sembla qu'on y entrait par le sol, à travers des souterrains qui fouillaient la terre de leurs galeries sinistres, courant au milieu des veines de minerai, sans ordre. J'imaginai des choses creusant

leur route, pareilles à des serpents, dans une effrayante contorsion.

« Là, c'étaient de grandes bâtisses échelonnées, comme érigées à la va-vite, branlantes, chancelantes, qui semblaient s'affaisser sur elles-mêmes et ne s'effondraient pas, pourtant. Certaines étaient de simples conglomerats de pierres, assemblées les unes aux autres comme si une averse de roc était brusquement tombée sur la terre. D'autres sentaient une intelligence sans rapport avec la nôtre, une logique à nulle autre pareille, et d'un froid terrifiant.

« Plus loin encore, on découvrait toute l'impatience orgueilleuse d'une architecture guerrière, des bâtiments qui semblaient ne demander qu'à se lever, marcher et se battre. Ça et là des tourelles se dressaient, un ou deux véhicules, aussi, apparaissaient, mouvant leurs immenses roues de pierre à l'aide de chaînes qu'il fallait empoigner et tirer sur d'énormes distances.

« Enfin, c'est au moins ce que j'imaginais parce que, de créature vivante, je n'en voyais aucune. Pas un mouvement, pas un cri, pas le moindre fragment de langage. Il y avait des fresques, pourtant, par endroits, et comme d'étranges sculptures. Ça sentait la folie, et ça sentait la mort, le tout baignant dans une odeur abominable, une chose qui vous imprègne les narines et ne cesse plus, après, de vous poursuivre, grevant votre cerveau de spasmes lourds, de fantasmes malsains qui tardent à s'évanouir, d'éclosions de larves, et que sais-je encore...

« Puis il y eut un mouvement, soudain, à la lisière de ma conscience, un grouillement qui paraissait surgir des bâtiments comme si les portes s'étaient ouvertes ou qu'un brouillard s'était soudainement dissipé.

« Un vent glacial, d'une froideur de métal, s'était levé, balayant de son souffle des plaines remplies d'édifices qui s'étendaient jusqu'à un horizon inaccessible. Et à cette vue, c'était un vertige sans nom qui me prenait, et l'infini horizontal me criblait de sensations de verticalité, provoquant la sensation d'une chute interminable dans des ténèbres plus terribles que toutes celles que j'avais pu imaginer, car elles étaient habitées de lumière. Or cette lumière ne semblait venir là que pour souligner encore un peu plus les ténèbres.

« Et de toute cette vermine qui grouillait à la limite de ma perception, monta soudain un rythme contrarié aux sonorités claquantes, gutturales, un amoncellement sans fin de consonnes, et puis comme en réponse vint un hululement de voyelles, quelque chose d'étiré, interminable, et le vent semblait avoir pour unique rôle de propager ce dialogue que des monstres invisibles entamaient avec d'autres monstres qui faisaient leur apparition.

« Cependant le mouvement, qui était demeuré jusque-là en lisière de ma conscience, se rapprochait. J'aurais voulu détourner le regard, seulement rien n'y faisait : ce n'étaient pas mes yeux qui voyaient, mais ma conscience. Et même pour être plus juste c'était quelque chose qui précédait ma conscience, un endroit où les mots ne sont pas encore formés, où seuls quelques concepts vagues surnagent, s'invitent, se bousculent et se ruent dans un désordre où l'aléatoire est celui d'une loi inaccessible.

« C'est là que je la vis. Et c'est là que je pris conscience que cette forme immonde qui se trouvait devant et semblait commander à la troupe était cette chose que je connaissais déjà, et qui, déployée en surface était bien plus terrible encore : la créature du puits de Hank Williamson.

« Alors quelque chose en moi céda et tout mon être ne fut plus habité que par une unique sensation : c'était la peur, une peur irraisonnée, sans nom et sans âge. Une peur qui ne laisserait tranquille aucun recoin de mon être et ne me quitterait plus aussi longtemps que durerait ma vie.

« Et je pensai au Pasteur et à sa Bible, et à toutes ses prières, et je pensai à nos églises et à la science, et à tout ce qui se trouve sous le soleil. Et je me disais que face aux secrets terribles que renferme la terre, tout cela est bien peu de choses, car si ce que j'ai vu là-bas devait se répandre sur le monde, à coup

sûr il n'y aurait plus rien, il ne resterait rien du monde des hommes et nous serions promis simplement à des chaînes, parce qu'une armée dont l'arme unique est la peur est la plus invincible de toutes les armées, car pour la vaincre il faudrait connaître des choses que nous ne savons plus, et retrouver des certitudes que nous ne pouvons plus avoir, et il n'y aurait que dans nos rêves que nous pourrions leur échapper.

« Alors une voix se mit à me parler et à me proposer une chose terrible qui se passait de mots. Et je comprenais ce qu'elle disait sans connaître sa langue, et là alors, j'ai essayé de fermer quelque chose dans ma tête, et ça n'a pas plu. Et quelque chose tentait de me forcer, à la manière de tentacules, et de plus en plus longues enfoncées dans ma tête, et qui remuaient des choses... Et bram et bram et bram ça ne laissait aucun répit. Vraiment j'ai cru devenir fou. Et ça entraînait entraînait entraînait, montait montait montait et à ce moment-là... »

Il n'allait jamais plus loin dans son récit. À ce moment-là, comme pour terminer le travail, Montgomery Laws lança la hache vers la créature. Il visa l'œil, et il toucha l'œil.

La réaction fut immédiate, et des plus violentes. Le corps annelé regagna sa tanière avec toute la précipitation due à la douleur. Le puits ne résista pas à ce qui ressemblait à un assaut aveugle. Sentant les pierres qui s'effondraient sur elle, la créature eut un nouveau mouvement de colère, et toute la maison se mit à trembler : trop fragile, la cabane ne pouvait résister longtemps, et en effet elle ne résista pas.

Les survivants se précipitèrent alors vers la sortie de toute la vitesse de leurs jambes.

L'escalier fut fatal à Hank Williamson, et avec le recul Clint Organ reconnut que pour lui c'était plutôt un soulagement. Il le vit tomber, tendit la main en un geste dérisoire d'humanité, mais il était trop tard : bientôt Hank disparut sous un des piliers qui soutenaient la construction.

S'extirpant de la maison juste à temps, il n'y eut donc que trois hommes qui assistèrent au complet effondrement de celle-ci. Le tremblement se ressentit dans tous les alentours. Il fut accompagné, sur la colline, de cette odeur pestilentielle qui y forma comme une nappe brumeuse pendant plusieurs jours.

Un couple d'heures plus tard, Clint Organ terminait son récit – le premier concernant le drame – par ces mots :

« Je sais bien que c'est pas mort, cette chose-là, mais je pense qu'on ne la reverra pas de sitôt. »

Ce fut alors qu'il se souvint que pour la désigner, Hank Williamson disait toujours « Elle », et que chez toutes les espèces animales qu'il connaissait les femelles avaient besoin de beaucoup de nourriture lorsqu'elles étaient sur le point de mettre bas...



L'aube évanescence

Texte : Florian «Vorador» Boudinot ►

Illustration : Annick D.C. ►

Quand Peter me fit lire la lettre de son frère, je sus tout de suite que quelque chose de grave se passait là-bas.

Peter m'avait appelé dans l'après-midi alors que je donnais un cours d'anthropologie à l'université de Miskatonic. Il avait laissé un message me suppliant de le rappeler au plus vite. Je m'y employai dès que j'eus terminé ma conférence. Quand je l'eus au bout du fil, il avait l'air comme emporté par une hystérie foudroyante, ce qui ne lui correspondait vraiment pas, lui qui était toujours d'une naturelle sérénité.

Il insista pour qu'on se retrouve au plus vite dans sa demeure en haut de la colline, prétendant que le motif de ses craintes ne pouvait être révélé au téléphone. J'avais encore bien des choses à classer et à ranger à l'université, et je ne sonnai à la porte de mon ami de longue date que tard dans la soirée. Voir qu'il avait recouvré son air sérieux et réfléchi lorsqu'il m'ouvrit me rassura grandement, mais je remarquai facilement sous la lumière chaleureuse du vestibule son teint livide, ses pupilles étrangement dilatées et ses gestes brutaux.

Mon ami m'offrit un whisky d'un geste mal assuré, puis s'adossant contre la cheminée, commença à me parler de Joseph. Bien que je connusse déjà son frère à travers les récits qu'il avait l'habitude de me conter, je le laissais me raconter une fois de plus qu'il avait déménagé quelques mois plus tôt pour aller habiter sur la côte, qu'il avait trouvé une petite maison inhabitée proche d'une plage sauvage très peu fréquentée, mais qu'il n'était pas si loin d'une petite ville dont Peter ne se souvenait plus du nom, où il y avait une école pour ses enfants. Je l'écoutais, intéressé, même s'il ne m'apprenait rien.

Après un temps de silence qui fragilisa mon assurance, il me tendit d'un air navré une lettre, arrivée le jour même, dont l'expéditeur était son frère. J'avoue que les propos incohérents de la missive me laissèrent perplexe, aussi je vous la dévoile dans son intégralité, afin que vous puissiez vous faire vous-même un jugement :

Mon cher frère,

C'est avec grand-peine que je viens implorer votre aide. Puisque depuis notre plus petite enfance, nous nous entendons si bien, je ne vois que vous pour m'aider à améliorer la situation difficile qui ébranle ma famille.

Des événements des plus étranges se déroulent en ces lieux, et je sens que je commence à perdre confiance. Woolfy, mon fidèle chien, a été retrouvé noyé il y a deux jours, le corps étrangement lacéré, comme s'il avait été piégé dans un entrelacs d'algues rugueuses ou coupantes. Les enfants ont eux-mêmes découvert le corps et sont encore sous le choc. Apparemment, leur compagnon de jeu ne serait pas mort des suites de ses blessures, mais bien d'un manque d'oxygène ! Et il avait pourtant toujours montré une grande agilité à la nage...

Je ne sais pas trop ce qui se passe ici. Les enfants passent de la tranquillité sereine à la crise d'hystérie sans que l'on comprenne pourquoi, puis se calment aussitôt. Ils ne se rappellent jamais des

angoisses qui les rendent déments. Maryse qui vient d'avoir douze ans a l'air de mieux supporter ces étrangetés de comportement, mais je suis plus inquiet pour le petit Tom qui ne me regarde plus comme avant. C'est comme s'il était ailleurs, comme s'il s'évadait sans raison, dans un monde onirique.

Je ne vous en dis pas plus. Je connais vos talents de psychologue, et j'aimerais vraiment que vous me rejoigniez au plus vite. J'ai l'impression que leur cas s'aggrave de jour en jour.

Venez au plus vite ! Je vous attends...

Votre bien aimé frère, Joseph

Alors que je me creusais la tête pour comprendre pourquoi Peter me faisait lire cette lettre, peut-être dans le but de s'enquérir de mon avis, celui-ci me dévoila la raison de ma visite. Il me proposa de l'accompagner là-bas. Il me supplia même ! Je fus assez gêné, je ne pouvais pas décliner son invitation car je n'avais aucune raison de ne pas le suivre, puisque je n'avais plus de cours à donner avant la semaine prochaine. Il est vrai que cette histoire m'intriguait, je dois l'avouer, et je désirais également aider mon ami dans cette sombre affaire.

C'est ainsi que j'acceptai de l'accompagner, et je lui conseillai de quitter Arkham dès le lendemain, jeudi, pour ne pas perdre de temps.

*
* *

La voiture de Peter, une grosse Bentley, fila sur les grandes routes toute la journée.

Nous arrivâmes dans la soirée et, bien que le voyage me parut des plus éreintants et que je ne désirasse que son terme, je me sentis incroyablement mal à l'aise en contemplant la bâtisse construite à l'aplomb des rochers. La mer en contrebas était d'huile, et le soleil couchant la parait de ses plus belles couleurs chaleureuses.

Joseph et sa femme Abigaïl, une charmante dame que je connaissais également aux travers des récits de Peter, nous accueillirent affublés d'airs faussement joyeux, tentant vainement de dissimuler une réelle anxiété ainsi qu'un état d'extrême fatigue. Nous conviant à ne pas faire trop de bruit, le petit Tom étant déjà couché, ils nous invitèrent à prendre une tasse de thé dans leur salon. Maryse s'était jointe à nous, et elle ne me parut pas particulièrement étrange. Bien entendu, nous n'abordâmes pas le sujet, et nous discutâmes de choses et d'autres pendant un long moment, relatant le beau et le mauvais temps, leurs difficultés d'adaptation à la vie rurale, la scolarité des enfants, puis nos déboires à Peter comme à moi à l'université de Miskatonic, avec nos élèves turbulents, nos cours passionnants, ainsi que certains faits divers cocasses dont nous avons eu vent.

Nous passâmes à table et Abigaïl pria la jeune adolescente de rejoindre sa chambre. Nous comprîmes qu'il était temps d'aborder les discussions plus graves. Joseph, d'un ton des plus gênés, pendant que nous savourions un repas à la fois simple et délicieux, nous répéta alors ce qu'il avait écrit dans la lettre. Il nous apprit aussi qu'il avait enterré le chien dans le jardin, et que Tom avait refait une crise en fin d'après-midi, peu avant notre arrivée. Il était assis dans le jardin, quand soudain il s'était mis à indiquer du doigt la mer en hurlant des mots incompréhensibles et en gesticulant dans tous les sens. La fureur n'avait duré qu'un instant. Quand Peter demanda à sa belle sœur, la seule témoin à ce moment-là, quels mots l'enfant avait proférés, elle parut bien embarrassée, nous dévoilant que ce qu'il avait dit n'avait rien de construit, mais nous rapporta néanmoins un « fhtagn fhtagn ! » ou quelque chose s'y rapprochant.

Pour ma part, je me proposai d'analyser les blessures de leur chien ; cependant l'idée horrifia Joseph qui insista pour ne plus troubler le repos de la pauvre bête.

Tard le soir, nous rejoignîmes la chambre d'amis, et je me rendis compte des traits graves qui marquaient le visage de mon ami. Je compris par son silence qu'il valait mieux en rester là pour ce soir, et qu'il avait besoin de temps pour réfléchir.

Je me suis réveillé tôt le lendemain, sans raison apparente. J'en ai profité pour contempler l'aube naissante en allant faire une promenade matinale sur la plage. Le temps était magnifique et l'horizon se démarquait du ciel par une couche d'un orange pâle, précurseur du lever de soleil. Le silence tranquillisant de ce début de matinée n'était entrecoupé que par les allers et retours des vaguelettes mourant sur le sable, et la brise était si faible qu'il faisait bon. Je fus soudain interrompu dans mes rêveries par les rires des enfants qui s'amusaient sur la plage. Ce qui m'intrigua, c'est que je ne les avais pas vus ni entendus venir. J'étais persuadé que quelques instants plus tôt, j'étais seul devant l'océan. M'approchant de Maryse et contemplant d'un œil interrogateur la butte, plusieurs dizaines de mètres derrière moi, qui dissimulait la route et la maison plus en amont, je lui demandai par où ils étaient passés, s'ils avaient traversé le monticule herbu ou s'ils avaient pris un autre chemin qui m'était inconnu, sinuant peut-être à travers le petit bosquet près des rochers. Et sans me surprendre pour autant, sa réponse fut on ne peut plus floue et imprécise, et je ne parvins pas à savoir leur petit secret.

Plus tard dans la matinée, Peter s'installa dans une pièce et entreprit de parler seul à seul avec chacun des enfants. Bien qu'il ne fut pas spécialisé dans la psychologie infantile, je ne doutais en aucun cas de ses facultés de compréhension du problème. Mais les enfants s'avérèrent être bien turbulents, et peu attentifs aux questions de leur oncle. Finalement, je retrouvais un Peter fatigué et déçu de cette matinée infructueuse. Mais son regard cachait quelque chose. Il avait l'air inquiet.

Après une promenade inoubliable sur la côte et un repas gracieusement servi par Abigaïl, nous nous retrouvâmes dans la chambre où Peter demeura une fois de plus bien silencieux. Mais à mon grand étonnement il finit par prendre la parole, m'annonçant que bien qu'il ne pût aller à l'encontre des volontés de son frère, il approuvait l'idée d'inspecter le corps du chien et me conviait à tenter quelque chose, du moment que je ne me fasse pas surprendre. Je lui demandai alors ce qu'il pensait de cette histoire, et il me répondit qu'il ne pouvait rien dire pour le moment mais que si le lendemain certaines de ses craintes s'avéraient vérifiées, il m'en tiendrait le premier informé.

*
* *

Certains événements devraient rester inconnus de la mémoire des Hommes. Des histoires concernant des choses indicibles et innommables dont seul le nom rendrait fou n'importe quelle personne normalement constituée. Mais la démence qui a imprégné la mémoire des témoins n'est pas toujours une cloison suffisamment infranchissable pour ces révélations qui parfois s'échappent de leur prison morale pour s'étendre au-delà de toute crainte dans l'âme du commun des mortels.

Les lignes que je couche à présent sur papier devraient être livrées au feu ou tout du moins aurait-il mieux valu que je demeure dans ma folie afin de tout garder pour moi. Mais relater ce qui s'est passé par la suite me permet de m'évader un instant de mes morbides traumatismes et, j'espère qu'à la fin de cette remémoration, en dépit de ma forte volonté à vous la faire partager, je conserverai assez de lucidité pour les détruire. Si demain j'éprouve encore une fois le besoin impérieux de redevenir ce que j'étais avant ce voyage, alors j'entreprendrai de relater à nouveau cette histoire aussi insensée qu'effrayante.

Comme cela ne vous surprendra sûrement pas, si vous connaissez la valeur de l'amitié que je porte pour Peter, et si vous me connaissez bien, moi aussi, avec mes envies parfois folles d'inspecter tout ce qui se rapproche de près ou de loin au monde du vivant, j'acceptai de me pencher sur le cas mystérieux du chien. Alors que la nuit était bien avancée, et que je savais tout le monde profondément endormi, je me levai, m'habillai avec hâte et, m'emparant d'une lampe à gaz et d'une pelle, me dirigeai vers la tombe sommaire de l'animal.

La terre, comblée peu de jours auparavant, n'était pas difficile à déblayer, et je pensais qu'une fois la sépulture remise en place, personne ne remarquerait ma profanation. Pour éviter d'attirer l'attention avec de la lumière dans le jardin, je chargeai la dépouille dans une bâche, et vins me réfugier dans la remise qui servait de garage. Là, sur une table de jardin, je déballai le suaire de fortune de l'animal. Et quelle ne fut pas ma surprise de voir à la lumière blafarde que les blessures n'avaient rien à voir avec ce que l'on nous avait rapporté !

Je ne suis qu'anthropologue, mais je puis aisément connaître la cause de la mort d'un animal en auscultant ses blessures. Et, par ignorance ou par mensonge, le frère de Peter avait substitué par des traces de laceration de plantes aquatiques urticantes les coups, on ne peut plus manifestes, de tentacules gigantesques ! Le chien, sans doute emporté au fond de la crique par une pieuvre ou un calmar, s'était noyé sans avoir pu se défendre...

En mesurant la longueur des lacerations, je pus déduire que les tentacules du prédateur devaient dépasser les six pieds de long. Ce que je ne compris pas, c'est pourquoi l'animal aquatique n'avait pas dévoré le chien. Je ne trouvais pas de trace de bec, ni de quelconque suçon. C'était comme si le monstre marin n'avait cherché qu'à tuer l'intrus et le faire disparaître dans les sombres abîmes des fonds marins...

Bien qu'un peu déçu, j'avais appris certaines choses importantes en inspectant le corps du chien. Et la première conclusion qui me vint à l'esprit fut cette soudaine nécessité d'éloigner les enfants de la plage. Cette bête pouvait sans aucun doute emporter un enfant de huit ans aussi facilement qu'il l'avait fait pour le chien...

Au moment où je finissais de combler le trou, faisant disparaître les dernières traces susceptibles de me condamner, des cris dans les chambres des enfants se firent entendre. Je demurai un instant pétrifié, observant les lumières des pièces s'allumer une à une, puis m'empressai de rentrer, avant de rejoindre sur le palier de l'étage Joseph, Peter et Abigaïl sortant de leur chambre. À part un furtif regard compréhensif de mon ami, personne ne se soucia de me voir habillé et venant de l'extérieur. Coordinés par nos propres craintes, Joseph et sa femme pénétrèrent dans la chambre de Tom tandis que Peter et moi choisîmes celle de la petite Maryse.

Ce que je vis me bouleversa au plus haut point. Avec ses yeux de démente, ses cheveux ébouriffés, ses muscles crispés, la jeune fille gesticulait sur son lit, sautait, donnait des coups dans le vide, sans s'arrêter un instant de hurler. Folle furieuse, l'esprit complètement replié sur lui-même, elle ne nous prêta pas la moindre attention lorsque nous la tîmes par les bras. Nous mîmes bien plusieurs minutes à la neutraliser dans son lit, l'empêchant de réaliser tout mouvement. Alors que je lui tenais fermement les poignets, Peter s'occupant des chevilles, je pus observer son visage déformé par une terreur suprême. Sa bouche demeurait figée en un hideux rictus, et le son rauque de sa voix était si sombre qu'il ne semblait pas provenir de sa gorge pourtant si menue. Le cri, que par la suite nous pûmes retranscrire par cette série de sonorités peu éloquentes : « *Mwl'fgah pywfg fhtagn Gh'tyaf nglyf lghya !* », était sans cesse répété dans la même intonation ; rien n'avait l'air de pouvoir l'arrêter, pas même le manque d'air dans les poumons de l'enfant.

Enfin, après cet instant qui me parut durer une éternité, elle finit par se calmer, suspendre son cri effroyable et recouvrer une respiration plus normale quoique encore rapide. Navré, je contemplai son visage trempé par la sueur, et son regard vague indiquait toute la détresse qu'elle avait ressentie pendant cette crise dramatique. Lui passant tendrement la main sur le front, j'attendis qu'elle se rendorme, accompagnée de l'air serein qui la caractérisait à son habitude...

*
* *

Je passais le reste de la nuit à me perdre dans des pensées angoissantes et morbides. Le ciel encore bien sombre, je me levai et retournai sur la plage. La lune presque pleine dominait la baie et éclairait de son pâle halo l'eau calme et noire. Seul le clapotis continu du courant brisait le silence de la nuit, et aucun oiseau, aucun animal n'était présent pour aider de son cri le jour à se lever.

Quelque chose gisait sur la rive. Quelque chose de gluant, assez gros pour que mon regard puisse le dissocier des autres petits rochers. Prudemment, je m'approchai, m'emparant d'une brindille tordue. L'animal échoué n'était autre qu'un calmar, sans doute déjà mort avant d'avoir été rejeté par la mer. Il devait bien faire dans les dix livres, avec un corps mesurant quatre pieds au moins, et des tentacules certes repliés, mais que je pus estimer à six ou huit pieds de long... Le corps de l'animal était lacéré en plusieurs endroits et c'étaient sans doute ces blessures qui l'avaient tué. Était-ce cette bête qui avait emmené le chien par le fond ? Je ne pouvais en être certain, mais lui aussi avait fini par trouver la mort...

Alors que j'examinai la dépouille qui se desséchait, il y eut un bruit, dans les fourrés, derrière moi. Pris d'une soudaine terreur, j'arrêtai tout mouvement. Quelque chose se déplaçait dans le petit bois qui donnait sur la plage, et en localisant l'origine des craquements de végétaux écartés, je conclus que ça s'éloignait de moi et se dirigeait vers les hautes roches joutant la plage. Me convainquant que personne ne pouvait me vouloir du mal, je contournai silencieusement le lieu d'où les bruissements s'étaient faits entendre, et pénétrai dans le petit bois plusieurs mètres derrière. Je suivis le chemin de terre et de sable dans la plus grande discrétion possible, tentant de rejoindre l'être sans être repéré.

Le chemin ascendant se faufilait entre les rochers et devait grimper jusqu'à l'extrémité de la falaise. Ce qui avait été là un instant plus tôt avait disparu. Je me mis à courir en prenant soin d'étouffer du mieux que je pouvais le bruit de mes pas. Parvenu soudainement à un croisement, je dus m'arrêter pour analyser la situation. Les éventuelles traces de pas n'étaient pas discernables dans le noir intense qui régnait dans le sous-bois. Trois possibilités s'offraient à moi, mais ce que je poursuivais s'était sans nul doute engouffré dans le chemin en face, celui qui redescendait de l'autre côté de la butte. Je l'empruntai à mon tour, le souffle court.

À mon grand désarroi, mon choix s'avéra être une fausse piste : je ne retrouvai aucune preuve d'un précédent passage. Rebroussant chemin jusqu'au carrefour, je décidai de continuer mes investigations sur l'autre voie descendante, car la dernière, tortueuse et gravissant vers le sommet de la falaise, me paraissait être un cul-de-sac évident.

Au bout de quelques instants, mes pas me conduirent à l'orée du sous-bois, et je me retrouvai dans la petite plaine herbeuse sur laquelle était bâtie la maison de Joseph et Abigaïl. À force de chercher à déceler l'identité de ce qui avait évolué dans le bosquet, le doute m'assaillait. Pourquoi, alors que je tentais de faire le point sur cette chose plutôt petite, sachant se faufiler agilement, et ne laissant que peu de traces derrière soi, mes pensées se tournaient automatiquement vers les enfants perturbés du frère de Peter ?

La maisonnée était d'un calme morbide quand je la rejoignis. Arrivé au second palier, je me tins un instant devant la porte de la chambre de Maryse. Je cherchai à capter le bruit caractéristique d'une respiration, mais il me fut impossible de parvenir à la moindre conclusion.

Mon imagination m'avait sans doute joué un sacré tour, cette nuit. La crise des enfants m'avait sûrement plus bousculé que je ne le pensais, et c'est certainement pour cette raison que je m'étais monté la tête avec de telles idées. Reculant doucement afin de n'éveiller personne, je renonçai à m'introduire dans la chambre de la petite et vins rejoindre mon lit pour y chercher le peu de repos qu'il me restait à prendre.

Le matin s'était levé et je discernais de la fenêtre de ma chambre, au premier étage, les deux enfants jouant sur la plage comme si rien ne s'était passé. Me détachant de la fenêtre, je me rendis compte que les traits de mon ami, assis sur son lit en face de moi, étaient profondément marqués par son état d'anxiété. Apparemment il avait aussi peu dormi que moi, et il devait en être de même pour tout le monde. Il me retint par le bras et me rappela que j'avais des choses à lui relater. Bien qu'il ne fit allusion qu'à l'examen du corps du chien, je ne lui cachai pas la découverte de la seiche, mes mésaventures dans les bois et mes craintes à propos du comportement étrange des enfants. Il eut alors un air encore plus navré et je lui proposai de me raconter ce que lui savait et ce qu'il voulait tant garder secret. Ses propos me parurent sur le coup pour le moins étonnants et je ne le croyais pas capable de croire en de telles divagations, mais à présent, tout a tellement changé... Et je peux le remercier d'avoir été aussi perspicace.

— Mon cher ami, je ne sais pas comment vous allez le prendre et si vous n'allez pas me rire au nez, mais je ne vois que vous pour discuter de ces choses. Je pense que mon frère est trop remué pour parvenir à cerner ne serait-ce que l'ombre du danger planant sur sa maison. Si mes craintes s'avéraient justifiées, alors il n'y aurait personne ici qui pourrait sauver la situation.

« Je sais que vous avez passé, comme moi, beaucoup de temps durant vos études à vous documenter à la bibliothèque de l'université. Mais avez-vous déjà eu envie de jeter un coup d'œil aux rayonnages sur les croyances anciennes, l'ésotérisme, la magie noire et le chamanisme ? Tous ces sujets m'intéressaient beaucoup à l'époque et je pense avoir lu la majeure partie des ouvrages de la bibliothèque à ce propos. À mon grand regret, un jour où je flânais parmi les rangées de ces livres si particuliers, j'ai découvert au fin fond d'une étagère poussiéreuse un livre qui me parut pour le moins étrange. Il s'agissait de l'unique œuvre de l'arabe fou Al'Azrad, un livre mythique dont la simple évocation me parut irréelle. *Le Nécronomicon*, cela vous dit-il quelque chose ? Comme un pirate venant de déterrer un coffre rempli de pièces d'or, je me suis jeté sur ces pages rongées et jaunies, je les ai dévorées une à une, et ma peur a lentement grandi au fond de moi pour ne plus jamais me quitter. Ce livre devrait être détruit, mon ami, mais je n'ai jamais eu la force d'en parler. Terrorisé, je l'ai remis en place, dans son coin d'ombre, à l'abri de la plupart des regards, et j'ai laissé le temps effacer son nom de mes souvenirs. Peut-être n'y a-t-il plus personne connaissant l'existence de cet exemplaire à l'université de Miskatonic, à portée de tous...

« Ce livre contenait tant... d'horreurs innommables... La révélation d'entités surpuissantes qui dorment dans les abysses, dans les forêts sombres, dans l'espace, et qui n'attendent qu'une seule chose, qu'on les réveille ! Des formules pour des incantations morbides... Des descriptions de lieux insensés, dont les piliers s'appellent Terreur, Démence et Mort ! Tant de choses horribles que j'avais finies par coincer dans un coin de mon cerveau.

« Et savez-vous ce qui a réveillé ces souvenirs en moi ? N'en avez-vous pas la moindre idée ? *Mwl'fgah pywfg fhtagn Gh'tyaf nglyf lghya... Cthulhu fhtagn...* Tous ces mots déchirants que la petite sortait à tue-tête, tous ces mots que la langue humaine a tant de mal à reproduire tellement l'horreur qu'ils inspirent est grande, tous ces mots viennent de cet ignoble livre, ce *Nécronomicon* ! »

*
* *

Il était évident que nous manquions de temps. Nous devions repartir le lendemain, et une journée seulement ne pouvait nous permettre, en aucun cas, de résoudre cette affaire qui se complexifiait. Alors que Peter devenait de plus en plus anxieux, pour ma part, je préconisais le suivi des enfants par un psychologue qui arriverait à terme à les guérir de leurs étranges comportements. Cependant, à la demande de mon vieil ami, j'acceptai que l'on reste un jour de plus, et appelai l'université pour reporter nos cours du lendemain.

Quand nous annonçâmes notre décision à Joseph, celui-ci parut soulagé, mais je pus en même temps lire dans son regard inquiet qu'il doutait d'une possible amélioration en une journée supplémentaire. Les enfants étaient agacés de devoir s'entretenir avec leur oncle, gâchant ainsi leur week-end et leur temps de jeu.

Attendant avec appréhension la nuit et le lot d'horreurs qu'elle était capable d'apporter, je passais l'après-midi à jouer à la balle avec Tom, et j'avoue que cela m'avait autant défoulé que lui. Il était vraiment heureux, je trouve étonnant le pouvoir qu'un enfant peut avoir de s'ouvrir à un parfait inconnu et de lui apporter toute sa confiance. De toute évidence, j'étais entré au sein de cette sympathique famille sans l'avoir réellement désiré ni rejeté...

Peter, quant à lui, essaya de parler à nouveau avec la petite Maryse. Il lui fit tout d'abord suivre quelque examen médical, écoutant son pouls, cherchant désespérément à mettre en évidence des symptômes physiques qui viendraient infirmer son hypothèse d'un problème occulte. Ensuite, il tenta, par des moyens indirects, de lui rappeler les mots de la nuit précédente, de savoir si elle avait entendu parler d'un livre intitulé *Nécronomicon*, d'entités imaginaires, ou d'incantations interdites. Toutes ses approches furent sans succès... et la jeune fille s'avéra tourmentée par tous ces interrogatoires dont elle ne comprenait pas l'utilité.

Les enfants avaient décidément tout oublié des événements de la nuit précédente, et Peter avait la certitude qu'ils ne mentaient pas sur ce point... Les crises de nerf comme la possible escapade nocturne étaient sûrement dues à du somnambulisme, ajouté à une digression de la réalité. Il nous restait alors à découvrir l'origine exacte de ces troubles, bien que pour Peter, la réponse paraissait évidente : Le fait qu'il désirât ardemment réfuter son hypothèse... n'était-ce pas paradoxalement une volonté impérieuse de prouver l'existence de ce qu'il répugnait tant à partager ?

Si nous n'étions pas restés cette nuit-là... que se serait-il donc passé ? Je n'ose imaginer cette éventualité... La folie rôde autour de moi, prête à envahir ma conscience pour ne plus jamais la quitter... Parfois, je souhaite qu'elle s'empare à jamais de mon esprit, que je puisse enfin me reposer, et éviter de repenser à cette ignoble affaire... Il me suffit de porter mon regard sur l'horizon pour me rappeler que tout ce que j'ai vu se trouve encore là-bas, que n'importe qui peut à nouveau tomber dessus et réveiller toute cette horreur innommable. La terreur fait partie de mon futur, non plus de mon passé...

Je me réveillai en sueur. Un cauchemar horrible, mais dont je ne pus extorquer le moindre souvenir, m'avait éloigné du sommeil réparateur. Il faisait encore nuit noire et la maison était bien silencieuse.

Il y avait quelque chose qui bougeait au pied de mon lit.

Une peur irraisonnée s'empara de moi. Ce pouvait être Peter qui se levait et il n'y avait pas de crainte à avoir. Mais tout était bien trop silencieux... et cette forme trop petite pour être mon ami !

Je repris le contrôle de mes membres et allumai subitement la lampe à gaz posée sur la table de

chevet. Ce que je découvris à la lueur vacillante me tétanisa ! La forme au pied de mon lit qui était en train de s'approcher de moi, et qui s'était brusquement arrêtée lorsque la lumière éclaira la pièce, n'était autre que le petit Tom, un long couteau de cuisine à la main, le brandissant en l'air !

Je poussai un cri d'effroi et eus juste le temps de me retourner sur moi-même pour éviter le bras frappant rapidement le matelas. Mon cri réveilla Peter, qui, gardant son sang-froid, eut la présence d'esprit de bondir sur l'enfant et de le neutraliser. Tom était pris de folie. Ses yeux exorbités et rouge sang ne pouvaient être ceux d'un somnambule. En outre, il bavait abondamment et éructait des sons incompréhensibles alors que Peter le retenait tant bien que mal.

On s'est regardé, et une panique naquit en nous. Nous accourûmes alors dans la chambre de Maryse, la peur au ventre, espérant qu'aucune horreur n'avait été commise. Mais la jeune fille n'était plus là.

Nous nous empressâmes alors de rejoindre la chambre de Joseph et d'Abigaïl, je suivais Peter retenant d'un bras musclé Tom et écartant de l'autre le couteau. Il s'arrêta net devant la porte entrouverte. Tom se débattant de plus en plus et poussant des cris suraigus, nous ne cherchâmes pas à entrer discrètement, et anxieux, nous poussâmes violemment le battant. Le spectacle me fit pâlir un instant, Peter se sentit mal si bien qu'il relâcha son étreinte sur Tom.

Maryse, folle à lier, un couteau ensanglanté dans chacune de ses mains, venait de commettre l'irréparable. Elle se retourna vivement, ses mèches blondes et bouclées imprégnées d'une teinte ignoblement pourpre appuyèrent son regard de démente !

Nous ne pûmes réagir comme nous aurions dû le faire, en tant qu'adultes responsables. Peter effondré gémissait je ne sais trop quelle plainte, et moi je restais prostré devant la porte, contemplant tétanisé l'horrible spectacle.

Nous ne pûmes réagir quand Tom se libéra de Peter d'une saccade, et, suivi de sa soeur, s'échappa de la pièce.

Mon ami ne fit pas attention à la fuite des enfants et accourut vers le lit. Moi je ne pus le rejoindre qu'une fois libéré de ma pétrification. Il n'y avait hélas ! plus rien à faire, et j'ai un temps espéré que ni Joseph ni Abigaïl n'aient souffert avant de rendre l'âme. Leurs corps étaient atrocement mutilés, seule une démente pouvait avoir pris plaisir à massacrer ses parents de la sorte. Peter enchâssait dans ses bras le visage ensanglanté de son frère et pleurait toute son âme, moi je demeurais au chevet de sa femme, récitant à voix basse une prière d'adieu.

Nous ne pouvions en rester là. Si nous ne courions peut-être plus aucun danger, d'autres le pouvaient certainement ! Plusieurs habitations se tenaient sur le bord de mer, et personne n'était à l'abri de la folie des enfants. Je ne pensai même pas à appeler la police et, prenant par le bras Peter, je le suppliai de me suivre pour partir à la poursuite des enfants. Il fallait absolument les retrouver, les arrêter ! Peter, bien que ravagé de chagrin, comprit ma précipitation et m'emboîta le pas. Après un bref tour dans la maison, nous nous emparâmes de lampes à gaz et courûmes vers la plage. Les enfants auraient pu partir dans n'importe quelle direction. Ils avaient peut-être même déjà rejoint les maisons de l'autre côté de la butte, et Peter pensait plutôt se diriger vers elles. Mais j'avais une étrange intuition. J'étais persuadé qu'ils n'étaient pas partis vers le village, mais plutôt vers la plage, ou plus précisément vers le petit bois et les rochers...

*

* *

Jetant un bref regard en direction de la plage, je pus y vérifier l'absence des enfants. M'engageant alors à travers la végétation enchevêtrée, sur les chemins sombres de la forêt, jusqu'au carrefour où j'avais perdu la trace de la mystérieuse présence la nuit précédente, je cherchai n'importe quel indice qui aurait pu confirmer leur passage.

Peter, démoralisé, bousculé, me demanda d'une voix chevrotante ce que nous faisions là, et je lui expliquai que c'était dans ce secteur que j'estimai pouvoir les rattraper. Il ne semblait plus vraiment faire attention à la réalité. Sous le choc, il se contentait de me suivre, silencieusement.

Je décidai de prendre le chemin tortueux qui grimpait dans les rochers. La végétation y était plus impénétrable et je soupçonnais qu'il fût laissé à l'abandon. J'étais animé d'un souffle nouveau ; tout me paraissait limpide, même si je n'avais aucune preuve que les enfants aient pris ce chemin en particulier. À cause de la nuit encore bien sombre et de notre course effrénée, je ne pus trouver aucune trace sur le sol, et pour augmenter le caractère précaire de la décision, je m'aperçus que plusieurs petites voies divergeaient de la nôtre et s'enfuyaient dans la forêt sombre, et c'était autant de chemins possibles pour ces jeunes enfants...

Peu importait tout cela, nous arrivions au sommet du sentier et allions rapidement être fixés : par-dessus l'étroit défilé de roches coupantes qu'il restait à franchir, je distinguais la limite de la falaise et le vide qui surgissait au-delà. Un dernier effort et nous y fûmes. Devant moi en contrebas, encastrée dans les roches escarpées, s'étendait une petite crique sauvage, la plage en croissant de lune, magnifique de par son sable pur et ses roches disséminées, paraissait avoir conquis un bout d'océan à l'abri du regard des hommes. À l'entrée de la baie se dressaient deux gigantesques pics rocheux plantés dans l'eau sombre, droits comme des menhirs taillés par l'homme, dont les sommets dépassaient d'une bonne dizaine de pieds les parties les plus hautes de la falaise encadrant la crique. Quelque chose attira cependant mon regard sur la plage. En écarquillant les yeux, je distinguai un étrange sigle dessiné sur le sable, ou peut-être formé avec des bouts de bois juxtaposés. Cela se rapprochait d'un pentagramme avec une gravure plus complexe au centre. Les auteurs de cette œuvre se trouvaient à côté, et il s'agissait des deux enfants de Joseph et d'Abigaïl.

Je les montrai silencieusement du doigt à Peter, nous nous octroyâmes hélas ! un temps de trop à les observer, et ce fut pendant cet instant désagréable que je sentis monter en moi un effroi insupportable.

Quand je ferme les yeux sur le monde, parmi les horreurs qui me parviennent aussitôt derrière mes pupilles et qui envahissent ma raison, il y a une image qui revient invariablement et que je n'arrive jamais à chasser de toutes mes visions, c'est cette vue infâme de ce que faisaient sur la petite plage ces deux enfants. J'ai encore du mal à imaginer une pareille démence, et l'idée seule de revoir quelqu'un reproduire ces mêmes gestes me glace le sang.

Tom et Maryse gesticulaient comme des damnés. Ils tournaient autour de leur ignoble dessin, dans un sens, puis dans un autre, frénétiquement ; ils se contorsionnaient dans des positions qu'un corps humain normalement constitué ne pourrait produire ; ils brandissaient des instruments en l'air, des assemblages en bois ficelé ressemblant à des glyphes ; ils réalisaient des gestes violents, frappant l'air et manquant de se frapper entre eux... Et ils dansaient sous la lumière pâle de la lune à son apogée, et leurs pieds animés par la transe imperturbable traçaient sur le sable d'autres sigles étranges, et toute cette folie innommable et toutes ces peurs insurmontables et toute cette horreur indescriptible, par cette nuit agonisante et sous cette lune étincelante, s'effectuaient sans qu'ils ne fassent pourtant un seul bruit !

C'est avec un dégoût profond et une crainte me tirillant l'estomac que je réalisai à quel point c'était cette petite crique perdue qui avait l'air d'engendrer toute cette monstruosité ! Il y avait une présence pesante en ce lieu, quelque chose d'omniprésent et d'oppressant, et cette chose semblait,

par l'intermédiaire du vent s'engouffrant dans les rochers et des vagues mourant sur la plage, insinuer une sombre mélodie, aux notes angoissantes et terriblement morbides ! Une musique du fond des âges, lugubre, oubliée du souvenir des hommes... Et les gestes grotesques voire presque obscènes des enfants semblaient tellement bien accompagner cet air imaginaire !

Tentant de reprendre mes esprits, je traînai derrière moi Peter, extrêmement désorienté, et nous descendîmes sans un bruit l'étroit col menant à la plage. Il fallait que je me rapproche, il fallait que je comprenne ce qui se passait et si possible essayer de sauver les deux enfants engloutis par l'aura morbide de la crique, même si toute mon âme, toute ma raison me poussaient à faire demi-tour et à fuir dans les bois. J'essayais d'être le moins visible possible, mais Peter ne faisait pas beaucoup d'efforts, et je me rendais compte que si les enfants n'avaient pas été dans cet état de transe, nous aurions vite été repérés.

Un grondement sourd montait lentement de la mer.

Je m'arrêtai à mi-chemin pour sonder cet étrange bruit. Une sorte de cacophonie étouffée qui provenait du centre de la crique... Ce timbre grave s'amplifiant inexorablement, je nous cachai derrière un rocher. Mais que se passait-il donc maintenant ? Je regardai la mer au centre de la baie et j'étouffai un cri d'effroi. Un bouillonnement effroyable agita l'onde calme ; des formes indistinctes, de plus en plus nombreuses à chaque instant, sortaient furieusement de l'eau et ondulaient chaotiquement ! Quand je pus distinguer ce que ces formes étaient réellement, je fus pris d'un tel vertige que je dus me retenir à la pierre. Tous ces appendices qui dansaient frénétiquement à la surface, tendus vers le ciel, c'étaient un millier de tentacules émergeant de cette eau si noire, c'étaient autant de monstres aquatiques qui stagnaient dessous, dans les abysses insondables ! Et l'image du chien lacéré ainsi que celle du calmar échoué sur la plage me revinrent alors à l'esprit. Il y avait une telle bousculade là-bas tant il y avait d'animaux, qu'il devait en périr des centaines ! Cet attroupement se produisait-il chaque soir ? Pourquoi un tel rassemblement ? Pourquoi ces animaux devenaient-ils à ce point pris de folie ? Et tout ce vacarme ! Toute cette subite agitation qui ne faisait que s'amplifier ! Tous ces tentacules levés vers la lune, la pleine lune, qui, je ne le découvrais que maintenant, était en conjonction avec les deux roches de part et d'autre de la baie et le pentagramme dessiné par les enfants !

Toute cette folie devait s'arrêter à tout prix ! Il s'avéra que ce ne fut pas moi qui passai à l'acte ; tétanisé par cette scène d'une intensité psychotique, je n'arrivais pas à reprendre mes esprits, et à fuir cet endroit maudit !

Peter réagit en premier. Je le vis se relever, se mettre à courir en direction des enfants qui ne sourcillèrent pas, piétiner le sigle dessiné, donner une violente gifle à Tom qui fut projeté en arrière, puis un revers à Maryse qui s'effondra elle aussi. J'étais sur le point de le rejoindre, à nouveau en possession de toutes mes facultés, lorsqu'une démente subite le prit à son tour, fatale conséquence de son acte irraisonné ! En proie à une aliénation sans nom, il se tint la tête, hurla comme un damné, et se mit à courir dans tous les sens, son visage resserré dans l'étau de ses mains. Le bruit que causaient les calmars dans l'eau noire était à son paroxysme, les remous de l'eau atteignant même la rive ! Les enfants demeuraient inanimés sur le sable fin, quant à moi, j'atteignis le pentagramme, entouré par d'horribles symboles sommairement construits avec des bâtons et de la ficelle, et un coup d'œil jeté à son centre me permit de discerner le sigle principal, à moitié effacé par les piétinements de Peter, la représentation d'une sorte d'être immonde, gras, aux petites ailes dans le dos, et à la gueule pleine d'appendices...

À peine avais-je eu le temps de me ressaisir après cette vision que Peter, prisonnier de sa démente, avait déjà pénétré l'eau sombre et se dirigeait, gesticulant comme s'il se faisait frapper par des êtres invisibles, vers l'amoncellement titanesque de tentacules qui grouillaient au milieu de la baie. Je voulus

crier pour l'avertir, courir pour le retenir, mais ce fut à ce moment-là que l'horreur la plus innommable survint.

Comment vous raconter cela avec des mots humains ? Il me suffit d'y repenser pour avoir l'impression de perdre toute ma raison et d'assister une fois de plus, impuissant, à la déperdition de mon âme dans l'angoisse absolue dont elle a hérité ! Non, aucun mot de notre langage ne peut décrire ce qu'il se produisit. Mais je peux vous le narrer avec les mots d'un fou.

Je me suis retrouvé dans l'axe de la conjonction, le pentagramme à mes pieds, les deux pics de part et d'autre de mon champ de vision, et la lune au loin. Peter était devant moi, s'enfonçant inexorablement dans l'eau, et il n'allait pas tarder à rejoindre la masse des calmars en pleine agitation. L'aube naissait lentement, à l'horizon... tout me parut soudainement figé.

Il vint alors.

C'était comme une ombre qui apparaissait devant la lune... Ou peut-être était-ce derrière ? Peut-être était-elle translucide ? Une silhouette gigantesque, atteignant le ciel. Pâle, évanescence, venant lentement, sans un bruit, loin, loin depuis l'horizon. Il n'y avait plus aucun remous dans l'eau, tous les animaux marins semblaient figés dans leurs postures incroyables, les tentacules érigés vers le ciel. Seule l'ombre se mouvait silencieusement ; elle avançait sûrement, et pourtant rien n'indiquait qu'elle s'approchait réellement. Son image restait clouée à l'horizon. Et derrière l'aube émergente, cette pâle forme vaguement humanoïde esquissée sur la toile bleu sombre, comportant deux ailes fines dans son dos et de longs appendices à la base de la tête, gardait sa paire d'yeux blancs perçants fixés sur les étendues derrière moi, au-dessus de ma tête...

Lentement, très lentement, la silhouette s'évapora de la même manière qu'elle était apparue...

La cohue assourdissante frappa à nouveau mes oreilles ! Les calmars s'agitaient nerveusement et toute l'eau frémissait de peur ! L'agitation effrénée continuait, comme si elle ne s'était jamais interrompue, et elle ne l'avait peut-être jamais fait !

Mais l'apothéose était révolue, et les bruits s'estompèrent en une lente agonie, les remous invraisemblables se calmèrent et le jour commença à pointer sa lumière à l'horizon. Peter n'était plus là. Sa tête avait disparu sous la surface de l'eau, pour ne plus ressortir. Je ne sais plus à partir de quand je n'avais plus entendu ses cris affolés, mais cela devait correspondre avec cet instant de silence absolu qui avait régné sur la crique abandonnée...

Bientôt, la mer calme reprit ses droits. Les rayons de soleil frappaient les rochers d'une teinte chaleureuse, le vent frais de l'aube avait fini d'effacer les hideuses marques au sol, et les runes, faites de brindilles, étaient presque toutes recouvertes par les dunes. Quand je me retournai, Tom était encore inconscient, mais Maryse était assise sur le sable frais, regardant l'horizon, et je pus lire dans ses yeux toute l'innocence de l'enfance...

J'ai fait placer les enfants dans un institut spécialisé où ils suivront néanmoins une éducation classique. Depuis qu'ils ne vont plus à la petite plage cachée, ce sont des enfants calmes et gentils. Ils ne gardent aucun souvenir de ce cauchemar. Joseph et sa femme ont eu un enterrement décent mais il y eut peu de monde pour les pleurer. Les autorités ont accepté l'hypothèse de la possession des enfants par une démente passagère et ont classé l'affaire.

Pour ma part, j'ai désormais beaucoup de mal à continuer mes cours à l'université. La folie me guette chaque jour, et je n'ai jamais osé expliquer à quiconque ce qui s'est réellement passé là-bas. Certains jours, il m'arrive de penser que tout ce que j'ai vécu n'était qu'un effroyable rêve... Mais alors qu'est-ce qui est arrivé à Joseph et à Abigail ? Et à Peter ? Sa présence à l'université me manque, et j'aurais eu besoin

de lui pour surmonter toutes ces craintes qui tournent en rond dans mon esprit.

Et je ne cesse également de penser à la mort horrible qu'il a dû subir. Car, voyez-vous, s'il m'arrive de remettre en question ma vision des choses concernant ces événements, cet article de journal que je garde constamment sur mon bureau, récupéré dans une gazette de la côte, est bien là pour me rappeler la terrifiante réalité ! « Ce matin, un corps a été repêché. L'étranger noyé, dont on n'a pu encore trouver l'identité, a dû être torturé avant son abandon à la mer, car son corps est lacéré en maints endroits, comme s'il avait été sauvagement fouetté... »



la ïa fthang Eich Pi-El

Texte : Fred Guichen ►
Illustration : Nicolas Delhelle ►

Le soleil couchant noyait la lande dans une brume écarlate et les sons rares circulaient avec une lenteur extrême à travers l'humidité ambiante, comme ralentis par la viscosité de l'atmosphère. Même les bêtes de proie, habituées à rôder à l'écart de leurs tanières durant les heures crépusculaires, semblaient avoir déserté les contreforts de la montagne. Après un dernier lacet sur le mauvais chemin venant du Col des Vautours, le marcheur découvrit enfin les toits luisants du village dans lequel il avait l'intention de faire halte.

D'une taille nettement au-dessus de la moyenne, maigre au point que ses membres accusaient une surprenante ressemblance avec ceux d'un insecte, on sentait néanmoins en lui une détermination et une force peu communes. Son visage aux traits anguleux était sévère, mais de ses yeux bruns émanait une bonté que l'on aurait pu croire, à première vue, absente du caractère d'un tel personnage. Ses vêtements sombres et d'une coupe austère dénotaient le puritain. À la ceinture, il portait une longue rapière avec un tel naturel que l'arme semblait faire partie de l'homme. Tout en marchant, ses lèvres bougeaient au rythme d'une prière silencieuse pour la réussite de la tâche qu'il allait devoir accomplir au nom de Celui auquel il s'était voué corps et âme.

Alors qu'il passait devant les premières maisons du bourg, il perçut des éclats de voix.

— Est-ce une heure pour rentrer, bougresse ? Où étais-tu donc passée ? Le feu est mort et mon repas attend encore ton bon vouloir.

— Plût au Seigneur que rien d'autre que les flammes ne fussent mortes quand ces maudites bêtes sont encore à fureter jusque dans nos logis.

— Maudits soient les sorciers et leur engeance. Comme si nous n'avions pas assez de mal à subsister sans que ces suppôts du démon ne viennent nous tourmenter.

— J'ai été ramasser des racines de gentiane que je ferai brûler devant la porte, cette nuit.

— Tu fais bien, femme, mais je crains que cette précaution ne soit devenue inutile. Ces damnées créatures s'enhardissent de jour en jour et nos remèdes ne les contiennent plus aussi bien qu'avant. Tu as entendu dire ce qui était arrivé au dernier né des Shamrocks ?

L'homme s'interrompit brusquement en voyant approcher le puritain. Dans l'obscurité, le visage de la femme luisait comme une lune blafarde.

— Veuillez m'excuser de vous interrompre. Je cherche l'auberge à l'enseigne du tonneau percé, où je suis attendu.

Le couple détailla sans gêne l'équipement de l'étranger, comme s'il n'avait pas eu plus de réalité qu'une image. Satisfait de son examen, l'homme tendit le bras pour désigner un bâtiment qui se trouvait une cinquantaine de mètres plus loin.

— C'est cette grande maison. Mais hâtez-vous car il ne fait pas bon rester dehors après la nuit tombée. Plusieurs imprudents ont été attaqués par des bêtes sauvages que la faim pousse à faire des incursions jusque dans les rues du village.

— Des chiens errants ? demanda l'homme en habits noirs.

— Pire, Monsieur, bien pire... Mais je ne peux vous en dire davantage. Je n'ai moi-même jamais croisé leur chemin, à Dieu ne plaise, car je n'aurais alors pas eu l'honneur de vous rencontrer ailleurs que dans l'autre monde. Si vous voulez m'en croire, Monsieur, suivez mon conseil et passez une nuit confortable à vous chauffer les membres dans l'auberge d'Ezéchias Ward.

Solomon Kane salua gravement son interlocuteur et prit la direction du bâtiment que celui-ci venait de lui indiquer. Il n'avait pas traversé en vain les montagnes galloises. Le Mal était à l'œuvre et l'homme en noir allait engager avec lui une lutte acharnée.

*
* *

Solomon Kane redressa brusquement la tête. C'était bien un cri de femme qui venait de percer la nuit et les murs de la salle commune de l'auberge. Sans prendre le temps de ceindre son baudrier, il bondit vers la porte, l'épée au poing. Une odeur âcre le prit à la gorge dès qu'il eut fait quelques pas.

— Restez, Monsieur, nous ne pouvons rien faire, c'est trop tard.

Le puritain ignora l'avertissement de l'aubergiste et partit en direction des râles qui avaient à présent remplacé les cris. Dans une ruelle proche gisait une forme enveloppée d'une mante. Le vêtement ondulait, probablement agité par les dernières convulsions de la victime. Les alentours déserts et les lumières qui brillaient pourtant aux fenêtres témoignaient de la peur des villageois. Pour l'instant, le Mal était vainqueur et avait pris possession, sinon de leurs âmes, du moins de leur courage. L'homme en noir souleva doucement la cape de velours et s'en écarta d'un bond en découvrant la scène qu'éclairait une lune dont la teinte rappelait celle d'un crâne poli par des éons de vents cosmiques.

Sous le tissu, ce qu'il avait pris pour des spasmes d'agonie étaient les mouvements d'un monstre en train de se repaître. Le ventre de la victime avait été ouvert dans toute sa longueur et, penchée au-dessus des viscères fumants de sa proie, une bête affreuse y fouillait avec avidité en s'aidant de ses membres antérieurs dont les extrémités étaient pourvues de pinces aux bords naturellement aussi tranchants que les meilleures lames espagnoles.

Prenant conscience de la présence d'un intrus, le monstre redressa le torse et tourna sa gueule ensanglantée vers Solomon Kane en le fixant de ses yeux proéminents, deux affreux globes facettés comme ceux d'un insecte, aux reflets verdâtres et striés de vaisseaux éclatés. Sa gueule béante de laquelle pendaient des filets de bave sanglante, s'ouvrait et se fermait avec de répugnants claquements de langue, exhalant les remugles fétides qu'il avait sentis après avoir franchi le seuil de l'auberge. Elle se ramassa sur elle-même et, détendant ses nombreuses pattes postérieures comme autant de puissants ressorts, s'élança avec une vivacité inattendue en direction du puritain qui se baissa juste à temps pour l'éviter.

Le monstre contre-attaqua avant que Solomon Kane ait eut le loisir de se mettre en garde. Il parvint tout juste à détourner de sa gorge les crochets ensanglantés à l'aide de la garde de son épée, qu'il dut lâcher sous la violence du choc. D'une main dont la fermeté témoignait un exceptionnel sang froid, il dégagea de sa ceinture le pistolet qu'il y avait glissé mais n'eut cependant pas l'occasion de l'armer car la créature, d'une vivacité démoniaque, lui planta les crocs dans le poignet.

La brûlure du venin lui engourdit aussitôt le bras jusqu'à l'épaule et fit vibrer ses nerfs en une insupportable vague de souffrance qui ne tarda guère à lui mettre la poitrine en feu. Les mâchoires relâchèrent alors leur pression et la chose innommable se glissa sous son pourpoint. Réduit à l'impuissance par la douleur, le puritain tomba à la renverse sur le cadavre de la femme éventrée, au bord

de l'évanouissement. Il sentit à peine les dents acérées comme des aiguilles qui se plantaient dans son abdomen et lui arrachaient un peu de chair. Un réflexe inconscient lui fit appliquer la gueule du pistolet contre la bête et presser la détente, puis l'explosion déchiqueta celle-ci en une multitude de fragments sanguinolents.

Après avoir lutté quelques minutes pour reprendre le contrôle de ses mouvements, Solomon Kane se redressa et tenta de s'éloigner de la morte en rampant à l'aide de son bras valide. En se dégageant du cadavre, il vit briller dans ses entrailles trois sphères de pierre dont la couleur d'un vert laiteux lui évoqua les jades d'Extrême-Orient qu'il avait eues l'occasion de voir chez certains usuriers hollandais. Il les cueillit délicatement et les glissa dans une des poches de son pourpoint avant de tituber jusqu'à la porte de l'auberge.

Maître Ward lui ouvrit en maugréant. Dès que le puritain fut à l'abri, il remit en place l'épaisse poutre qui barrait la porte.

— Mais... Vous êtes couvert de sang, Monsieur ! Quel malheur ! Je vous avais pourtant averti qu'il était dangereux de vous en mêler. La femme est morte, n'est-ce pas ?

— En effet. Mettez sa dépouille à l'abri des rats et des chiens errants, en attendant de lui donner une sépulture chrétienne. Et envoyez quelqu'un prévenir sa famille.

— Sortir à cette heure, Monsieur ? Vous n'y pensez pas sérieusement ? Vous avez constaté vous-même que c'était impossible. Les bêtes de la nuit rôdent encore, soyez-en certain, et nul ne s'aventurera dehors avant que l'aube n'ait pointé.

Un feu se mit à brûler dans le regard sévère du blessé.

— Si j'ai pu tuer cette créature, d'autres que moi en sont capables. Il suffit d'un peu de courage et d'une bonne paire de pistolets. Je consentirais même à vous prêter les miens si cela s'avérait nécessaire.

Le sieur Ward écarquilla les yeux de surprise.

— Vous êtes parvenu à occire l'une de ces créatures ? Voilà un exploit hors du commun que personne d'autre que vous ne serait capable de réitérer. Ces démons ont pris tant de vies dans ce village que nous en avons presque perdu le compte et jusqu'à votre arrivée, nul ne leur avait encore survécu. Aucune d'entre les personnes ici présentes ne prendrait un tel risque pour un cadavre, fût-il celui de sa propre épouse. Ne nous en veuillez pas, mais nous ne connaissons que trop bien le sort qui attend les imprudents...

Solomon Kane leva sa main valide pour faire taire les jérémiades de l'aubergiste qui partit grommeler du côté d'un groupe de clients attablés près du foyer. Il ne pourrait apparemment pas convaincre ces hommes de sortir et il se sentait lui-même encore trop faible pour y retourner. Le plus urgent était de panser ses plaies, ensuite il serait toujours temps de convaincre quelques hommes de faire leur devoir de chrétien.

La cuisinière lui proposa son aide. C'était une femme obèse d'une trentaine d'années que les habitués nommaient la veuve Dexter et dont l'aubergiste lui avait affirmé qu'elle était versée dans l'art de guérir à l'aide des plantes médicinales. Elle lui apporta des linges propres et de l'eau bouillie afin de l'aider à nettoyer et bander ses blessures qui s'avérèrent, par chance, assez superficielles.

Par contre, le poison que lui avait inoculé le monstrueux animal continuait à lui paralyser le bras et la moitié du visage, lui infligeant une douleur cuisante que sa foi seule lui permettait de supporter sans laisser échapper la moindre plainte. Tout en se faisant soigner, il remarqua que la femme jetait de fréquents coups d'œil en direction d'Ezéchias Ward et de ses hôtes, et que ceux-ci faisaient de même, comme s'ils la surveillaient. Lorsqu'elle eut terminé, le blessé la remercia d'une voix étonnamment douce pour un homme

d'allure aussi sévère, ce qui l'encouragea à répondre non sans avoir jeté un regard furieux en direction de l'aubergiste. Cette femme n'occupait visiblement pas une position subalterne dans le village.

— Comme vous l'a dit Maître Ward, d'autres n'ont pas eu votre chance, Monsieur. Il ne vous a pourtant pas révélé ce qui rend inutile toute tentative de mettre le corps de la défunte à l'abri : il a probablement déjà disparu.

— Disparu ? Comment le savez-vous ?

— C'est ce qui arrive à chaque fois, Monsieur.

— Et savez-vous comment cela se produit ?

— Je crains d'avoir déjà trop parlé, Monsieur. Je ne disais cela que pour vous éviter le désagrément de faire vous-même cette triste commission. Votre état ne vous le permettrait pas.

Elle emporta la cuvette et les linges souillés dans une arrière-salle. Après s'être restauré il se sentit un peu mieux, malgré la paralysie qui l'empêcherait probablement de se servir de son bras droit pendant quelques jours. Il s'assura que ses pistolets étaient chargés et ordonna à l'aubergiste d'ouvrir la porte, ce qu'il fit en maugréant de plus belle.

Solomon Kane ne resta pas longtemps à l'extérieur car comme l'avait prévu la cuisinière, la dépouille de la femme avait disparu.

*
* *

Le plancher de la chambre qui avait été louée au puritain grinçait et craquait désagréablement dans l'obscurité où seules les pierres précieuses qu'il avait posées sur une chaise luisaient faiblement. Les cavalcades des souris et des mulots qui infestaient les combles résonnaient autant que si les rongeurs s'étaient trouvés prisonniers dans un tambour. Un bruit curieux se détachait cependant des autres et troubla son repos.

Quelque chose avançait en grattant le plancher.

Solomon Kane voulut se redresser pour prendre ses pistolets, qu'il avait gardé armés à son chevet, mais il fut incapable de faire le moindre mouvement. Le poison que lui avait inoculé la créature avait lentement poursuivi son œuvre délétère et sa victime, paralysée, ne valait guère mieux qu'une poupée de son.

Une forme grisâtre émergea lentement d'un recoin obscur de la pièce. Le puritain vit avec horreur ses contours se préciser et bien qu'il reconnût en elle la femme qui l'avait soigné, la silhouette de la veuve Dexter n'était pourtant plus que partiellement humaine. Si elle possédait un tronc et des membres, ceux-ci étaient énormes et grotesques, d'une difformité telle qu'il semblait impossible au puritain que Dieu eut permis semblable abomination. Cette créature ne pouvait être originaire que des territoires démoniaques qui subsistent dans les interstices entre cauchemar et réalité.

Il tenta à nouveau de se relever, en vain. La créature se trouvait à présent à son chevet, le dominant de toute sa taille. Un crissement vrilla les tympans du blessé et fora son cerveau comme un tison ardent. Kane se tordit de douleur et ses lèvres s'entrouvrirent pour laisser passer dans un souffle la prière qu'il adressait à son Créateur.

La torture causée par cette abominable sonorité ne disparut pas, mais fut momentanément reléguée au second plan par ce que sa vue lui révéla ensuite. Devant lui, la silhouette effrayante s'était aplatie, comme pressée entre deux parois invisibles, au point de n'avoir plus aucune épaisseur et ondulait au gré d'un vent immatériel. Les membres de la femme s'allongèrent démesurément et se tordirent au-dessus

de lui comme d'improbables rubans de chair tandis qu'un spectre de couleurs inconnues des hommes en zébraient la surface comme de fulgurants éclairs venus des plus terribles d'entre les cercles infernaux.

Les bras tentaculaires s'approchèrent de lui et il sentit le contact répugnant de ventouses qui lui palpaient le corps. Le visage de la veuve Dexter s'approcha du sien et Kane éprouva la sensation d'une interminable chute dans l'éther, jusqu'au-delà des étoiles les plus lointaines. À travers la silhouette, il put distinguer le plafond de la chambre, ses murs, son mobilier, et pourtant, il sut avec certitude qu'il ne se trouvait plus sur le monde qui l'avait vu naître. Il ne sentait plus ni son corps ni la douleur qui lui avait fouaillé la cervelle et pourtant il savait qu'elle était toujours là, tapie comme un fauve n'attendant que son retour pour recommencer à tourmenter sa proie. L'un des tentacules approcha de son visage les pierres translucides et le puritain se laissa emporter dans les méandres des veinures qui les parcouraient. Son esprit affaibli coula le long de cet inextricable réseau et entra dans une transe psychédélique.

Un astre flou emplît l'espace et Kane traversa le cœur de la matière en fusion pour se retrouver dans l'espace où il erra longuement, emporté par des tornades cosmiques qui l'entraînèrent vers l'infini, par delà l'épure du soleil. Les notions de direction, de temps et de connaissance ne signifiaient plus rien. Aucun mortel ne s'était encore jamais approché de ce qu'il vit avec les yeux de l'esprit et seul un dément aurait pu imaginer la beauté effrayante des lieux qu'il traversa.

Kane dériva au large de galaxies dont les soleils étaient si nombreux qu'elles avaient l'aspect de gigantesques brumes de vapeur brûlante dont chaque étoile représentait une des gouttelettes incandescentes. Il franchit les barrières colorées de nuages gazeux aux dimensions inconcevables pour un homme, à l'intérieur desquels se tordaient des volutes de la matière brute que le Créateur avait lui-même utilisé afin de composer l'univers.

Au-delà de ce que l'on pouvait voir à l'œil nu depuis sa planète d'origine, Solomon Kane contempla des rivières de comètes qui se précipitaient dans ce qu'il ne put concevoir que comme des gouffres percés dans le tissu de la réalité. Ce qu'il y avait de l'autre côté du voile, il ne possédait aucun moyen de l'imaginer, car l'esprit humain est bordé de limites infranchissables. Dans ces déchirures de la trame de notre univers, des ombres vivantes, innommables et informes, luttaient pour se frayer un passage et le puritain se mit à prier avec toute la ferveur dont il était capable pour que *cela* n'y parvînt jamais.

Il visita des étoiles obèses, sur le point d'engloutir dans une explosion aveuglante d'étranges systèmes planétaires et les civilisations florissantes qu'ils abritaient. Près d'un minuscule soleil brun, il vit un monde qui ressemblait étonnamment à la Terre et sur lequel on ne trouvait plus que les ruines de temples gigantesques voués à d'inquiétantes déités. Sur cette sœur jumelle de sa planète natale, il vit pour la première fois les traces de l'existence d'entités d'une antiquité presque inconcevable. Il découvrit des indices prouvant que ces êtres avaient essaimé dans l'univers entier et, à chaque fois, leur présence coïncidait avec la destruction d'un monde.

Il suivit la piste de ces créatures d'un bout à l'autre du cosmos et finit par découvrir leur planète d'origine, désertée depuis des éons. Là, profondément enfoui à l'abri des terribles vents de la surface, ils avaient créé un réseau de grottes et de corridors de cristal qui couvraient le globe entier. Des siècles durant, il explora l'immense labyrinthe, détaillant minutieusement les fresques biscornues qui avaient été tracées à même les parois et sur les étranges coffres contenant des pierres précieuses grosses comme le poing, en tout point identiques à celles qu'il avait trouvées sur le cadavre de la jeune femme qui avait été éventrée le soir de son arrivée.

Les mêmes signes avaient été gravés sur les innombrables mondes qu'il avait visités et tous racontaient la même histoire, celle de l'asservissement des peuples extra-terrestres par ces créatures coniques nées bien avant la genèse de notre univers. Chaque fois que ces symboles étaient présents, il

trouva également les fameuses gemmes.

Le voyage toucha à sa fin et Solomon Kane revint sur Terre, se tordant de douleur sur le lit qu'il occupait dans une pauvre chambre d'auberge, veillé par une femme énorme mais indubitablement humaine. Il ouvrit les yeux, pour laisser s'échapper le trop-plein de merveilles et d'horreurs qu'il avait contemplées. La voix de la femme arriva jusqu'à lui et après bien des efforts, il parvint à articuler ses premières paroles depuis des siècles, bien que le temps qu'il avait passé dans les étoiles ne se fut écoulé qu'en esprit.

— Buvez, cela vous remettra d'aplomb. Vous êtes resté inconscient plus de trois jours. Votre organisme a fini par éliminer le venin.

Elle le regarda dans les yeux et le convalescent fut pris d'un vertige, comme s'il venait de contempler le fond d'un abîme. Il porta le bol à ses lèvres craquelées et le malaise se dissipa à mesure que la chaleur du liquide douceâtre se répandait en lui. Après avoir rendu le récipient, il s'effondra sur ses oreillers.

— Trois jours, répéta-t-il faiblement. Et pourtant, durant ces trois jours, je me suis trouvé sur les frontières de l'éternité.

— Non, vous avez déliré. C'est le poison qui a causé vos hallucinations. Rien de tout cela n'avait de réalité.

Après avoir laissé une assiette de gruau tiède sur la table de chevet, la servante recula lentement en direction de la porte, sans cesser de fixer le malade.

— Reposez-vous. Et oubliez ce que vous avez vu, si vous le pouvez.

Elle referma doucement la porte derrière elle et Solomon Kane entendit son pas lourd s'éloigner dans le couloir avant de descendre l'escalier menant à la grande salle de l'auberge. Son regard se posa sur la chaise.

Les pierres avaient disparu.

*
* *

Deux jours s'écoulèrent avant que le puritain ait repris suffisamment de forces pour quitter sa chambre. Il prit alors l'habitude de faire quotidiennement de longues promenades dans la montagne afin d'explorer les environs et de renforcer sa constitution récemment mise à mal.

Depuis l'agression dont il avait été victime, les créatures ne s'étaient pas manifestées ouvertement et le village jouissait d'une quiétude relative. La consigne demeurait cependant de ne pas sortir après la tombée de la nuit et de cadenasser portes et fenêtres. Malgré ces précautions, les gens restaient sur le qui-vive et le soir venu, dans la salle commune de l'auberge, nombreux étaient ceux qui sursautaient au moindre raclement d'une branche sur les volets de bois ou lorsque le vent sifflait en balayant les rues désertes.

Solomon Kane, comme détaché de ces terreurs vulgaires, se chauffait les jambes assis sur un siège placé dans l'âtre, assez près du feu pour que sa chaleur lui roussisse les sourcils. Il restait ainsi de longues heures durant, contemplant les flammes avec application comme si la réponse à une importante question qu'il se serait posée résidait au cœur de leurs formes torturées. Personne ne faisait la moindre remarque à ce sujet mais son épée ne quittait jamais son côté, de même que la paire de pistolets qu'il gardait constamment à la ceinture malgré l'inconfort que leur présence entraînait. Après cinq jours d'attente stérile, il se leva et fit appeler l'aubergiste.

— Ouvrez la porte, maître Ward. Si ces créatures ne daignent pas nous faire part de leur présence,

c'est moi qui irai les dénicher.

L'aubergiste ouvrit des yeux effarés. Les quelques clients qui se trouvaient présents levèrent la tête.

— Vous n'y pensez pas, Monsieur ! Vous êtes à peine remis d'une attaque qui a bien failli vous être fatale.

— Je suis de taille à faire face au danger. Je sais ce qui m'attend et, cette fois, je ne me laisserai pas surprendre.

— La lune est pleine. C'est généralement durant ces nuits-là qu'elles sont les plus actives. Je crains même d'entrouvrir ma porte de peur qu'elles ne se fauillent dans mon établissement. Croyez-moi, Monsieur, et abandonnez votre dessein, je vous en conjure.

— Il ne sera pas dit que j'aurai laissé les démons accomplir leur œuvre de mort si je puis les en empêcher. Ouvrez-moi la porte ou je m'en chargerai moi-même.

Solomon Kane s'avança d'un pas et posa la main sur la poignée. Simultanément, l'aubergiste fit un geste à l'adresse de deux hommes qui jouaient aux dés et ceux-ci encerclèrent le puritain, chacun armé d'un de ces gourdins noueux qui fait partie du costume des paysans de cette région.

— Ecoutez l'aubergiste, Monsieur, et retournez vous asseoir auprès du feu. Nous ne permettrons pas qu'un étranger prenne le risque d'exciter ces démons.

Solomon Kane dégaina et menaça alternativement les deux hommes de la pointe de sa longue rapière. Le plus robuste des deux s'avança et le puritain fit siffler sa lame en guise d'avertissement, tailladant superficiellement la joue de son adversaire. Le villageois, visiblement peu rompu aux rixes malgré son allure imposante, fit promptement retraite près de son compagnon qui recula à son tour, subjugué par la résolution inflexible de l'homme en noir. Kane posa sa main libre sur la crosse de l'un de ses pistolets et toisa calmement ses opposants, que l'aubergiste avait rejoints. Le geste était suffisamment éloquent et les deux hommes reposèrent leurs gourdins.

— Vous ne vous débarrasserez jamais de ces créatures si vous ne vous décidez pas à les affronter en face.

Kane souleva ensuite le loquet et disparut. Dans le silence nocturne, le bruit de la lourde porte que l'on barrait de nouveau résonna comme un présage sinistre.

Solomon Kane s'immobilisa, l'épée à la main. Une forme indistincte s'agitait dans l'ombre portée par un bâtiment trapu aux murs délabrés.

— Qui va là ? demanda-t-il bien qu'il doutât qu'on lui répondît.

La forme se figea durant un court moment avant de s'allonger sur le sol et de couler dans sa direction comme une eau infernale. Le puritain arma son pistolet et attendit que la chose se fût rapprochée.

— Je vous attendais, Kane ! siffla une voix dans la pénombre.

— Ne bougez pas !

La veuve Dexter s'avança sous les rayons de la lune. Sous cette lumière blafarde, elle semblait encore plus imposante que jamais. Sans tenir compte de l'ordre que lui avait intimé l'homme en noir, elle s'approcha. À ses pieds grouillaient une demi douzaine de ces étranges bêtes venimeuses à l'odeur répugnante.

— Ne bougez pas, Madame Dexter, et tenez vos alliés à l'écart.

La femme émit un grincement saccadé qui pouvait difficilement passer pour un rire.

— Mes alliés, dites-vous ? Peut-être bien, mais je n'ai aucune autorité sur eux. Comme toutes les créatures de Dieu, ils possèdent leur libre-arbitre et agissent en accord avec ce que leur dicte leur

conscience.

Le visage sec du puritain s'orna d'une brève grimace de mépris.

— Le Tout Puissant n'a certainement pas créé ces monstres. Il s'agit plutôt de l'œuvre du Démon.

Les créatures, dressées sur leurs pattes aussi longues et fines que des aiguilles, oscillaient d'avant en arrière comme si elles n'attendaient que l'occasion de bondir à la gorge de l'imprudent venu s'offrir ainsi en sacrifice. L'une d'entre elles ouvrit ce qui lui servait de bouche et fit grincer ses crocs humides de venin.

— Le Diable a-t-il quelque chose à voir avec l'existence du mal, prêcheur ? Il n'est que l'exécuteur testamentaire de Dieu, car c'est Lui qui est à l'origine de tout. Sans le mal, le bien n'aurait aucune réalité.

Solomon Kane ignore le blasphème. La nécessité du mal était un argument depuis longtemps réfuté par les théologiens. Il recula d'un pas et estima ses chances de venir à bout de ses ennemis.

Les bêtes ne s'écartaient pas de la veuve Dexter au-delà d'un cercle d'une cinquantaine de centimètres, comme si elles n'étaient que des extensions de celle-ci. Dans leur carapace molle, une demi douzaine de trous laissaient filtrer de fins rayons d'une lumière surnaturelle. À travers ces orifices, on pouvait voir palpiter les viscères de l'animal, des organes qui ne se trouvaient pas dans l'univers de Solomon Kane, mais *ailleurs*. Le puritain, pris de nausée, pointa son arme sur la femme.

— Vous êtes la source du mal. Il n'est pas permis qu'une telle abomination puisse continuer à infecter le monde.

Comme lors de la fameuse nuit, la femme étendit les bras mais, cette fois, Solomon Kane était prêt et il tira avant d'être soumis à son emprise hypnotique. Il crut d'abord avoir manqué son coup car la femme prit la fuite avec une rapidité surprenante, ne laissant derrière elle qu'un trio de créatures qui encerclèrent le puritain en faisant claquer leurs pinces. Pourtant, en entendant le hurlement qu'elle poussa avant de disparaître dans une ruelle ténébreuse, il eut la certitude de l'avoir blessée.

Afin de ne pas se laisser surprendre, il s'adossa contre un mur et dégaina sa rapière qu'il pointa alternativement vers chacune des trois horreurs. De son autre main, il saisit fermement une dague et la tint prête à frapper selon la stratégie qu'il avait rapidement élaborée.

Kane avait espéré qu'elles n'attaqueraient pas toutes en même temps, mais c'était sans compter sur l'intelligence de ses ennemies. Après s'être placées autour de lui, elles chargèrent ensemble. Kane se baissa et embrocha la plus rapide, brisant son épée sous la violence du choc. Il se retourna juste à temps pour frapper mortellement la seconde d'un coup de dague précis. La troisième des créatures mordit cruellement l'avant-bras du puritain qui, en prévision du combat qui l'attendait, s'était entouré les membres de plusieurs épaisseurs de toile de jute avant de quitter l'auberge. Malgré ces précautions, il sentait la pression incroyable des mâchoires qui menaçaient de lui broyer les os. Le venin imprégna rapidement sa manche et commença à lui brûler la peau.

Kane tenta de récupérer sa dague mais celle-ci était fichée trop profondément dans le corps de sa victime dont les ultimes spasmes musculaires avaient emprisonné la lame aussi fermement que dans un piège d'acier. Après avoir compris qu'il n'aurait pas le temps de reprendre ses armes, il agrippa le dos de la bête et tira de toute son énergie, mais en vain. Les pattes de l'animal enserraient son avant-bras et, lentement, l'une après l'autre, elles progressaient en direction de l'épaule du puritain dans l'intention évidente de s'attaquer à la chair tendre de son cou, à la surface duquel palpaient d'appétissantes veines gorgées de sang chaud.

Solomon Kane serra les dents pour ne pas crier de douleur. La créature avait à présent presque atteint l'épaule et le visage du puritain faisait face à celui de son immonde adversaire. Ses yeux étaient de

larges trous à travers lesquels il eut un aperçu d'une dimension à l'impossible géométrie. Sans hésiter, il y enfonça les doigts jusqu'au poignet, attrapa *quelque chose*, et tira...

*
* *

Les traces sanglantes menaient jusqu'à une maison à demi écroulée. Les créatures y étaient entrées, le puritain pouvait sentir leur odeur devant le seuil. Dans les ruines, Kane découvrit un escalier de pierre aux marches usées. Il raffermi sa prise sur la poignée de son épée qu'il avait fini par extirper du cadavre, et s'engagea avec circonspection sur les premiers degrés. Dans une des poches de son pourpoint frémissait encore l'étrange organe qu'il avait arraché à la créature car, s'il était parvenu à tuer ce qui, en elle, résidait dans notre univers, les parties appartenant à d'autres dimensions vivaient encore. *Parfois au cours des éons, même la mort peut mourir*, pensa le puritain en se remémorant ce fragment d'un poète antique...

L'escalier descendait en spirale et, étroit au départ, s'élargissait à mesure qu'il s'enfonçait dans le sous-sol. Les murs humides, couverts d'une épaisse couche de mousse, étouffaient les sons et dégageaient une atmosphère moite et oppressante. Après une dizaine de minutes, Solomon Kane parvint dans une cave creusée à même le roc. Devant lui, au fond de la salle, se dressait un portique de pierres dont les montants étaient ornés de bas-reliefs identiques à ceux qu'il avait trouvés lors de son voyage dans l'espace. La surface délimitée par le portail était baignée d'un brouillard légèrement lumineux à travers lequel le puritain entrevit les ruines cyclopéennes d'une civilisation incroyablement ancienne. Parmi les décombres d'un temple monumental se trouvait une véritable abomination, un être effroyable autour duquel rampaient des créatures semblables à celles qu'il venait de vaincre. Le puritain, incapable de supporter plus longtemps la vue de ce spectacle innommable, détourna les yeux.

La scène qu'il découvrit alors n'était pas moins répugnante. La veuve Dexter s'était débarrassée de ses vêtements et avait étalé ses formes opulentes sur le sol, ce qui la faisait ressembler à une monstrueuse pyramide de chair, et laissait une demi douzaine de créatures la pétrir de leurs pattes arachnéennes. Les plis de son ventre énorme frémissaient comme si des serpents rampaient sous son épiderme. Remarquant la présence de Kane, elle émit une sorte de caquètement qu'aucune gorge humaine n'aurait pu reproduire. Les créatures qui grouillaient sur elle s'interrompirent un instant et regardèrent l'intrus qu'elles durent considérer comme étant d'un intérêt négligeable puisqu'elles reprirent aussitôt leur activité.

Leur frénésie augmenta et elles enfoncèrent la pointe des pattes dans la peau de la veuve, à intervalles réguliers. Les pointillés qu'elles laissaient sur leur passage formaient sur l'épiderme bouffi un labyrinthe sanglant. Le ventre monstrueux gonfla encore, jusqu'à en faire craquer la peau. À l'image d'un volcan de chair, les fissures se déchirèrent brutalement et éjaculèrent le contenu impie de ce vivant tabernacle. Une énorme poche organique tomba sur le sol, libérant des centaines d'œufs, parfaitement identiques aux trois pierres précieuses qui avaient disparu de sa chambre lorsque la veuve Dexter était venue lui rendre visite.

Les créatures s'en emparèrent aussitôt et en chargèrent le plus possible sur leur dos avant de les emmener de l'autre côté du portail. Dès qu'elles eurent toutes disparu, Solomon Kane mit fin aux souffrances du monstrueux réceptacle de chair qui n'avait désormais plus rien d'humain. Avant d'expirer, il l'entendit marmonner une courte incantation dans une langue incompréhensible.

— Y'a Ngha Shub Niggurath !

Il traîna le cadavre près du porche et, prenant garde de ne pas pénétrer au-delà, le propulsa sur ce

monde étranger. Après avoir collecté les œufs dans les pans de son pourpoint, il les jeta à la suite de ce qui avait été la veuve Dexter.

Fort des connaissances qu'il avait acquises durant son voyage psychédélique, il détruisit certains des hiéroglyphes gravés sur les piliers de pierre et qui, par leur vertu mystique, permettait l'ouverture d'un passage à travers l'infini. Comme une torche plongée dans un baquet rempli d'eau, la lueur s'éteignit et la cave se trouva noyée dans l'obscurité. À tâtons, le puritain retrouva son chemin et gravit les marches glissantes.

Au-dehors, le temps était beaucoup plus clair qu'au début de la soirée. Déjà, les reflets rougeoyants de l'aube baignaient le pied des montagnes dans une mer de feu. Solomon Kane réprima un frisson et couvrit ses épaules maigres de son pourpoint avant de s'éloigner.

Dans une des poches du vêtement, la gangue d'un étrange joyau se mit à palpiter doucement et se fendilla, laissant apparaître de minuscules pattes effilées qui s'activèrent avec frénésie à faire craquer l'épaisse coquille...



Le grimoire du destin

Texte : Vincent Glamasher ►

Illustration : Claude ►

*À Michel de Ghelderode,
maître des songes crépusculaires.*

Trois heures. Il n'y a plus rien. Tout est éteint. Mes illusions ? Des lucioles volant au ras d'un marécage d'inconscience, des araignées de cristal au plafond du cerveau.

J'étais grand. Que dis-je ? Je suis grand. Un génie sans corps peut-être, mais un esprit pur et fou, une vapeur chaude dans la brume.

Trois heures sonnent toujours. Le temps s'est arrêté, c'est bien.

Mon corps gît au bord du gouffre. Qui l'y poussera ?

J'aurais pu exploser comme un cratère qui a longtemps médité sur sa puissance avant d'agir. Le monde était prêt : toute méchanceté était masquée de bonté, Dame Tristesse avait revêtu une chasuble blanche et les mirages que je m'étais inventé défilaient devant mes yeux comme la foule des passants sur le trottoir.

J'étais le maître de ma vie. Jamais la solitude ne m'accablait. La porte s'ouvrait sans cesse et laissait entrer dans ma chambre des personnages, quelques-uns tombés de leurs livres de légendes, la plupart nés de mes rêves mystérieux. Et tous ces hommes s'agenouillaient devant ma grandeur alchimique, se laissaient enfermer à jamais dans les feuillets de mes livres.

J'avais recréé Dieu de ma plume, un Dieu profond de lumière, un être terrifiant à barbe neigeuse, au long manteau constellé d'idées. La gloire m'avait engendré, l'orgueil élevé et dans l'éternité je mourrais.

Il est trois heures. Je ne suis plus qu'une charogne au fil de l'eau, un vieillard malade blotti sous une couverture râpée.

La pluie cingle les carreaux sans les mouiller.

Mes yeux fixent des objets, mais ne les regardent pas.

La fièvre bat mes tempes.

Demain, la terre se couvrira de neige, sans doute, et le gel mordra mes pieds bleuis.

Déraison ! La troisième heure a assassiné le temps.

Demain n'existe plus que dans l'espoir.

Volez, colombes, les mots ne vous arrêteront pas. Ne craignez rien. Les vautours planent trop bas pour rogner vos ailes blanches.

Ne cesseras-tu jamais de sonner l'heure, maudite horloge ? Je te répète que le temps est mort, enterré avec tous ses rouages grinçants dans la fosse profonde de l'oubli.

*
* *

Pourquoi est-elle partie ? Elle était la lourde chaîne qui me rattachait à la vie. Je l'avais rencontrée simplement.

Par un soir frileux de décembre, la porte de ma chambre s'était ouverte. Une haute silhouette maigre se détacha dans l'embrasement. Elle marcha vers moi. Je sus que c'était une femme. Le soleil de ses yeux m'éblouit. Ma main de poète l'envoûta. Peu après, cette femme, la première que je rencontrais, m'épousa et entra de force dans ma vie d'artiste.

Avant de la connaître, je vivais simplement des revenus que me rapportaient quelques articles. J'avais édité deux romans, des recueils de contes, de nouvelles. Le succès remporté par ces livres me convainquit de me retirer dans une solitude totale. Maintenant allait commencer le déferlement des vagues de mon esprit, l'avortement de cette folie consciente qui m'obsédait.

Et puis, qu'avais-je besoin des hommes puisque ceux-ci lisaient mes écrits ? Une chatte noire était le seul être que j'adulais. Ses yeux verts m'offraient un miroir, projection d'un monde ensorceleur et voluptueux.

En cette période de ma vie, je sentais en moi une puissance bénéfique ou maléfique qu'aucune tempête n'aurait su détruire. C'était comparable à ces trains en furie qui partent dans une nuit de sommeil. Leurs longues crinières jaunes flottent au vent. Ils sont nés pour détruire, mais eux-mêmes ne mourront qu'à l'infini, sur la plage du grand Océan.

*
* *

Mais elle, plus orgueilleuse que moi, brisa tout.

Ma porte fut ouverte à quiconque désirait apercevoir l'écrivain phénomène que j'étais. Elle m'enchaîna dans le travail, m'offrant en retour une vie mondaine et luxueuse où, finalement, elle était plus admirée que moi.

C'est pendant ces sombres années que ma chatte disparut, dans je ne sais quelle impasse grise et suintante.

Enfin, pour mettre une dernière perle à sa couronne immonde, elle me persuada de faire de la critique littéraire en stupide causeur de salon. Et pourtant, j'aimais l'éclat de ses yeux...

Exténués, mon corps, mon esprit se laissèrent emporter à la dérive de la maladie. Je restais des journées entières dans mon lit, les yeux grands ouverts, la bouche béante.

Ce langoureux serpent m'avait sucé toute la moelle du cerveau et l'avait métamorphosée en venin. Mon mal ne l'apitoya pas. Bien au contraire.

Un jour, - *était-ce aujourd'hui ou l'année passée?* - elle vint dans ma petite chambre froide. Après m'avoir lancé un regard lourd de mépris, elle partit de la maison, emportant mes dernières forces.

Il était trois heures. Il l'est toujours.

*
* *

Je rampe dans un souterrain sans fin. Serait-ce le sommeil ?

Les trois coups de la cloche me martèlent le crâne.

Quand verrai-je le soleil ?

Si tout cela n'était qu'un affreux cauchemar...

Il suffirait de presque rien, une simple flamme de chandelle.

Mais qu'est-ce que j'entends ? Des pas résonnent, cavernaux.

À chaque fois, une vieille sorcière sortait de sa petite maison croulante et me dévisageait, menaçante, l'air de dire :

— *Ici, c'est notre royaume, la cité des miséreux.*

Alors, tournant le dos à ces harpies, je trébuchais sur des tas d'ordures, m'empêtrais les jambes dans la boue des rigoles.

Et elles, ricanantes de plaisir, indiquaient la sortie de leurs doigts crochus. Ou bien, elles appelaient leurs maris, s'ils existaient encore, et les bonshommes chétifs et tordus s'avançaient vers moi, la canne en l'air, faisant semblant de frapper des ennemis invisibles. Ces gens-là avaient vécu.

Malheureusement, tous ces culs-de-sac portaient un nom, souvent même très évocateur. J'ignorais que la ville renfermait tant d'impasses dans ses entrailles. La plupart du temps, on y accédait par une porte massive qui n'avait que le désir de sortir de ses gonds grinçants.

Comme j'aurais voulu être, à cet instant, un minuscule rouge-gorge pour voler au-dessus de ces murs gonflés, ces jardins étranges, ces cours aux dalles usées ! J'avais visité une dernière impasse et me retrouvais dans une rue sombre qu'éclairaient quelques maigres réverbères lorsque, soudain, au loin résonna le tintement d'une clochette.

C'était une rue à horizon bouché, où l'on ne s'attend jamais qu'à croiser quelques passants hâtifs. Ainsi, lorsque je vis s'avancer vers moi cet engin cocasse, je ne pus m'empêcher de rire. Un ancêtre du tramway, bariolé d'un jaune douteux, passa devant mes yeux, toute vapeur lâchée et bringuebalant dans sa carcasse.

Cent mètres plus loin, il s'arrêta. Le voyageur était attendu.

Comme je ne faisais pas mine de bouger, éberlué que j'étais, la clochette s'impatienta. *Ce véhicule fantasque est bien trop souriant pour susciter la peur*, pensais-je.

Dès que j'eus mis le pied sur la dernière marche, les portes claquèrent avec un vilain bruit de mâchoires et le tram se mit en branle. Chose curieuse : le conducteur était absent.

Vous narrer le voyage dans son entièreté me serait difficile, voire impossible. Nous roulions à si vive allure que ma tête fut envahie par les vibrations du sommeil. Je me souviens que nous longions des canaux, puis, soudainement, quittions ces paysages féériques pour plonger sous l'eau, par quelque souterrain sans doute. L'espace d'une lueur, j'entrevois des villes hérissées de clochers, de beffrois, de maisons aux toits crénelés.

La suite du trajet se déroula dans une douce somnolence.

Lorsque mes yeux s'ouvrirent et que je sentis la banquette inconfortable, j'eus cette impression malsaine dont est envahi quelqu'un qui a dormi trop longtemps et que personne n'a réveillé au terminus. Il s'en était fallu de peu que je me fusse retrouvé dans un hangar sale et sordide.

Heureusement, mes craintes ne se justifiaient pas. Petit à petit, les esprits me revinrent. La première idée que la raison me dicta fut de quitter ce tramway. « Quoi de plus naturel ? » me direz-vous. N'oubliez pas que j'étais dans un monde tout à fait neuf. Peut-être les coutumes, telles que l'ordre des pensées, la logique, les conclusions, étaient-elles différentes dans ce pays.

Mon raisonnement n'était pas entièrement faux car si moi, je désirais sortir du véhicule, lui, ne le voulait pas. Alors, négligeant l'hypothèse qu'un engin d'un autre monde puisse être sensible, je brisai une des vitres et me faufilai à travers l'ouverture ainsi créée.

Je me retrouvai sur une place de forme strictement carrée qu'ornait au centre un puits à margelle, ceint de deux rangées de peupliers nains. Toutes les façades étaient blanchies à la chaux. Il s'en dégageait une affreuse odeur d'abandon laissant penser que tous les habitants avaient dû fuir de peur

d'être anéantis par quelque cataclysme.

Deux rues partaient en sens opposés. Elles avaient un tracé rectiligne.

Je m'engageai d'un pas joyeux dans l'une d'elles. Puisqu'il n'y avait que deux voies principales, j'aurais tôt fait de trouver l'adresse.

Trois heures plus tard, je débouchai sur la même place.

Et là, quelque chose m'étonna. Il fallait que je réfléchisse à mon aise à ce problème. Je m'assis sur la margelle du puits et me mis à songer.

J'avais marché droit devant moi dans la première rue et je revenais au point de départ par la seconde. C'est donc qu'il n'y a qu'une rue puisque au début, j'avais le choix entre deux directions et à l'arrivée, de même.

Que je remonte la rue ou que je reste ici semble pareil. Elle n'a donc pas d'aboutissement.

— C'est la rue de l'impasse sans nom ! m'écriai-je.

Au même instant, et à cet instant seulement, apparut sur une des maisons du coin, l'écriteau mentionnant le nom de la rue. Et sans perdre une seconde, je me mis en quête de trouver le numéro 28.

Je courus pour ainsi dire vers la lourde porte. Elle était en bois sculpté, ornée de motifs gothiques. J'y reconnus le blason du cachet de la lettre. La porte pivota sans aucune résistance. Le spectacle que je vis m'émut à tel point que je tombai à genoux. Une Nature entière avait été transplantée en cet endroit.

C'était d'abord un grand lac aux eaux bleues, dans lequel se jetait, en chantant, un ruisseau. Au loin, des montagnes de Cristal derrière lesquelles se devinait l'Océan. À gauche, des forêts de hêtres. À droite, des plaines sans fin. Un chemin longeait le lac, traversait la forêt et escaladait une colline. Je le suivis.

Les distances me paraissaient étonnamment courtes. À peine avais-je eu le temps de sentir la vase du lac, que l'odeur des feuilles mortes m'emplissait les narines. Ainsi, après un très bref laps de temps, je fus au pied de la colline. Sur un des coteaux se tenait fièrement une minuscule maison. Elle semblait issue d'un conte de fées, avec sa large cheminée et ses volets peints en rouge et blanc.

Je frappai l'huis. Comme aucune réponse ne se faisait entendre et que je m'accoutumais de voir les portes s'ouvrir par enchantement, je la poussai. Et en effet...

Vision étonnante ! Quatre escaliers étroits partaient du couloir.

J'empruntai le troisième. Il me mena à un palier, lequel conduisait à trois escaliers. La demeure entière était un enchevêtrement de chambres vides, les unes plus basses que les autres, d'escaliers périlleux, de caves situées au grenier et de mansardes au rez-de-chaussée. On eût dit qu'elle enserrait dans ses griffes une centaine de maisons, chacune à une hauteur différente.

Après quelque temps, je revins sur mes pas, à la porte d'entrée.

Pourquoi chercher le moyen le plus difficile lorsque nous sommes confrontés à l'Autre Part ? La porte d'entrée s'ouvrait non seulement sur le corridor principal, mais aussi, à condition que j'y applique ma pensée, sur une chambre, évidemment. Tous ces dédales étaient donc superflus et cette réflexion me mit à l'aise. J'en avais grand besoin car dès mon entrée dans la pièce, une voix m'apostropha :

— Je vous attendais. Soyez le bienvenu ou le malvenu. Cela ne nous concerne pas.

Mon interlocuteur n'avait pas levé les yeux en m'entendant entrer. Une plume d'oie à la main, il écrivait, penché sur d'anciens parchemins. Son visage, vieux comme le monde, changeait d'expression à chaque instant. Néanmoins, sa longue barbe blanche me réconfortait, souvenir de mon arrière-grand-père, probablement.

Déjà, je n'existais plus aux yeux de l'écrivain. Le silence est parfois tellement plus évocateur que la parole. Mais j'avais oublié que j'étais dans un autre monde, un univers où le silence n'entraîne pas la gêne. Et je soliloquai :

— Quel étrange décor dans cette chambre ! Ces visages en papier mâché, ces mannequins costumés...

La réponse se fit, cinglante :

— Il n'y a pas de décor ici. Tout a une âme. À commencer par ces visages en carton qui se nomment masques, tels que vous en portez un, à cet instant même ; les marionnettes que vous apercevez ont certainement plus vécu que quiconque. Il n'y a que les fats et les sots à qui le décor plaît.

Pourquoi avais-je réagi de telle sorte ? Auparavant, n'aimais-je pas non plus tous ces objets hétéroclites ? J'avais la forte impression que quelqu'un commandait mes gestes, me soufflait les paroles à prononcer. Maîtrisant ma peur, je lui demandai :

— Qu'écrivez-vous et pourquoi m'avez-vous appelé ici ?

La question était brutale. Je l'avais posée comme un jouet mécanique qui parlerait. Il fut long avant de répondre :

— Comme vous l'avez remarqué, je suis écrivain. Non de contes ou de romans, mais de vies et de morts. Car voyez-vous...

— Seriez-vous historien ?

— Si vous entendez cela de cette façon, oui. Historien du futur. Je compose le destin des hommes. Ainsi, votre vie et votre mort ont été écrites de ma main. Elles sont là, dans un de ces nombreux grimoires. Le jour où la troisième heure a continuellement sonné, j'avais arrêté votre destin. J'en ai malheureusement un, aussi. Celui de mourir si une de mes œuvres venait à disparaître. Nous ne sommes que de vulgaires pantins, voyez-vous.

— Mais alors, qui tient les fils ?

— L'ignoreriez-vous, poète vaniteux qui pensiez pouvoir recréer un Dieu de Lumière ?

Sur ces derniers mots, l'écrivain disparut par une porte dérobée.

Je ne songeai même pas à le suivre, trop décontenancé par ce qu'il avait osé me dire. Le livre de ma vie se trouvait dans cette chambre.

Je bondis vers la table et fouillai avec rage, renversant des piles de grimoires, en jetant d'autres à terre. Enfin, mon nom apparut sur l'un d'eux :

« Augustin de Chlamarges

7, rue du pot d'étain »

Je m'en emparai et me précipitai vers la porte. Un vent violent m'accueillit dans le jardin. L'orage menaçait. La lune tombait du ciel, éclairant le lac en furie d'une lumière dense et argentée. Tout respirait la mort, une mort suprême. Les arbres avaient pris forme humaine et marchaient à ma rencontre. Où étaient la lourde porte ? le chemin ? Effacés, gommés de mon existence. Tout n'était qu'illusion : Faust parlant avec le diable, Sire Halewijn brandissant sa hache, Charles-Quint suivi de ses inquisiteurs, des bouffons.

Farce cauchemardesque !

Je m'écrasai au sol et fermai les yeux avec l'espoir que prendraient fin ces hurlements de damnés. Rien n'y fit. Alors, à côté de ma tête enfouie dans les racines, je sentis une bête me frôler. Je levai les yeux, plein d'effroi.

C'était ma chatte noire qui ronronnait d'aise de m'avoir retrouvé. Je voulus la caresser, mais dès que ma main toucha son pelage, la bête disparut, laissant apparaître une femme, ma femme, la tant détestée. Et celle-ci, sans un mot, me conduisit à la sortie, rue de l'impasse sans nom.

Une neige violente fusait du ciel et dans un silence feutré, de longs chants funèbres fendaient l'air glacé. Sept hommes, coiffés de cagoules noires, marchaient lentement. Et sur leurs épaules gisait le corps de l'écrivain...

Je courus vers la place carrée, tenant toujours, serré contre mon cœur, le précieux manuscrit. Le petit tram jaune m'attendait et ensemble nous bondîmes dans l'espace.

C'est ici que les événements se brusquèrent quelque peu. Lorsque mes yeux s'ouvrirent, j'étais assis dans mon fauteuil Voltaire, le chat sur mes genoux. Le grimoire était posé sur la table. Je me précipitai et m'acharnai à l'ouvrir. Impossible ! Il était scellé comme si une chape de plomb le recouvrait.

La semaine qui suivit m'entraîna dans les tourments de l'angoisse. Toute vie avait cessé au-dehors sauf pour moi qui possédais mon grimoire. Et encore, vivais-je ?

Quinze jours plus tard, une lettre annonçant le décès de l'écrivain traînait sur la cheminée, augmentant encore mon sentiment de culpabilité. Le tram jaune n'était plus nécessaire.

Je poussai la porte du grand jardin. Le fabuleux paysage avait disparu. Le remplaçait un petit cimetière désolé où quelques maigres saules tremblaient, vieilles pleureuses d'un passé sans fin. Le vent gémissait, long chant triste. Devant sa tombe, l'écrivain m'apparut, le visage sombre et fatigué.

— Pourquoi m'as tu donné la mort ? J'allais te proposer de vivre en dehors de l'existence, de me seconder dans mon travail et stupide que tu es, malgré ta poésie, tu restes attaché à la Terre. Puisque tu as un tel désir de savoir, rends-moi ce livre. Le dernier chapitre y manque. Je l'écrirai, puis te rendrai le manuscrit que tu pourras alors ouvrir. Mais dès ce jour, tu entreras à nouveau dans le monde des hommes.

*
* *

La vie avait repris son cours dans la rue. Les gens partaient, passaient, revenaient comme auparavant.

Il était trois heures. L'écrivain avait menti. Rien ne s'était déclenché. Aucun fermoir n'avait livré son secret. Le Livre restait muet.

Dans un geste de suprême orgueil, je lançai le livre dans l'âtre.

— Il ne brûle pas. C'est moi que les flammes rongent ! Le Grimoire s'est ouvert. Dans une vision infernale, une à une, les pages s'offrent à mes yeux. Les lettres se brouillent, taches cramoisies. Jamais je ne connaîtrai le dernier chapitre J'ai vécu. Je meurs. Il avait raison. Gigantesque mascarade des hommes !

Adieu...

*
* *

Augustin de Chlamarges n'a jamais été retrouvé.

Lorsque deux mois après sa mort, l'on força la porte de sa maison, on n'y découvrit qu'un chat en décomposition à côté d'un tas de cendres. L'horloge était arrêtée et indiquait trois heures. J'avais vu le grimoire. Profitant d'un moment d'inattention des enquêteurs, je retirai le livre de la cheminée. Il était étrange. Sa couverture, chargée de signes kabbalistiques, me faisait penser à quelque traité de magie noire. Revenu chez moi, je me mis à la lecture et à mesure que je déchiffrais les feuillets, les questions me venaient à l'esprit. Augustin avait-il rêvé cette vie ou l'avait-il vécue réellement ? J'en venais à croire que sa vie n'avait jamais été arrêtée par le vieil écrivain, comme ce dernier le prétendait, mais que sans cesse, il avait été un jouet entre les mains du maître. Mais alors, qu'était devenu le second homme lorsque

Augustin avait quitté sa chambre pour chercher la fameuse rue ? La réponse me fut donnée au dernier chapitre. Horreur des horreurs ! J'y lus cette simple phrase :

MALHEUREUX HUMAIN QUI VIVRA CE QU'IL A LU !

J'avais compris, mais il était trop tard. Une sueur froide dégoulinait le long de mon échine. L'Angoisse me tenaillait les entrailles et progressait vers le cœur. Lentement, ma personnalité entière s'effaçait pour faire place à celle d'Augustin de Chlamarges, l'écrivain déchu et effronté. Une à une, défilaient devant mes yeux les images de sa vie, cette vie que j'aurai à subir moi aussi, son mariage, sa maladie, la rencontre avec l'écrivain, et enfin, cette mort affreuse.

Néanmoins, la conscience me restait, impitoyable...



L'abomination venue des étoiles

Texte : Yves Crouzet ►
Illustration : Anne-Laure Daviet ►

Je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez. Je doute parfois moi-même de mon bon sens et de ma raison. Tout cela est tellement inconcevable, étrange et surréaliste.

Avez-vous lu *Les aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Allan Poe et surtout la seconde partie du roman lorsque l'équipage de la *Jane Guy* s'approche du Pôle Sud et découvre les "îles introuvables" où vivent d'étranges créatures ? Avez-vous lu les œuvres insanes du Maître de Providence, Howard Phillips Lovecraft, cet écrivain malade qui n'eut de cesse dans ses écrits de mettre en garde l'humanité contre "les abominations du dehors" et autres "horreurs indicibles et absolues" ?

Oui ? Et bien alors vous avez une petite idée de ce que je veux dire lorsque j'emploie les mots "inconcevable, étrange et surréaliste".

Mais laissez-moi tout d'abord me présenter, car je ne suis que le simple narrateur de cette incroyable histoire et non, Dieu Merci, son principal protagoniste. Je m'appelle Arthur Zann et je suis infirmier à l'hôpital psychiatrique de Colson en Martinique.

Et c'est peut-être bien ça finalement le plus surprenant : que ce récit abominable - dont il vous appartiendra de juger de la véracité -, ait pu se dérouler dans un cadre aussi paradisiaque que cette petite île française des Caraïbes.

Pourtant il ne faut pas oublier que la beauté n'est souvent qu'un masque qui cache une infinie laideur et que la Martinique est sœur d'Haïti, l'île du Vaudou. Ici comme là-bas, les descendants d'esclaves ont conservé intacts et vivaces les croyances et superstitions de leurs ancêtres africains. Dans cette île touristique aux apparences trompeuses, la magie noire fait partie de la vie quotidienne. Les sorciers - qu'on nomme ici *quimboiseurs* ou *séanciers* - sont prospères et tout le monde se souvient encore des inquiétants "gran-zongle", "M. Rigobert" ou bien de "Papa Diable".

Quant à moi, métropolitain de naissance et installé sur l'île depuis peu, je n'avais jamais prêté foi à ces élucubrations ancestrales et primitives... jusqu'à ce que je rencontre Marie-France.

Je n'étais pas de garde ce jour-là, mais j'avais été appelé à mon domicile pour prêter main forte à l'équipe de service. Un tremblement de terre d'une violence inhabituelle avait en effet secoué l'île dans la nuit et nos pensionnaires étaient tous passablement agités. Nous nous efforcions de ré-instaurer un semblant de calme, lorsque l'arrivée d'une adolescente, hurlante et écumante, transforma la salle commune en un indescriptible Pandémonium.

Marie-France Larcher ne devait guère avoir plus de quinze ans, mais il n'en fallut pas moins trois infirmiers pour la maîtriser. Malgré son jeune âge, c'était déjà l'archétype de la femme antillaise : grande et élancée, le teint caramel et les yeux bleu vert. Pourtant ce n'est que bien après son admission que je remarquais sa beauté tant son visage était alors déformé par la folie et la terreur.

J'appris qu'on l'avait retrouvée nue et couverte de sang sur la place de La Savane à Fort-de-France, prostrée au pied de la statue décapitée de l'Impératrice Joséphine. Ses pieds n'étaient plus qu'une plaie comme si elle avait marché sur des tessons de bouteilles.

Les policiers, totalement débordés par les récents événements, l'avaient prise pour une de ces victimes du crack telles qu'on en rencontre tant sous ces latitudes. Comme ses blessures n'étaient que superficielles, ils l'avaient d'abord placée en cellule de dégrisement, mais lorsqu'elle s'était mise à proférer des paroles délirantes, ils avaient jugé préférable de nous la confier.

Le docteur Munoz qui s'occupa d'elle à son arrivée diagnostiqua une schizophrénie paranoïde et, après l'avoir bourrée de sédatifs, la fit attacher sur son lit en attendant qu'elle se calme.

Sous l'effet des médicaments, elle passa les trois jours suivants dans un état proche de la catatonie et ce n'est que le quatrième jour qu'elle parut enfin revenir à une certaine forme de lucidité entrecoupée de délires.

Pendant les quatre semaines que dura son hospitalisation, je m'occupai souvent d'elle. Je soignais ses blessures et m'efforçais de la faire parler pour la libérer de ses angoisses. C'est ainsi qu'à force de patience et de persuasion, elle finit par se confier à moi et que j'héritais du douteux privilège de recueillir ses incroyables confidences.

C'est maintenant à mon tour de témoigner de son récit et de vous laisser décider s'il s'agit là du délire d'une pauvre folle, des hallucinations d'une droguée, ou s'il s'est réellement déroulé des événements dépassant la raison le jour du tremblement de terre.

Marie-France Larcher habitait Saint-Pierre, cette petite bourgade du nord de la Martinique rendue tristement célèbre par l'éruption de la Montagne Pelée qui fit plus de trente milles morts en 1902. Elle n'avait jamais connu son père et sa mère, vendeuse de fruits et légumes, était morte quelques mois plus tôt. C'est donc chez son beau-père, un pêcheur alcoolique, qu'elle vivait au moment des événements.

Le soir de ceux-ci, un *dorlis*¹ (c'est en tout cas ainsi qu'elle me le présenta) entra dans sa chambre. L'incube, réputé pour abuser des jeunes filles pendant leur sommeil, l'entraîna hors de la maison. Elle essaya bien de lui résister mais une étrange langueur s'était emparée d'elle lui ôtant toute énergie et elle sombra dans l'inconscience.

Elle se réveilla attaché à un autel dans une salle faiblement éclairée par le clair de lune se déversant d'une verrière, ainsi que par plusieurs cercles de bougies posées à même le sol. Malgré la pénombre, elle crut discerner des rangées luisantes d'antiques livres reliés de cuir tout autour d'elle.

Sa description me laisse penser que cet endroit pourrait bien être la Bibliothèque Schoelcher de Fort-de-France, ce monstre de métal et de verre de style baroque-byzantin fortement endommagé par le tremblement de terre et situé non loin du lieu où les policiers avaient retrouvé la jeune fille.

Elle crut d'abord qu'elle était seule et puis son cœur se glaça d'effroi lorsqu'elle vit émerger des ténèbres de sinistres et pâles silhouettes. La pauvre enfant se dit alors qu'elle allait être livrée à l'appétit d'abominables *zombis*.

Tirant désespérément sur ses liens elle tenta de se libérer, mais les cordes de chanvre, bien qu'assez lâches, lui ôtaient tout espoir de fuite immédiate.

Les inquiétants spectres n'approchèrent pourtant pas davantage et s'immobilisèrent en silence derrière les rangées de bougies. À la lueur fuligineuse de celles-ci, Marie-France remarqua qu'il s'agissait en réalité d'hommes et de femmes, vêtus de longues robes blanches et dont les visages étaient dissimulés par de grandes capuches.

¹ Démon masculin violeur de femmes.

— *Ki moun ou yé ?* lança-t-elle terrorisée. *Ca ou lé ?*²

Pour toute réponse une sourde mélodie s'éleva. Dans l'ombre, des tambours se mirent à battre selon un rythme lent et oppressant. Le chant, porté par des pulsations de plus en plus rapides, monta crescendo avant de s'éteindre subitement sur une sauvage clameur.

Sous le regard terrifié de l'adolescente les rangs de la foule s'ouvrirent alors pour laisser le passage à un nouveau personnage enveloppé dans une robe sombre. Celui-ci s'approcha lentement de l'autel devant lequel il s'immobilisa.

À la faveur d'un rayon de lune, Marie-France put discerner un pâle visage de femme sous la capuche. Elle sut alors qu'elle avait devant elle une *Mambo*, c'est à dire une prêtresse du culte vaudou.

— *Akpé na Mawu*, frères et sœurs ! *Akpé na Mawu* !³ s'exclama cette dernière en se tournant vers l'assistance.

— *Akpé na Mawu* ! répondit avec ferveur la foule.

La sorcière leva les bras, mains tendues, comme si elle voulait recueillir la lumière laiteuse de la lune et s'inclina en face des quatre points cardinaux. Puis, refaisant face à l'assemblée, elle dégrafa sa longue robe et la laissa tomber en lourds replis à ses pieds pour apparaître complètement nue à ses condisciples.

À cause de la blancheur de sa peau, l'adolescente crut d'abord qu'il s'agissait d'une métropolitaine ou d'une albinos. Et puis elle constata que c'était en réalité une *chabine*, ces mulâtresses fort prisées aux Antilles pour leur teint clair et leurs cheveux tirant sur le roux.

— *Cé an gran jou pou nou*, dit la *Mambo* en créole. *Niboh ka vini* !⁴

Cette déclaration suscita aussitôt une clameur hystérique chez les fidèles, une clameur que la femme laissa doucement s'éteindre avant de reprendre la parole d'une voix exaltée.

Elle s'exprimait en créole, mais pour la bonne compréhension du récit, je vous donne ici la traduction française que me fit la jeune fille de ses paroles :

— Mes frères et sœurs, nous sommes réunis cette nuit pour honorer les dieux de nos pères et empêcher que ne se répète le Grand Cataclysme ! Priez, car le temps est proche pour Niboh de sortir de son sommeil. J'ai consulté les entrailles du coq blanc et étudié la disposition des cauris sur le sol et les signes sont formels : c'est pour cette nuit !

Un brouhaha indescriptible, mélange de créole et de latin dévoyé, s'éleva à ces mots. Une partie de l'assistance sembla prise de transes et plusieurs fidèles roulèrent au sol en gesticulant et en hurlant.

La voix de la *Mambo* s'éleva au-dessus du tumulte, vibrante de passion :

— Mais cette fois nous sommes prêts mes frères et avec l'aide la Déesse, nous empêcherons qu'une nouvelle nuée ardente ne s'abatte sur notre peuple !

— *Akpé na Mawu* ! s'exclama l'assemblée. *Akpé na Mawu* !

² Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

³ Merci à Dieu !

⁴ C'est un grand jour pour nous ! Niboh va venir !

— Souvenons-nous mes frères et rendons grâce à Mawu et aux Lwas ! reprit la prêtresse. Souvenons-nous de ce jour lointain où un pauvre paysan trouva dans son champ calciné l'œuf de Damballah-wédo vomi par la Pelée et le confia à Frère Ti'Jacq notre premier *Houngan*⁵. Pendant plus de cent ans, nous avons gardé le secret et attendu dans la crainte le réveil du fils de Damballah-wédo. Et ce jour est venu ! L'œuf est sur le point d'éclore ! Sa carapace de lave s'est lézardée et je l'ai entendu bouger à l'intérieur. Mais cette fois le sacrifice de cette enfant apaisera le courroux de Niboh avant qu'il ne se déchaîne sur notre île bien-aimée.

Elle fit un signe et un disciple s'approcha en tenant un objet ovale que Marie-France identifia comme un grand miroir doté de deux poignées représentant des serpents entrelacés.

La prêtresse s'en saisit et, le soulevant au-dessus de sa tête, le montra à l'assemblée.

— Voici l'œil sacré de Mawu, la mère de tous les dieux. Grâce à son pouvoir et à nos prières Niboh nous entendra et épargnera notre pays. Qu'on emmène maintenant devant moi l'enfant de Damballah-wédo, Niboh au sombre appétit !

La foule des fidèles s'écarta une seconde fois et quatre Noirs musculeux vêtus de simples pagnes apparurent en poussant devant eux une grande caisse en bois. Au pied de l'autel, ils s'immobilisèrent de part et d'autre de celle-ci, dans une parodie de garde-à-vous.

— Ouvrez la cage ! intima la sorcière.

Deux des hommes retirèrent alors les goupilles qui retenaient le panneau avant de la caisse et celui-ci, pivotant sur ses gonds, tomba lourdement sur le sol.

Dans un silence tendu tous les regards se fixèrent sur l'ouverture béante et noire. Attachée à l'autel, Marie-France pouvait voir les yeux exorbités des adeptes, mais pas ce que dissimulait la caisse. Elle n'en fut que davantage terrifiée, son imagination peuplant celle-ci des plus abominables démons.

La *Mambo*, tenant toujours l'étrange miroir, se planta devant l'ouverture noyée de ténèbres.

— Il nous faut prier à présent, mes frères et sœurs, pour invoquer les esprits bienveillants et éloigner le mal de notre île ! Prions et rendons grâce à la Déesse !

Alors, tenant l'Œil de Mawu de façon à ce qu'il réfléchisse la clarté lunaire et la renvoie dans l'ouverture de la cage, elle entama une psalmodie dans un pidgin mélangeant le créole, l'anglais, le français, le latin ainsi probablement que quelques dialectes africains.

Marie-France ne put me dire combien de temps dura l'étrange cérémonie. À plusieurs reprises, bercée et envoûtée par l'incessante mélodie et le rythme des tambours, elle sombra dans une torpeur proche de l'inconscience.

Finalement, c'est un sinistre craquement qui la réveilla tout à fait, ainsi que le sentiment d'un danger imminent.

Les chants s'étaient tus et un silence épais et menaçant régnait à présent sous la grande verrière, comme si chaque participant de l'affreux sabbat retenait son souffle.

Elle sursauta violemment lorsque le bruit qui l'avait tirée de son engourdissement se produisit de nouveau, évoquant le lent déchirement d'une membrane de pierre. Avec terreur, elle réalisa qu'il provenait de la grande caisse posée sur le sol.

— *Niboh ka vini* ! souffla la sorcière.

⁵ Prêtre du culte Vaudou.

L'étrange miroir oscilla entre ses mains, mais elle se ressaisit aussitôt. Ses lèvres remuèrent de plus belle, tandis qu'elle reprenait sa sombre invocation.

Il y eut un chuintement humide et visqueux, comme peut en produire un long corps sinueux s'extirpant de la boue.

La bouche ouverte sur un cri muet, l'adolescente se tordit le cou pour essayer d'apercevoir l'être à l'origine de ce bruit affreux. À l'extrême limite de son champ de vision, elle vit alors émerger quelque chose des profondeurs de la caisse. Quelque chose d'informe et d'indéfinissable. Quelque chose qui bruissait et grouillait comme un millier de serpents ! Elle rua frénétiquement dans ses liens pour s'éloigner de cette horreur, sans obtenir d'autre résultat que de se meurtrir cruellement les poignets et les chevilles.

Des exclamations de stupeur et d'effroi s'élevèrent de l'assistance et plusieurs fidèles reculèrent instinctivement.

— Restez où vous êtes ! commanda la *Mambo*. Il ne peut rien nous arriver. Pas tant que je possède l'Œil de Mawu !

Et pour leur montrer qu'ils ne risquaient rien, elle fit un pas vers l'effroyable apparition.

Le rayon de lune projeté par le miroir se répandit sur la créature qui se recroquevilla à son contact et émit un long gémissement.

— Voyez, mes frères, le pouvoir de Mawu et priez ! Quant à toi, ô Niboh, apaise ta faim en acceptant le sacrifice de cette jeune vierge. Que sa mort éloigne à jamais la Mort Ardente de notre île !

La lumière du miroir magique devait agir comme un aiguillon sur le monstre car il glissa vers Marie-France. Celle-ci sentit plus qu'elle ne vit la terrifiante reptation. Lorsque l'ombre hideuse la recouvrit, elle retrouva brusquement sa voix et se mit à hurler.

Incapable de fermer les yeux, l'adolescente regarda avec terreur s'approcher l'abomination à laquelle elle était offerte en sacrifice. À la lueur gibbeuse de la lune, Niboh semblait n'avoir aucune forme définie. C'était une énorme masse de gélatine qui palpitait doucement en émettant une hideuse lueur. Ses chairs visqueuses étaient non seulement luminescentes mais aussi vaguement translucides. On pouvait distinguer à l'intérieur tout un réseau de veines et de capillaires rosâtres. La surface du monstre était recouverte d'innombrables pseudopodes rétractiles se terminant chacun par une minuscule bouche émettant un affreux babil. Au centre de cette horreur, un œil vitreux et rempli d'une sanie infecte brillait, large et ovale comme un hublot.

Le monstre protoplasmique, de la taille d'un petit veau, poussa ses immondes pseudopodes en direction de la jeune fille, à la plus grande satisfaction de la sorcière et de ses fidèles. Ses longs tentacules se déployaient comme les yeux pédonculés des escargots, devenant de plus en plus fins au fur et à mesure qu'il les étirait. Les petites bouches avides s'ouvraient et se refermaient sporadiquement.

— Apaise ta faim, ô Niboh, et éloigne ton courroux ! psalmodiait la *Mambo* en écartant progressivement l'Œil de Mawu de la créature.

Marie-France sentit quelque chose se refermer sur sa cheville. Elle réalisa avec une indicible horreur qu'un long serpent gélatineux venait de la saisir, tandis qu'une multitude d'autres se tendaient vers elle en babillant follement.

Elle éprouva une douleur cuisante lorsque la minuscule bouche se referma sur son mollet. Instantanément, le filament organique se teinta de rouge. D'autres tentacules se posèrent bientôt sur elle et commencèrent à leur tour à se nourrir de son sang.

— Alleluia ! lança la prêtresse. *Akpé na Mawu !*

— *Akpé na Mawu !* reprirent les fidèles.

La jeune fille voulut hurler de nouveau mais une étrange force l'en avait empêché. Elle était saisie d'une soudaine léthargie comme si sa volonté ne lui appartenait plus. En ces instants qu'elle croyait être les derniers, elle recommanda son âme à Dieu et ferma les yeux pour ne pas voir les affreuses bouches la recouvrir.

Elle était au bord de l'évanouissement lorsque, pour une raison inconnue, Niboh interrompit son immonde repas. Il détacha un à un ses tentacules du corps martyrisé de la jeune fille et se tordit vers l'assemblée des spectateurs.

Qui peut savoir quelles pensées animaient cette monstrueuse créature ? Peut-être songea-t-elle qu'elle trouverait auprès de ces curieux êtres encagoulés, davantage de ce sang dont elle était friande. À moins qu'il y ait eu chez sa victime une mystérieuse souillure qui dénaturait le sacrifice ? Toujours est-il que, délaissant la frêle adolescente à demi inanimée, elle commença à avancer en caquetant vers les odieux idolâtres.

La sorcière s'interposa aussitôt courageusement entre eux. Farouche et déterminée, elle brandit l'Œil de Mawu.

— *O daemon ! Kirbat lir afth stellarum, Niboh !* vociféra-t-elle dans une langue inconnue.

La clarté lunaire inonda l'étrange miroir et se déversa sur Niboh qui se recroquevilla comme un répugnant gastéropode. Un formidable frisson parcourut l'affreuse créature qui émit une lugubre plainte comme si c'était non pas de la lumière mais un laser incandescent qui venait de la frapper.

— *Kirbat lir afth stellarum, Niboh !* répéta la sorcière créole.

Niboh reculait lentement, à contrecœur, comme un fauve hargneux contraint d'obéir au fouet de son dompteur. Insensiblement, le rayon de lumière froide le repoussait cependant vers l'autel. Il ne caquettait plus à présent : il émettait un interminable cri étrangement modulé, aux accents déchirants. Cela ressemblait au bruit de l'aquilon s'engouffrant dans des failles rocheuses et faisant résonner les tuyaux d'orgues des stalactites de glace. Cela évoquait le lugubre chant de comètes hurlantes perdues dans l'immensité de l'espace intersidéral. Cela ressemblait à un chant de l'abîme empli d'une infinie tristesse.

Il y eut une curieuse altération de la lumière et Marie-France, bien qu'à demi inconsciente, sentit distinctement l'autel osciller sous elle. Une expression terrifiée se peignit sur le visage de la *Mambo*. Pendant une fraction de seconde le temps parut se figer, puis la terre se mit à trembler violemment et l'autel bascula sur le côté. Au même moment, dans un fracas assourdissant le gigantesque dôme de verre au-dessus d'eux explosa en une multitude de lames coupantes comme des rasoirs qui churent sur l'assemblée.

Une grande partie des participants à la cérémonie fut littéralement hachée par les fragments acérés de la gigantesque verrière. Lorsqu'ils ne trouvaient pas de cibles humaines, ceux-ci éclataient au contact du sol en gerbes iridescentes de milliards de particules lumineuses.

Marie-France, que l'autel dans sa chute avait miraculeusement protégée, ne souffrait que de quelques estafilades sans gravité.

Après un long moment, la terre cessa de trembler et un silence irréel et intense s'abattit sur la grande salle. Un silence que rompirent bientôt les cris d'agonie des mourants et les râles des blessés.

Dans l'air flottait une fine poussière, abrasive comme du papier de verre, mortelle comme un sirocco charriant le feu dans le désert.

Péniblement, Marie-France parvint à libérer sa main droite, puis avec un morceau de verre coupa le reste de ses liens.

Elle s'extirpa de dessous l'autel et vit Niboh non loin d'elle. Le monstre était hérissé d'une multitude d'éclats étincelants qui rendaient son aspect plus cauchemardesque encore.

Elle sentit également qu'il y avait une autre présence dans la salle. Quelque chose d'encore plus terrifiant que l'enfant de Damballah-wédo.

Elle leva les yeux et crut être victime d'une hallucination

Au milieu des particules de verre miroitantes, une ombre tombait du ciel en s'évasant lentement telle une monstrueuse goutte d'huile. Mais ce n'était pas une ombre. Aucune ombre n'aurait pu se mouvoir ainsi et exsuder un tel froid abyssal. Aucune ombre n'aurait pu répandre autour d'elle de telles ondes d'horreur cosmique.

On pouvait voir à travers cette chose, mais la vision qu'on en avait était étrangement gauchie et déformée. La jeune fille crut d'abord que c'était à cause de la poussière de verre qui emplissait la salle et puis elle constata que certains points lumineux ne scintillaient pas ainsi qu'auraient normalement dû le faire des cristaux en suspension. Leur éclat restait fixe comme celui des étoiles par une nuit sans brume. Des étoiles qui auraient fait partie intégrante de la chose, comme si *celle-ci avait emmené une partie du ciel avec elle*.

La créature toucha le sol aux côtés de Niboh avec la mollesse et l'onctuosité d'une énorme goutte de miel. Le démon gélatineux ne gémissait plus à présent. Le chant désespéré qu'il avait entonné un instant plus tôt s'était tu. À sa place s'élevait un babillage indescriptible qui évoquait tout à la fois le ronronnement d'un félin et le gazouillis d'un bébé repu. En réponse, l'entité étoilée vibrait d'une musique indescriptible aux accents apaisants.

— On aurait dit qu'elle le berçait, me confia Marie-France. Comme une mère berce son enfant pour le calmer et lui faire oublier son chagrin.

La créature céleste commença alors à se répandre dans la salle. Elle se propageait de tous côtés et, dans sa progression, ensevelissait les corps lacérés des vivants et des morts.

La *Mambo* émergea de dessous les débris de la cage de Niboh qui l'avait en partie protégée de la terrible averse de verre. Elle était couverte de sang et ressemblait à ces écorchés que l'on voit dans les musées. Ses cheveux poisseux et hirsutes étaient semblables aux serpents de Méduse. Son visage n'était plus qu'un masque d'épouvante dans lequel on ne voyait que deux grands yeux horrifiés dépourvus de paupières.

Comme si son apparition cauchemardesque marquait un signal, les rares survivants se traînèrent tant bien que mal vers les sorties. Mais avant qu'ils n'aient pu les atteindre, l'entité déploya vers eux de longs tentacules étoilés. Ils s'enroulèrent autour des fuyards et les ramenèrent, hurlant de terreur, vers le terrible organisme qui les engloutit un à un, comme une cellule en absorbe une autre par phagocytose.

La prêtresse vaudou n'eut pas plus de chance. Un fin filament la saisit par la taille, mais l'entité au lieu de l'absorber comme elle l'avait fait pour les autres, la souleva et la maintint à quelques mètres au-dessus du sol.

La sorcière qui s'était d'abord mise à hurler d'épouvante, commença à psalmodier dans la langue inconnue qu'elle avait utilisée un instant plus tôt. Marie-France n'aurait su dire s'il s'agissait d'une invocation ou d'une prière, mais quoi que cela puisse être c'était de toute façon parfaitement inutile, car un dieu lui-même n'aurait pu empêcher ce qui allait suivre.

La gracile silhouette de la sorcière commença par enfler. Une chair boursouflée et sanguinolente apparut. Une chair obscène qui ne tarda pas à se couvrir de poils noirs, épais comme des joncs et clairsemés comme un champ de poireaux. Les bras et les jambes se transformèrent à leur tour, devenant courts et torsés. Les doigts parurent se dissoudre pour être remplacés par des sabots pointus.

La *Mambo* ne parlait plus à présent. L'eut-elle voulu qu'elle ne l'aurait pas pu, car sa bouche n'était plus qu'un mufle hideux duquel s'échappaient des vagissements bestiaux. Seuls ses yeux demeuraient

humains et on pouvait y lire toute l'horreur et tout le désespoir du monde.

C'est une chose pantelante mais parfaitement consciente, que le monstre venu des étoiles lâcha sur le sol et qu'il poussa doucement - presque affectueusement - en direction de Niboh.

Le démon glutineux tendit ses pseudopodes buccaux vers ce qui avait été une créature humaine. Les minuscules bouches se refermèrent sur la chair grasse et commencèrent à se repaître de celle-ci. Son corps abject vibra d'une joie immonde tandis que l'inextricable réseau de ses veines se remplissait et se colorait du sang de la sorcière.

Puis, toujours sous les yeux horrifiés de la jeune fille, la prêtresse fut aspirée par Niboh. Elle la vit se dissoudre lentement dans le monstrueux organisme jusqu'à disparaître totalement. Après quelques instants, une colonne de sang et de matières organiques jaillit au-dessus du monstre, propulsée par un événement invisible, en un horrible simulacre de jouissance.

Au loin, très loin, comme venues d'un autre monde, des sirènes retentirent. Le bruit qu'elles émettaient était si incongru, si irréel, qu'il fallut plusieurs secondes à Marie-France pour comprendre de quoi il s'agissait. Son cœur bondit dans sa poitrine sous le coup d'un espoir insensé. Mais celui-ci ne fut que de courte durée, car alors qu'elle regardait avidement en direction des grandes portes, une longue fibrille étoilée se tendit vers elle.

Marie-France frémit à cet indicible frôlement et gémit de terreur. Un froid abyssal l'envahit et la paralysa. Pourtant elle comprit bientôt que cet attouchement n'était pas malveillant mais que l'être cosmique voulait seulement entrer en contact avec elle.

Mais comment pourrait-il y avoir communication entre un dieu et un insecte ? Marie-France fut instantanément submergée et saturée d'émotions et d'images et c'est sans doute, parmi toutes les épreuves qu'elle avait endurées, cette ultime expérience qui la conduisit aux portes de la folie.

Pendant la fraction de seconde qui la relia à l'abomination céleste, elle vit des choses qu'aucun œil humain n'a jamais contemplées. Elle vit le néant primordial et insondable et la création de milliards de soleils éblouissants. Elle vit des galaxies entières se télescoper et s'accoupler pour donner naissance à d'inraisemblables constellations. Elle vit l'émergence de la Vie, de toutes sortes de vies. Elle vit des créatures innommables sortir de la fange de planètes de cauchemar et se dresser sur d'immondes appendices et d'autres dont le chant, à la beauté marmoréenne, éteignait la lumière des étoiles comme le souffle de l'homme éteint une bougie. Elle vit d'étranges formes traverser l'espace et chevaucher les vents stellaires en proie à un appétit insatiable. Elle vit des dévoreurs de mondes se nourrissant de la substance même des planètes, précédés de leurs hérauts cosmiques. Elle vit d'inraisemblables guerres livrées sur des champs de batailles aux dimensions d'un univers, opposant des créatures aussi extraordinaires qu'ineffables. Elle vit une fleur éclore sur un astéroïde et une étrange brume rose pourvue de pensées vagabondes se lover autour d'elle. Elle vit tout cela et une multitude d'autres choses encore qui, toutes, dépassaient l'entendement et l'imagination.

Et puis elle entendit un nom. Neïboroth. Celui de l'entité cosmique. *Neïboroth. Celui-qui-rugit-entre-les-étoiles.*

Avant que le pseudopode ne se retire, elle perçut aussi ce qui lui sembla être faite d'une meilleure expression, de la compassion.

En état d'hébétude totale, Marie-France vit l'amas cosmique qu'était Neïboroth se pencher sur Niboh, comme une mère bienveillante se penche sur son enfant. Elle vit celui-ci disparaître et se fondre au milieu des constellations et des myriades d'étoiles.

Puis Neïboroth s'étira et s'éleva lentement vers les cieux en emmenant avec lui Niboh, l'enfant des

étoiles, qu'une sorcière créole avait cru pouvoir contrôler.

Après ça tout devint noir pour l'adolescente qui ne se rappelait même plus être sortie du bâtiment, ni s'être traînée jusqu'à la statue de l'Impératrice Joséphine où on la découvrit au matin en état de choc.

Voici donc l'histoire de Marie-France Larcher, telle que j'ai pu la reconstituer. Encore une fois, je ne prétends pas qu'elle soit véridique, car je ne tiens pas à passer du statut d'infirmier à celui de pensionnaire de l'hôpital psychiatrique de Colson.

Tout ce que je sais c'est que la terre a effectivement tremblé ce fameux soir et que l'épicentre du phénomène se trouvait à Fort-de-France. De là à croire qu'une créature extraterrestre en est à l'origine...

Concernant ce qui est arrivé à la jeune fille, l'explication retenue par la police est des plus rationnelles : selon eux, il s'agirait ni plus ni moins d'un enlèvement orchestré par son beau-père, dont on n'a d'ailleurs jamais retrouvé la trace. Des examens médicaux ont, en outre, révélé que Marie-France n'était plus vierge. Selon les enquêteurs, il est probable que l'homme abusait régulièrement d'elle et, après l'avoir droguée, la livrait à des comparses contre paiement. Le *dorlis* évoqué par la jeune fille ne serait ainsi que l'immonde avatar d'un pervers sexuel. Ce ne serait pas la première fois qu'on parerait de fantasmes et de légendes l'ignominie humaine...

Mais ça n'explique pas tout. Ça n'explique pas notamment les impressionnantes quantités de sang humain répandues sur le sol de la bibliothèque Schoelcher et l'absence de corps. Ça n'explique pas non plus cette ombre que certains habitants de Fort-de-France ont cru voir flotter au-dessus de la ville le matin de la catastrophe et qui n'était peut-être pas de la simple fumée.

Et puis... Et puis, il y avait de tels accents de sincérité dans la voix de Marie-France et une telle terreur... S'il s'agissait d'une forme de mythomanie, alors je n'en avais jamais rencontrée d'aussi aboutie.

J'ai aussi vu les traces laissées par ses liens et, surtout, les étranges marques qui couvraient son corps. Comme de monstrueux suçons auréolés d'une myriade de petites incisions circulaires telles qu'auraient pu en laisser de minuscules dents. Personne à Colson n'a pu trouver une explication sensée à leur présence.

Niboh, le fils de Damballah-wédo, existe-t-il pour autant ? En l'admettant par simple jeu intellectuel, je me suis surpris un jour à me demander si le monstre ne s'était pas détourné de l'adolescente parce qu'elle n'était plus vierge ?

C'est ridicule n'est-ce pas ?

Un homme est venu la chercher un jour. Un lointain parent, d'après ses papiers. Je n'étais pas de garde et je n'ai même pas pu lui dire au revoir. Je n'ai jamais plus entendu parler de Marie-France Larcher après ça, mais chaque fois que la terre tremble légèrement je ne peux m'empêcher de penser à elle et à ce qui, peut-être, attend d'éclore juste en dessous.



Amazon

Texte : Elie Darco ►
Illustration : Harold Fay ►

À Cyril,

Sous la canopée verdoyante, des oiseaux aux effusantes ritournelles rivalisent de couleurs avec les chamarres violacés ou neigeux des orchidées. Sur les troncs dégoulinant d'une humidité vivifiante, s'encastrent les limbes insolents des broméliacées, s'enroulent des lianes aux fleurettes fragiles, le corps musculeux et ambrés de quelques reptiles et la multitude mouvante des colonies de fourmis en pleine exploration. C'est la vie exubérante, la palette de la nature offrant toute complétude et toute poésie à l'écheveau de ses créations, un spectacle accaparant et magnifique pour les sens de l'observateur.

Celui-là se trouve pourtant assis sur une souche pourrissante, fermé à l'opulente flore de la jungle, aveugle à l'incroyable diversité de sa faune et des dangers qu'elle représente, il étudie une carte. Ses vêtements de bonne coupe sont trempés de sueur, ses traits intensément concentrés laissent penser qu'il s'agit d'un homme de réflexion plus que d'action. Il se nomme Argatio. Jeune, disposant d'une belle allure et d'un nom estimé à Shadizar, la capitale du royaume de Zamora, on le sent sûr de lui et aimant l'aventure. Du col de sa chemise on voit nettement apparaître le cercle renfermant l'œil enflammé des Magiciens du Mithra de l'Aurore. L'école Aurorale se targue, *a contrario* de ses rivales, d'être ouverte aux coutumes, aux croyances et magies nées des contrées les plus farouches, tels les royaumes noirs. Argatio est prêt à faire falloir son adéquation d'esprit avec celui de sa confrérie toute entière. Il a monté cette expédition dans la jungle d'Amazon dans ce but-ci et dans nul autre, quoiqu'il espère qu'une découverte saisissante sur la tribu qu'il s'en va étudier pourrait lui permettre d'obtenir en avance son *expertorat* en "sorcellerie et traditions des peuples sauvages". Argatio est, parmi ses condisciples, un précurseur, un exemple d'intelligence, de talent magique et d'assurance. Et sa présence en ce lieu sauvage, en est déjà la preuve... Parvenir au centre de la jungle, seul, sans guide, ni porteur, ne se fiant pour survivre qu'à ses seules ressources surnaturelles et pratiques, c'est un exploit que bien d'autres mages plus puissants et plus expérimentés auraient eu peine à égaler. Mais Argatio n'est pas seulement un génial intrépide, il a aussi un grand sens tactique qu'il cumule à une forme d'instinct surdéveloppé.

C'est pourquoi, se lève-t-il soudain et assemblant ses mains, se met-il à psalmodier doucement. L'air se froisse et bruisse à son alentour, la jungle se tait comme prisonnière d'un moment et d'une dimension qui ne lui appartiennent pas. Provenant de partout et de nulle part, des particules brillantes et évanescentes se mettent à converger vers Argatio jusqu'à le recouvrir totalement. La seconde d'après, le calme est revenu et l'homme a laissé place à une femme blonde aux formes minces, vêtue de peaux.

L'instant suivant, des lances le cernent... On pourrait s'étonner, n'y rien comprendre, mais Argatio sait parfaitement ce qu'il fait en arborant grâce à un artifice d'illusion les traits d'une frêle jeune fille. Autour de lui, des visages peints en vert, luisants, piquetés de taches jaunâtres le déchiffrent d'un regard. Les corps rigides et immobiles se détendent et les armes, pointes de métal enchâssées dans des rondins finement sculptés, s'abaissent d'un coup. À peine un chuchotement, puis l'une des silhouettes aux formes féminines s'avance face à Argatio. Le mage, sous le couvert de sa nouvelle identité, ne s'inquiète pas mais il incline tout de même la tête en signe de respect. L'Amazone lui touche les cheveux, le palpe en

divers endroits, le renifle par grandes inspirations puis semble s'écarter pour juger de l'ensemble. Il reste immobile, se demandant si cette prise de contact relève d'un rituel ou d'une sorte d'instinct comme chez les animaux dont la communication est surtout olfactive et sensitive. Son aspect est irréprochable, il le sait. Après quelques instants, le cercle des Amazones se referme autour d'Argatio et le groupe se met en marche, l'escortant silencieusement.

Les paysages qu'ils traversent ne dissemblent en rien de ceux que le jeune mage a rencontré depuis le début de son excursion... Des feuilles charnues géantes, les couleurs chatoyantes des calices floraux, des lianes comme la chevelure de quelques méduses terrestres descendent de la voûte chlorophyllienne portant parfois l'étreinte d'un animal à sang froid aux crochets perlant la mort. Le sol est spongieux. L'air humide et chaud se charge d'odeurs entêtantes de verdure et du chant des oiseaux, des feulements ou des bruits de fuite des animaux. Des arbres comme des cathédrales végétales y forment le ciel, arches ramifiées encombrées de voilures arachnéennes, troncs à l'aspect de pierre, lisses et durs mais non moins parcourus sous l'écorce par une vie insectoïde rampante. Au faite d'une montée en pente douce, ils débouchent soudain sur les abords d'un ravin duquel s'élance une chute d'eau vibrante et virevoltante dans les bras de la jungle. Le jaillissement dérange l'harmonie verdoyante et la touffeur claustre de la forêt, elle y arrange aussi une ressource vitale pour la faune qui vient s'y ébrouer, y étancher sa soif et cueillir dans ses eaux, tantôt boueuses, tantôt limpides, la chair fraîche des poissons. La descente mérite toute l'attention d'Argatio mais si le mage n'a pas l'âme d'un naturaliste, il n'en est pas moins touché par l'aura de démesure, de force et de vertige qui émane des lieux.

Ils cheminent quelques temps encore, suivant de près le cours de la rivière tortueuse naissant au pied de la cascade, puis au centre de plusieurs tertres, derrière des murs d'enceinte en rondins, ils pénètrent dans le village. Les cahutes sont bâties de bois et de boue, mais en place des portes et des fenêtres, les encadrements, les solives, les poutres faîtières sont sculptées et souvent peintes de vives couleurs... Les maisonnettes sont agencées en cercle autour d'une grande place dans laquelle trône un puit, de grands foyers et un corral qui semble ne parquer pour l'heure que quelques gallinacés et un cochon sauvage grognon. Partout où l'espace le permet, des plantes, des arbres et arbustes ont été préservés pour fournir un ombrage agréable et un couvert discret au village. Dans les tonalités de bruns, de verts et de rouges, les cahutes se fondent dans l'environnement de la jungle... Il n'en constitue pas une entité à part, une domestication de la forêt par la tribu, mais une concession de la nature en faveur de ses hôtes humains. Ceux-ci s'y confondent eux-mêmes par leurs peintures corporelles. Tout cela, Argatio le comprend en un instant et s'en trouve d'autant informé sur les mœurs de la peuplade qu'il veut intégrer. Les Amazones ont la réputation d'être frustrées et d'avoir une vie primitive très proche de la nature. Il le voit bien, tout autour de lui, les êtres portent fièrement à vue au moins une part de leur féminité. Quand il ne s'agit de seins, c'est leur toison et leur fondement qui sont à nus. Ils semblent que les vêtements, sous ce climat clément, ne servent que d'apparat. Sans trop faire peser son regard sur les femmes nubiles qui l'entourent, Argatio se remémore ce que l'on croit connaître des Amazones. Une vie sauvage, une tribu exclusivement féminine qui perdure depuis des siècles, une société guerrière mais aussi spirituelle car porteuse de croyances et d'une sorte de magie très rudimentaire. Voici ce que les quelques observations précédentes ont rapporté, voici ce à quoi Argatio est venu pallier. Il y a nombre de questions qui découlent directement de ces simples faits...

Le mage et son escorte se sont maintenant arrêtés au centre du village, devant le corral. Si à leur arrivée dans l'enceinte, les rares enfants et les plus jeunes femmes ont donné de la voix, gambadant autour du groupe avec des yeux scrutateurs, il n'en ait plus une à présent pour s'approcher ou pour tenter par quelques phrases malicieuses d'attirer l'attention de l'intruse. Le silence est complet et bientôt la foule

se fend en son milieu pour laisser passer une forte femme à l'aura incroyable. Elle n'est ni la plus belle ni la plus âgée du village, mais sur son corps comme sur son visage, il est des marques de combats, des signes chamaniques tatoués à l'encre, et le signe dans le port de tête, le regard et l'allure d'une intense sagesse et d'une juste fierté. Comme précédemment, Argatio est soumis à un examen poussé. Il lui semble que les yeux de la cheftaine le sonde en profondeur. C'est comme une aiguille chauffée à blanc s'introduisant dans son esprit, il sent presque qu'on le palpe, le soupèse de l'intérieur. L'impression de viol est si dérangeante pour sa fierté d'homme et de mage qu'il est prêt à relever la tête, à plonger son regard dans celui de l'Amazone pour la faire reculer. Mais il ne veut point être découvert et mime l'indifférence. Au bout d'un instant, l'Amazone s'adresse verbalement à lui. S'étant formé au dialecte qu'elle utilise, Argatio comprend les paroles de la femme et se trouve ravi de leur portée.

— Bienvenue dans la tribu de Daniate, jeune femme. Je suis Daniate, cheftaine et chamane du village. D'où viens-tu sœur Amazone et comment te nommes-tu ?

Argatio répond aussitôt :

— Merci pour l'accueil cheftaine Daniate. Je me nomme Argatia et je viens d'un village à l'ouest de la grande boucle du fleuve, j'y ai subi un affront et m'en suis exilée de mon plein gré pour quérir une tribu d'Amazones selon mon cœur, à servir et à chérir comme autant de sœurs de sang.

— Quel affront ? demande Daniate.

— On m'a refusé l'apprentissage du chamanisme parce que j'étais puînée.

— Nos sœurs de l'ouest ne sont pas toujours bien éclairées... Ici nul n'est rejeté pour ses talents et ses aspirations, du moment que la preuve de leur réalité en est faite...

— Alors, je peux rester ? interroge Argatio plein d'espoir.

— Nous ouvrons nos portes à toutes les Amazones. Elles sont libres de rester quelques temps et de jouir de notre protection. Mais pour faire partie de la tribu de Daniate, il te faut te montrer digne d'elle et de l'esprit d'Amazon.

— J'honore le sein de la déesse Amazon, déclare Argatio plein de ferveur. Voilà, une formulation qu'il sait usuelle chez les Amazones.

— Comme nous toutes, ici. Mais nous tenons le verbe comme menteur, seules les pensées sont véritables. Il te faut nous prouver la pureté de tes affirmations.

— Que dois-je faire ?

— Tu le sauras. Demain. Ce soir, nous allons saluer ta venue et rendre grâce à la déesse de t'avoir guidée jusqu'à nous.

La nuit d'encre se parsème d'étoiles à la pâleur malade, les feux sans cesse entretenus par les Amazones dressent leurs décors d'ombres et de lueurs avelines à l'assaut des corps qui s'arquent dans la danse, à l'accolade des mains battant les peaux, à l'aplomb des murs se colorant de sang, à l'emphase des chants révérent la déesse Amazon. Argatio sent son être vibrer, ses sens s'abreuver à la vision et à l'odeur musquée des corps des femmes. Leur sensualité se fait palpable. Pour le mage, c'est l'empire de la féminité qui s'épanouit, se découvre tout à fait, se dresse presque virilement sous la voûte céleste. Les muscles des danseuses roulent sous leur peau maquillée d'ocre, les chairs fermes ballottent au rythme entêtant des tambours, l'appel des sens se fait puissant, force imposante, déluge de vie ardente et dominatrice. La tête lui tourne et bien que refusant de céder trop abusivement aux boissons et mets qu'on lui sert, Argatio se trouve étourdi par une ivresse plus proche de l'extase de l'âme que de celle du corps qu'il contient péniblement. Au mitan du camp, au mitan de la jungle, au mitan de l'Amazon, il se sent pousser des racines tandis que ses pensées s'en vont rejoindre des contrées jamais découvertes, pas

même rêvées. L'afflux est de trop, tout se mélange, il finit par s'endormir.

Le lendemain, accompagné de la "cheftaine-chamane" et de quelques autres Amazones, il rejoint les lieux des épreuves. Il s'avance nu, ne portant à la ceinture qu'une pointe de silex. Argatio se sent confiant, encore vibrant de la célébration de la veille mais bien davantage des pouvoirs magiques dont il se sait détenteur. Au centre d'une clairière incongrue, un immense enchevêtrement de lianes au ventre turgescents se dresse en titan. Daniate le lui désigne du doigt et déclare :

— Voici, la première épreuve, prétendante. Pour te montrer digne de la déesse, tu dois t'y frayer un passage de part en part. Nous t'attendrons de l'autre côté.

Ainsi renseigné, Argatio est abandonné. Il laisse les Amazones s'éloigner puis s'armant de son couteau de silex, il marche d'un pas ferme à l'assaut de la citadelle végétale. Celle-ci se défend de cette intrusion avec violence tel le légendaire Kalamtu, l'arbre mangeur d'hommes. Œuvrant de crocs-en-jambe et de strangulation, les lianes cherchent à arraisonner le corps ennemi violant l'intimité chlorophyllienne, des dards se vrillent et se détachent de la voûte pour le percer. Mais Argatio invoque des puissances qui transforment son silex en lame acérée virevoltante au bout de son bras avec la rapidité de l'éclair. Il tranche, décapite cent fois l'hydre végétale et avance sans souffrir, protégé par un sortilège qui dévie et déjoue les pièges de celle-ci. À quelques pas de l'orée de l'imbroglio, la gueule putride et immense d'une plante carnivore se jette sur sa proie, éructant des glaires de sucs digestifs. Argatio bondit de côté et fait jaillir de ses mains une bourrasque de feu qui embrase la prédatrice de cellulose dans un chuintement nauséabond. Puis, sans ralentir, il se fraye un passage dans ce qui reste de l'édifice, écrasant sous ses talons les lianes devenues charbon.

Les Amazones saluent sa sortie d'un long hululement. Daniate, le visage indéchiffrable, hoche la tête et lui fait signe de la suivre. Après un court cheminement, Argatio encore sous le coup de son succès facile, se lance confiant à l'assaut de la seconde épreuve. Dans une fosse, des serpents par milliers protègent de leur corps une effigie de la déesse Amazon qu'il doit récupérer. Sans craindre les morsures ni l'étouffement, il s'y jette et balaye avec une force décuplée, les pythons cherchant à l'enrouler de leurs anneaux. Il enflamme une branche par quelque sort et tient les cobras en respect jusqu'à se saisir du trophée. Puis pour assurer ses arrières, il lance un nouveau sortilège de feu et bondit de la fosse, sous les sifflements coléreux et agonisants des serpents. On lui réserve le même accueil que précédemment et la petite troupe s'enfonce plus avant dans la jungle et ses mystères.

Devant le flot tumultueux du fleuve, giron de la déesse, le silence se fait et Daniate s'adressant à Argatio déclare :

— Regarde prétendante, au-dessus des eaux, sont disposées deux nasses accrochées à des lianes. Celle de droite contient des pierres précieuses, celle de gauche une jeune panthère. Tu ne peux te saisir que d'une seule. Il te faut faire un choix judicieux et te méfier de ce qui se cache sous le miroir du ciel d'Amazon.

Argatio n'a pas besoin d'autre indication pour comprendre que les eaux sont infestées de piranhas. Sur les berges, les bras le long du corps, les yeux portés sur un au-delà impalpable, il se concentre puis commence à s'avancer. Il sait que cette fois, les Amazones se rendront compte des grands pouvoirs qu'il détient, mais il espère que cela leur en imposera et qu'elles n'oseront pas le rejeter après coup. Ses pieds s'en vont effleurer les eaux mais au lieu de s'y enfoncer, il lévite au-dessus du torrent boueux et c'est dans un calme olympien qu'il va délier la nasse de droite. À cet instant, et sous le poids de celle-ci, sa magie a de plus en plus de mal à compenser les forces naturelles du monde. Quelque part au-dessous de lui, les poissons à la dentition acérée se préparent à lui arracher des pieds tous les morceaux de chair dont ils

pourront se saisir. En tacticien chevronné, Argatio décide de faire diversion et grâce à un sort, il précipite à distance la seconde nasse dans les eaux. Les piranhas se ruent aussitôt à la curie et le mage peut retourner sain et sauf sur la berge, porteur d'un trésor de gemmes étincelantes.

Cette fois, le silence répond à son prodige et Argatio croit surprendre un mouvement de tête déferant chez la cheftaine. Sans mots dire, ils s'en retournent tous au village. Les réminiscences de la célébration ont laissé des humeurs joyeuses sur les faces des Amazones et sous la voûte ombragée de la jungle, on s'échange des fruits et des liqueurs au goût sirupeux. Les corps des femmes graciles, peints aux couleurs de la jungle, papillonnent et ondulent des tâches communautaires aux instants de délassement comme dans un même mouvement de bonheur de vivre. Argatio, tout à son triomphe d'avoir réussi les épreuves, accepte des mains de Daniate une coupe à l'odeur fiévreuse et à la couleur ambrée. Mais après quelques gorgées, il tombe littéralement de sommeil.

Son charme d'illusion est tombé. C'est nu, sa virilité dévoilée, attaché à un trépied qu'il se réveille, le corps affaibli et le cœur au bord des lèvres. Sa vision est nébuleuse mais il discerne, autour de lui, toutes les Amazones de la tribu rassemblées comme pour une grande messe dont il serait le sacrifié. En un instant, la réalité de la sauvagerie de ce peuple le frappe. Comment a-t-il pu oublier que dans ces corps de femme brûle la haine du monde civilisé ? Que sous ces aspects accueillants et doux se cachent de terribles guerrières ? Les créatures qui se dressent au devant de lui sont sans nul doute le résultat d'une arriération de la race humaine originelle. Ces femmes, bien qu'il devrait dire femelles, sont le résultat de centaines d'années de réclusion, d'embourbement bestial, de croyances barbares. Elles sont plus bêtes qu'humaines. Et comme en écho à ses pensées, Daniate s'avance vers lui un poignard à la main, les yeux portés sur sa virilité.

Dans cet état d'abattement, victime de quelques drogues inconnues, Argatio rassemble cependant ses forces. Il ne se laissera pas châtrer par ces béotiennes. À ses côtés, une femelle à la carrure impressionnante s'avance dans une attitude qu'il juge menaçante. *Pourrait-elle avoir flairer ce que je manigance ?* s'interroge Argatio. Mais l'Amazone à l'aspect de géant le détrompe :

— Ne t'inquiète pas. Tu ne sentiras rien. Crois-en mon expérience...

Tout y est, le geste rassurant, le ton de la voix posé et le sourire encourageant... *Mais qu'est-ce que cela peut signifier ?* frissonne Argatio, pressentant cependant la réponse. Et Daniate s'adresse à lui :

— Tu as cru pouvoir nous mystifier, mage. Mais dès l'instant où tu es entré sur nos terres, nous avons su qui tu étais et ce que tu voulais. L'escouade de guerrières est venue à ta rencontre mais n'a pas été abusée par ton apparence. Nulle ici ne l'a été. Bien d'autres que toi ont essayé de nous rejoindre. Et comme pour chacun de ceux-là, nous t'avons laissé une chance de prouver ta valeur. Nous ne haïssons pas les hommes, vois-tu... Et s'il n'est aucun mâle parmi nous, ce n'est pas parce que nous les avons rejetés mais parce qu'aucun n'était marqué du doigt de la déesse.

— Mais je me suis montré victorieux de chacune des épreuves, répond Argatio fièrement. Et j'ai prouvé ma valeur !

— Crois-tu ? s'amuse Daniate. Pour faire partie de la tribu des Amazones, il te fallait te montrer digne d'elle et de la jungle. Pour traverser la citadelle de lianes, tu as usé de violence au lieu de souplesse, d'adresse et d'adaptabilité. Pour te jouer des serpents, tu les as fait plier sous ta domination de mage en usant de leur peur, puis tu as semé la destruction, alors qu'il eut fallu les charmer. Et au moment du choix, tu as préféré te saisir d'un trésor inerte et flamboyant plutôt que de l'étincelle de vie, le souffle d'Amazon présent dans chacune des créatures vivantes dont la jeune panthère était le symbole... n'hésitant pas à la sacrifier lâchement au demeurant.

— Mais je ne savais pas !

— C'est ce qui paraît, en effet. Mais nulle ne peut prétendre rejoindre les Amazones et déclarer révéler la déesse s'il ignore la moindre de ses grâces féminines.

Le poignard se rapproche et Argatio bande sa volonté, prêt à décharger une frappe d'énergie au moindre geste de Daniate. Celle-ci reprend :

— Nous ne pouvons te laisser repartir. Tu le comprends certainement. Les Amazones vont t'apprendre.

Daniate lève l'arme, Argatio tente son sortilège mais rien ne se passe comme il l'avait prévu. Il est vidé, sans force, son menton s'affaisse sur son torse et dans un sursaut d'effroi, il voit son sexe maquillé de sang. Pourtant il ne souffre pas. Il ne sent rien, sinon la fatigue et un drôle de picotement en place de l'objet de sa virilité. Il lève un peu la tête et englobe l'image de Daniate dans sa vision troublée et tremblante. Elle tient toujours le poignard et c'est sa paume qui se trouve profondément entaillée. Elle enfonce davantage la lame puis pose à nouveau sa main sur la verge d'Argatio. Cette fois les picotements se font intenses et avant de perdre connaissance, Argatio entend Daniate déclarer dans un rire :

— Te voici Amazone. Tu craignais certainement, comme les autres avant toi, que pour faire une femme, il fallait couper quelque chose à l'homme ! Il n'en est rien, je t'ai fait un don ! Mon sang ! Comme ta mère avant moi !

L'instant suivant, Argatio est de nouveau conscient. « Je n'en ai pas fini avec toi » entendit-il dire par une voix masculine qu'il lui semble reconnaître à demi. Mais l'effroyable vérité de sa nouvelle apparence l'empêche d'y prêter attention. Des Amazones lui délient les mains et il peut les contempler comme il peut contempler les protubérances mammaires qu'il porte à présent en place de ses pectoraux musculeux et poilus. Au comble de la nausée, d'une de ses mains fines et étrangères, il s'en va surprendre une terrible absence en place de son entrejambe.

— Tu souhaitais connaître le secret des générations d'Amazones ?

Cette fois, Argatio lève la tête et découvre un homme en place de la puissante chamane ... et quel homme ! Lui-même ! Du moins son apparence physique ! Tandis qu'il chancelle totalement éberlué et impuissant, Daniate le saisit par le bras et le tirant vers une cahute, déclare :

— Je vais te l'apprendre ! Et de la plus édifiante des façons ! Tu en seras toi-même l'une des matrices !



Le périple de Dominic Ramirez

Texte : Benjamin K. Framery ►

Illustration : Denzel ►

La haute valeur de l'imagination tient à ce qu'elle est pour le génie un instrument indispensable.[...] L'homme doué d'imagination peut en quelque sorte évoquer des esprits propres à lui révéler, au moment voulu, des vérités que la nue réalité des choses ne lui offre qu'affaiblies, rarement et presque toujours à contretemps.

Arthur Schopenhauer

Le paysage se veut éclatant par son ciel, sa mer et ses fleurs ; féroce par ses rocs, sa mer et ses vents.

Un animal monstrueux dort, le corps chaud, l'haleine paisible, au milieu d'un champ, au sommet d'une falaise perchée au-dessus des flots.

Il est celui qu'il n'est besoin de nommer puisque avec personne, jamais, il ne discourt, dans aucune des langues qui lui sont connues. Son nom aurait pu être, sous la mine d'un piètre nouvelliste «l'accoucheur de gemmes». Pour celui qui se voudrait plus neutre, et tout aussi peu inspiré, «Maître des Joyaux» donnerait une vague idée de l'être.

Ici, le « J » majuscule est sans doute la seule lettre qui mérite sa place, je m'en vais exprimer le pourquoi. Les gemmes dont dispose cette bête de trois mètres, outre leurs étranges facultés et symboliques puissantes, sont de loin - de très loin - plus étincelantes que celles communément trouvées par les hommes. Leur éclat fabuleux ne peut souffrir d'aucune obscurité ; un esprit assez puissant pour s'imaginer un torrent entrelacé de rubis, d'émeraudes et de saphirs astéries, n'aurait alors qu'un pâle et chétif comparatif. J'aurais pu invoquer le soleil, cependant la taille incommensurable de cet astre prêterait à confusion. En conséquence, je parlerai plutôt de fragment solaire. Il avait dû posséder, ce monstre, une part infinitésimale de l'ardente étoile, puis la briser en un nombre incalculable de morceaux afin de créer ses Joyaux.

Tout ceci n'est bien sûr qu'élucubration puisque qui pourra un jour savoir où, comment et quand il se les procura ? De quel minéral, de quel gisement ces pierres précieuses furent-elles arrachées de leur gangue ? En effet, personne ne peut deviner à quoi ressemblaient ces pierreries à l'état brut. Sans grande tristesse toutefois, tant le travail de ce joaillier sauvage est exquis pour l'œil :

Les facettes sont hautes et limpides, inégales et multiples ; incrustées de pépites noires et lumineuses, écorchées et pulsantes, tels sont les Joyaux.

Voyez comme sa besace, accrochée à sa taille, est creuse, couverte de rides. Le peu qui lui reste suffira pour le siècle ; si son calcul est juste, seule une de celles qu'il a cachées n'a point encore été découverte. Il peut donc encore pioncer une, voire deux décades avant de devoir aller planquer les autres où il le souhaite sur la surface du globe, du fond des eaux de la mer en contrebas jusqu'au plus reculé des replis de l'écorce terrestre.

Ceci étant dit, le périple de Dominic Ramirez peut commencer.

*
* *

« Existe-t-il meilleure incitation au voyage qu'une chasse aux trésors ? », s'interrogeait, presque continuellement aujourd'hui, le jeune Dominic Ramirez, quinze ans, transpirant, un mars calé entre les dents.

Sous les rameaux des feuillus, il progressait avec sa carte de l'Auvergne, enivré des senteurs de romarin et de lavande, et ébloui, à chaque coup d'œil, par les couleurs chatoyantes des anémones et des gentianes. L'étendue sauvage, à la végétation éclatante, qu'il traversait bordait les gorges tumultueuses de l'Allier ; au loin, résonnait le grondement des rapides.

Dominic décida de faire une pause — la première depuis qu'il avait faussé compagnie au car, pris à Puy-en-velay, en destination de la fameuse forêt de Tronçais (« Peut-être la plus illustre des chênaies d'Europe, et cela grâce à notre ancêtre Colbert, grand homme d'Etat, qui, en 1670,... » selon les dépliants publicitaires que fournissait la compagnie.)

Les fesses sur l'herbe fraîche, le jeune Français d'origine espagnole dénoua les sangles de son sac et - négligeant les provisions, la boussole, les ouvrages sur la région, la fine couverture ainsi que les habits de rechange - en sortit le *Mac* dont l'étonnant contenu l'avait conduit jusqu'ici. Un éclair de lumière coulisssa sur la tôle argentée du battant lorsque Dominic ouvrit en grand l'ordinateur portable.

C'était cet objet, trouvé en mars de cette année 2006 à l'occasion d'un vide-greniers à Grenoble, qui l'avait fait trépigner d'impatience jusqu'à la fin de son BEPC et qui l'avait obligé à mentir à ses parents, leur prétextant passer une semaine chez son ami et correspondant Armand afin de pouvoir être libre de ses mouvements.

Alors que le système d'exploitation se mettait en branle, le souvenir de la toute première fois où il avait découvert les fichiers extraordinaires que renfermait ce *Macintosh* l'assaillit. En tailleur sur son lit, il avait senti sur ses cuisses, tout comme maintenant, les douces vibrations de sa nouvelle acquisition. Les fenêtres de sa chambre étaient grises. Au-dehors, les Vizillois attendaient que la pluie se décide enfin : à long terme, les languissantes menaces du ciel rendaient l'atmosphère de l'Isère étouffante. La lumière bleuâtre de l'écran se projetait sur son pyjama. L'index en guise de souris, il avait pénétré dans les gigaoctets du disque dur qui, à sa stupéfaction, n'était pas formaté. Répertoires après fichiers, il avait dévoré de manière décousue une grande partie des documents écrits, déchiffré des tableurs plus confus les uns que les autres, examiné minutieusement l'ensemble des photographies au format jpg... Ses yeux fatigués n'avaient décroché de l'écran 100 hertz que pour se poser sur l'heure clignotante de sa chaîne Mini-Disc : 00:02. L'obscurité dans laquelle il siégeait l'avait saisi, le silence de sa chambre accentuait le fracas de la pluie contre les carreaux noirs, tremblotants. Il ne savait lui-même dire à quel moment, dans cette découverte bout par bout, il avait compris la trame d'ensemble ; néanmoins, même s'il était loin d'avoir tout dépouillé, il avait su qu'il détenait dans les mains une espèce de *carte aux trésors*.

Après quinze minutes, lors desquelles il était passé à travers tous les stades allant de l'incrédulité à l'espoir, dépassant difficilement celui du scepticisme et de la défiance, il avait convenu que tout était véridique. Ceci établi, une indicible excitation l'avait animé. Dès lors, les jours suivants, il n'avait plus pensé qu'à cela et ne s'était mis à lire que cela, approfondissant à l'aide d'encyclopédies lorsque besoin était. Au fil des mois, ce qu'il avait compris c'est qu'il n'était pas le premier. Outre les indices, l'ordinateur contenait une somme impressionnante de témoignages d'autres explorateurs et d'archives provenant des quatre coins du monde. Auparavant, c'était un carnet qui se transmettait (au gré du hasard ou pas ?

rien ne l'indiquait), puis un tas de cahiers ficelés avant que ça ne devienne une malle énorme...jusqu'à l'apparition pratique de l'ordinateur, et plus qu'appréciable du portable.

Aujourd'hui encore, armé de toutes ses convictions, au beau milieu de la Haute-Loire sauvage, loin de tous patelins, de toutes routes et de tous cris, cerné par les ormes et les mouchérons, Dominic Ramirez n'avait pas saisi la teneur exacte de cette superbe énigme. Il avait compris qu'il y avait eu plusieurs de ces Joyaux et que tous ceux qui avaient laissé une trace écrite ou visuelle dans les fichiers en avaient trouvé un. Mais lui-même, devait-il y inscrire sa patte, ou n'était-il pas légitime qu'il ait ces informations en sa possession ? Mystère et boule de gomme.

Depuis le début, l'adolescent s'était contenté de se concentrer sur une seule chose : le tracé en Auvergne, près des gorges de l'Allier, la croix noire, la phrase énigmatique et une photographie. Tout ce qui devait le mener au trésor. Déjà, pour savoir que ces éléments distincts correspondaient ensemble, il avait dû résoudre un puzzle au sein de l'ordinateur, croiser les bonnes informations entre elles, suivre de nombreuses pistes... en fin de compte, accomplir un travail de fond qui lui avait apporté la connaissance exhaustive des documents ainsi que la vague compréhension de leur organisation générale. Sa certitude que ce n'était pas un canular reposait sur d'anciennes photographies dont les personnages, les paysages et moult détails ne trompaient pas. Pour quelques cas précis, il était parti à la bibliothèque de Grenoble où il avait passé deux, trois coups de téléphone à des organismes précis.

Avait-il le droit d'écrire dans ce *carnet de voyage* ? Tous ces anonymes aventureux l'avaient fait. Il ne pensa plus qu'à cette question pendant cinq bonnes minutes.

Alors, au cœur des bois emplis de cerfs, de piverts et de genettes, non loin des gorges où les cincles plongeurs semblaient répondre au chant des pinsons, où les loutres se prélassaient dans les courants emplis de saumons, Dominic Ramirez décida de relire un passage du témoignage d'un des chasseurs aux trésors d'antan.

Le 22 janvier 1908,

Le cimetière que je viens de fouler est des plus lugubres à cette heure tardive. Ce sont les vents, que j'ai pris pour la plainte des morts, qui m'ont fait courir jusqu'au caveau où j'écris à la lueur de ma lanterne. Hasard, chance ou malédiction...c'est bien celui de l'illustre famille des Illerson, celui que je cherchais, celui que m'indiquait les antiques écritures.

J'ai visité le lieu et j'ai peur comme jamais je n'ai eu peur durant toute mon enfance. Et Dieu sait combien de fois l'épouvante m'a étreint !

Description du caveau :

Ce n'est pas une unique, grande et vaste pièce. Il y a plusieurs salles reliées par des chemins labyrinthiques. Les sépultures sont logées dans des renforcements creusés à même la pierre. Disposées horizontalement, on peut voir écrit sur le long les noms et les dates. Certaines sont pourvues de gravures étranges. Le lierre et la mousse ont littéralement envahi les corridors. Des coupoles de pierres emplies de suie sont fixées aux quatre encoignures de chaque salle, juste au-dessous du plafond déjà très bas. Ces foyers n'ont pas dû être allumés depuis fort longtemps. Le dallage au sol est vulgaire. Et de façon générale le caveau ne semble pas avoir été entretenu depuis l'arrivée de son dernier hôte.

Fin de la description.

Alors que j'écris ces mots, je me sens comme un archéologue profanant le tombeau d'un pharaon. J'ai l'impression que la lumière de ma lanterne est une offense aux morts. Le vent n'ayant d'ailleurs pas accès à ce souterrain, je me demande quels sont ces rôles horribles que je feins d'ignorer. La simple

présence d'un rat aurait suffi à m'apporter du réconfort. Moi, le rêveur, je n'ai jamais vécu de cauchemar aussi tenace ; il me suffit de jeter un œil dans l'obscurité du couloir d'en face, pour que l'amère réalité me fasse regretter d'avoir un jour aimé avoir peur.

Je n'écris pas seulement parce que tous ont écrit. Non, j'écris pour retarder ce moment qui me tétanise. Enfoui plus bas que les morts, perdu dans l'une des salles du caveau des Illerson, je n'ose regarder, derrière moi, la tombe que je suis venu chercher. Les ossements du plus vieux des patriarches reposent dans cette caisse qui doit saturer de miasmes écœurants. Ce qui m'effraie autant c'est que j'ai cru voir les inscriptions hiéroglyphiques tant redoutées sur le bois sombre.

Car, si la tombe est la bonne, et le corps le bon, je devrais trouver à l'intérieur une trappe. Mon Dieu ! Puis, sous cette trappe, un escalier de mille marches. Mille marches ! Mais jusqu'où peut-on se rendre dans les entrailles de la terre ?

Tout est si calme et si silencieux lorsque, de temps en temps, le cri en sourdine s'arrête. Les flammes de ma lanterne se froissent à peine. On dirait que je suis dans une photographie tant les couleurs sont pâles et le mouvement inexistant.

J'attends encore un peu. Ecrire ne m'a procuré aucun bien. Celui peut-être de pouvoir me relire plus tard, au chaud, si, d'ici-là, mon jeune cœur ne lâche pas. Ou si...

Bon sang de bon Dieu !! faut que je l'écrive : Ou si aucune horreur d'outre-tombe ne vient m'ouvrir la poitrine afin de tirer, encore et encore, de plus en plus fort, sur mon cœur frêle et battant jusqu'à ce que mes artères viennent à craquer !

Infâme curiosité ! Maudite gemme !

Dominic Ramirez adorait ce passage. D'un niveau encore trop juste en anglais, il se contentait de la version traduite (par qui ?). Le sentiment d'angoisse, qui était monté à la première lecture dans sa chambre, conférait à cette page de journal scannée un charme particulier. Il adorait l'écriture de ce jeune homme – du prénom de Howard s'il fallait en croire l'en-tête du premier feuillet, tandis que pour le nom il était vain, comme pour tous les autres, de chercher.

Il s'était décidé à ne pas écrire dans le traitement texte du Mac. Cette démarche manquant d'originalité, il lui avait préféré la conception d'un dessin de l'endroit où reposait le Joyau. Tel serait son apport personnel.

La forêt, aux verts sublimes, s'était rafraîchie. L'adolescent se leva, rangea ses affaires, endossa son sac à dos et repartit boussole en main. Les passages qu'il se frayait à coups de bâton se firent de plus en plus difficiles. Il ne pouvait plus contourner les obstacles sans que sa trajectoire s'en trouve fortement déviée de son objectif. Les ronces et les épines s'amusèrent de son bermuda turquoise. Les pentes et les cailloux jouèrent avec ses baskets usées tandis qu'écureuils et furets détalèrent à chacune de ses chutes.

Deux heures plus tard, les parois d'orgues basaltiques des gorges se découvrirent à lui. Les blocs immenses pointaient vers les falaises d'où ils s'étaient décrochés et au-dessus desquelles des faucons pèlerins tournoyaient. Le dénivelé qui menait à ce chaos d'eau et de pierre était plus chaotique encore. Ici, la nature s'était imposée. Dominic déglutit.

05/30/1944, (Philip)

Pour une fois que j'avais une bonne raison de rester chez moi plutôt que de me rendre en cours, je n'allais pas me gêner. Ma mère croyait que j'étais malade. Ce n'était vrai que dans le sens où la high

school m'étouffait. Je m'y sens mal. Je ne sais pourquoi... mais la panique monte et cela doit bien faire quatre mois que je n'y vais plus.

Je croyais de plus en plus à cette histoire de rubis caché que les papiers et carnets trouvés dans la malle m'avaient révélée. Aujourd'hui me semblait un bon jour pour tenter ma chance. Je me rappelle m'être dit ce matin : « S'il se cache à Berkeley un tel bijou, je me dois de le trouver. Coûte que coûte ! »

J'attendis que ma mère parte travailler et, à 9:03 a.m. précise, je sortis de chez moi. Le soleil californien tapait fort pour cette heure. Je décidai de profiter de la journée. Je ne voulais pas me précipiter.

D'abord, pour le cas où je ne trouverais pas le joyau qui me rendrait millionnaire, je fis un prudent détour chez le disquaire Herb Hollis afin de lui reparler de son offre d'embauche pour l'été. Pour je ne sais quelle raison, le commerce n'était pas encore ouvert, j'y déposai un mot signé.

L'esprit libre, je me décidai alors à errer dans les rues avant d'entamer ma petite enquête, car j'avais constaté, étonné, que mon agoraphobie ne m'assaillait pas. Toutes ces voitures noires, ces hommes d'affaires, ces femmes en poussette, ces enfants aux cartables lourds... rien dans la fureur de la ville ne faisait naître en moi cette inquiétante panique aux racines nébuleuses.

Je poursuivis ma ballade paisiblement, dépassai le parc où ma mère m'emmenait jouer à l'âge de six ans, fis une halte aux kiosques à journaux afin de lire les nouvelles sur la guerre, puis finis mon trajet dans la librairie spécialisée d'Ernie. Comics Book, pulps et digests en pagaille, revues fantastiques, recueils de nouvelles S-F ou romans noirs, tout l'univers que j'adorais se trouvait chez Ernie. J'avais commencé, moi aussi, à écrire de la science-fiction pour la gazette de Berkeley. C'était un début et je savais que mes textes n'avaient rien d'extraordinaire encore, mais je ne doutais aucunement que cela viendrait.

Rêvassant dans les rayons poussiéreux, feuilletant les couvertures colorées, je ne pris pas tout de suite conscience que le monde autour de moi avait glissé. À la place d'Ernie se tenait une blonde sulfureuse qui, malgré mes désirs d'adolescent frustrés, ne me fit pas fantasmer. La boutique était toujours vide. Je décidai de sortir. Ma démarche était gauche, faussement nonchalante. J'ouvris la porte, les clochettes tintèrent, la femme m'interpella :

— Petit... oui, toi... qui d'autre sinon ? Approche. Je voudrais que me tu touches les fesses, là, oui, et que tu me dises ce que tu en penses. (Elle se leva.) Viens plus près, sinon j'appelle la police qui appellera tes parents pour le livre que tu as sous ton sweat-shirt ?

Je courrais de toutes mes forces dans la rue, ne m'arrêtant qu'au troisième carrefour rencontré. Celui où devait normalement se tenir une glacerie. Au lieu de cela, je découvris une maroquinerie.

Reprenant mon souffle, je décidai d'observer où j'étais. Tout d'abord, c'était bien Berkeley si j'en croyais le nom des rues, la disposition des quartiers et la plupart des enseignes commerciales. Le doute s'immisçait dans les détails : le chapeau excentrique de certains, une statue de lion aussi imposante que splendide que je n'avais jamais remarquée en face du gymnase, les symboles sur les panneaux de signalisation.

Je m'adossai au pied d'un immeuble, la tête vacillante. L'angoisse rendit ma transpiration glaciale. J'étais paniqué. Les moteurs pétardaient horriblement. Les klaxons hurlaient. Les automobilistes rouspétaient. Les claquements des pas pressés sur le pavé se succédaient. Je décidai de m'allonger. Les passants se mirent à me regarder d'un drôle d'œil, entre pitié et agacement. Le froid avait gagné mes chaussettes.

Personne ne vint s'enquérir de mon état - je ne savais pas si c'était un mal ou un bien - même lorsque je me mis à marcher, m'aidant des murs comme le pire des ivrognes. Un kiosque se trouvait sur ma gauche, cependant je n'eus pas la force de regarder le titre des journaux. J'espérais trouver un banc.

Là, je pourrais réfléchir.

Je m'arrêtais à un square. « Où suis-je ? À Berkeley ? Certes, mais c'était comme si ma ville natale n'avait plus la même odeur. Fallait-il que je me rende au commissariat de police ? Et si tout était pareil qu'avant ? Maintenant que j'y pense, la panique a peut-être créé tout ça ? Je me croyais serein quand, boum ! l'angoisse m'a étreint d'un coup. La statue que j'ai crue voir... en y réfléchissant, elle était loin. Les choses ne peuvent ainsi se transformer. Et pour la maroquinerie, j'ai dû courir plus longtemps que je n'en ai eu l'impression » me suis-je dit.

Je renonçai au commissariat car il était trop risqué pour moi que ma mère fût prévenue. Je me ressaisis et revins à mon premier et unique dessein : les égouts. C'est là-bas que se cachait la clé d'une consigne à la gare qui renfermait le rubis. Je sortis un papier sale plié et replié sur lui-même que je dépliai : la carte des égouts de Berkeley.

C'est là que je constatai, en levant la tête, le trou béant au milieu du soleil.

C'est à ce moment que je promis, qu'une fois cette terrible journée achevée, j'écrirais tout ce qui m'était arrivé jusque là – et tout ce qui m'arriverait dès lors.

La nuit était douce et profonde dans les gorges de l'Allier. Dominic Ramirez, courbatu, admirait les étoiles. Elles ne lui étaient jamais apparues aussi nettes et nombreuses. La voûte céleste, sombre et splendide, de l'Auvergne le fascinait.

Le conducteur du car avait-il remarqué son absence ? Ses parents avaient-ils réussi à se procurer le numéro de téléphone de son correspondant ? Si tout se passait sans accrocs, demain il aurait son trésor, et il devrait partir à la recherche de la D585 pour y faire du stop jusqu'à Brioude. Le retour serait plus pénible. À l'aller, il s'était arrangé pour trouver une compagnie de voyage nationale qui longeait un instant les gorges, entre Saint-Illpize et Langeac, juste pour le plaisir du paysage, sans y faire d'escale, mais assez longtemps pour qu'il y ait forcément une halte dans une aire de repos. Il se souvenait s'être mis seul au fond, la tête sous la hauteur du siège en vis-à-vis, dans l'espoir qu'on ne le remarque pas.

Les hululements des hiboux grand duc alternaient avec les cris perçants des autours. La peur ne touchait pas le jeune Français. Le frémissement des feuillages et l'écoulement des rapides ne lui suggéraient pas l'approche d'un prédateur. Vêtu de son pull-over, il demeurait serein : même pour ce qui était de l'existence du Joyau.

Dominic se releva. Sa crampe à l'estomac n'était pas partie malgré l'ingestion d'un sandwich, de tous les mars et du tas de mûres récolté en chemin. Il respira un grand coup. Ce fut un air chargé d'exhalaisons fraîches, subtiles et sauvages qui s'engouffra dans ses poumons. La nuit était avancée : c'était le bon moment donc, selon la première partie de l'énigme : « Trouve, au cours de la nuit,... », et qui avait pour seconde partie : « . Lui qui rock le... ».

Cette énigme, après qu'il ait su remplacer chaque chiffre par la bonne lettre, avait l'inconvénient de demeurer incomplète. Il avait beau eu la refaire, il tombait toujours sur ces deux bouts de phrases. Le jeune Ramirez avait supposé que ce ne serait qu'une fois sur place que tout prendrait son sens.

Ce qui était sûr, c'est que selon la croix noire, ce qu'il cherchait se trouvait dans les gorges de l'Allier. La photographie, elle, indiquait que c'était au creux de ces gorges, dangereusement près des eaux et des blocs volcaniques.

L'adolescent, qui avait froid aux jambes, arpentait les berges accidentées, se répétant la seconde phrase encore et encore. « Lui » se comprenait « celui ». Ce ne pouvait ni être une personne, ni un animal, par conséquent cela désignait sans doute, métaphoriquement, une plante, un arbre ou tout autre élément du paysage. « Rock », le verbe de ce complément de phrase, n'existait pas dans la langue française. Là

encore, le sens se laissait deviner, et il l'assimila à « bouger » ou « secouer ». Enfin, « le... » quoi ? Quel était ce mot manquant que les trois petits points suggéraient ? Le plus dérangent reposait dans le fait que Dominic savait que la charade, une fois décodée, aurait dû se suffire à elle-même.

« *Celui qui bougeait, ou secouait, le...* », pensa-t-il. « *Faut que je trouve du mouvement donc.* »

Le regard clair de Dominic fouillait sans relâche les alentours avec sa lampe torche. Les blocs et rochers immenses, baignant pour la plupart dans l'eau glacée, étaient impressionnants dans le noir. Parfois, il devait avancer accroupi s'il ne voulait pas glisser et tomber dans leurs froides mâchoires. Le halo de sa lampe lui renvoya un éclair de lumière. Surpris, il l'éteignit. Le roc, sur lequel le faisceau était passé, était étrange. Une insolite lueur semblait s'en dégager. Tout d'un coup, Dominic Ramirez - la peau hâlée et les cheveux sombres témoignant de ses origines hispaniques - comprit.

— Si l'on place les syllabes de la seconde partie à l'envers, on a : « *Trouve, au cours de la nuit,..... le roc qui lui.* » Bien évidemment, les points de suspensions dans l'une et l'autre phrase signifiaient que l'une était la suite de l'autre. Et le point en début de la seconde phrase, j'avais oublié le point au début de la seconde phrase !

Trouve, au cours de la nuit, le roc qui luit.

Il venait de le trouver. La lampe torche dans la poche, il agrippa de la main droite une touffe de racines noueuses dépassant de la berge tandis que de la gauche il tentait d'atteindre le bloc de basalte le plus proche. Lorsqu'il y parvint, et qu'il trouva son équilibre, Dominic sauta et ceintura le long et maigre bloc. Ainsi accroché, il se décala petit à petit jusqu'à atteindre l'autre versant et trouver, sous ses pieds, une surface dure et plane. L'eau miroitait. Le courant n'était pas très fort à ce niveau de la rivière, néanmoins tomber signifiait toujours être entraîné puis se fracasser sur les solides arêtes des orgues.

Le roc étrange et pâle se dressait devant lui. Il passa sa main dessus. Ce n'était pas du granit mais bien de la lave refroidie à l'instar des autres blocs. (Il en avait touché l'année dernière en cours de sciences naturelles.) Recouvrant le basalte, il décela une fine couche, comme du vernis, qu'il ne sut identifier cette fois. Il supposa que c'était cela qui avait réfléchi la lumière de sa torche et, plus constamment, celle de la lune et des étoiles.

Dominic Ramirez se mit alors à chercher. Ses mains écorchées palpèrent la surface haute de dix mètres. Tous les indices dont il disposait n'allaient pas plus loin. Le Joyau devait être là, quelque part.

En contrebas, juste au-dessus du niveau des eaux, sa lampe découvrit un passage dans le bloc. Des prises naturelles y menaient. Il s'attela à cette tâche périlleuse — *le dernier obstacle*, pensa-t-il.

(Aux environs du VIII – IX siècle av. J-C.)

Le cœur gonflé par les souffles marins, je m'en vais débusquer les joyaux de la Méditerranée. La Grèce s'évanouit derrière moi, engloutissant avec elles ses cités, ses oliviers et ma famille. Reverrai-je le doux sourire de mon fils ? Les Dieux seront-ils cléments avec un de leur plus fervent chantre ?

Combien de siècles ce monde étoilé a-t-il dévoré ? Combien d'êtres ont-ils échoué ici ? Est-ce que les prêtres des sanctuaires pourraient poser cette question à leur divinité ? Zeus daignerait-il leur répondre ? Je voudrais tout savoir et tout chanter.

Moi, l'aède du peuple, un parmi tant, je voudrais avec ma lyre conter l'inénarrable : la beauté du monde et sa richesse infinie, comme si mon pied avait foulé chaque motte, chaque flot ; les gloires insondables du passé et de l'avenir, comme si ma vie se comptait en siècles ; la geste des Dieux, leur ampleur incommensurable et leur puissance incontestable, le pourquoi de leur sympathie pour ce qui est de nous avoir créés et de leur cruauté pour ce qui est de nous torturer, comme si moi-même, un instant,

j'en étais un, me fondant parmi eux, les épiant.

Les présages des devins veulent que je sois frappé de cécité. Tant que ma langue ne tombe pas, que cela peut-il me faire ? Je chanterais même les yeux crevés aux milieux des cités et des bois. J'enflammerais l'imagination des peuples les plus reculés en leur narrant les exploits éclatants de ces hommes auxquels les Dieux ont choisi d'insuffler leur grandeur, en leur déclamant mes poèmes les plus inspirés, ceux-là qui dévoilent à tous les regards la magnificence, qui la rendent palpable au vieillard comme à l'enfant, à l'esclave comme à l'aveugle.

La galère tanguait, les voiles claquent et le bois craque. Les Muses me permettent presque d'entendre les Néréides, nos protectrices, chanter sous les flots gris. Nous sommes partis et seul le trident sacré pourrait nous faire couler. Poséidon, le colérique, aurait-il cœur à briser la coque de ceux qui ont déposé tant d'offrandes et brisé le cou d'autant de brebis en son honneur ? Qu'avons-nous qui pourrait suffire à satisfaire un Dieu le cours d'un instant ? Je le clame fort : « Rien ! » Leurs faveurs coûtent cher : les héros morts le savent bien.

Le vin, que j'ai bu, a dû être dosé avec trop peu d'eau dans le cratère, pour que j'écrive tel que je pense. Ces mots ne sont destinés à rien. Je jetterai cette peau ; elle ne se chante pas.

Le rai de la lampe torche allégeait l'épaisse obscurité de la grotte sur laquelle avait débouché un étroit conduit naturel. Le clapotis de l'eau parvenait sourd à Dominic. Le Joyau, splendide, resplendissant, était jeté sur le sol écorché. Une lumière émanait subtilement de lui. Là encore, pour l'avoir étudié cette année, il savait qu'il n'existait que deux sources de luminosité : directe, tels le soleil et les ampoules, indirecte, telles la lune et les matières réfléchissantes. L'adolescent, même le faisceau éteint, percevait l'incroyable lueur irradiant de la pierre précieuse.

Dans un premier temps, oubliant tout de ses courbatures et du froid qui persécutait ses jambes, Dominic demeura interdit. Il s'assit et sortit une feuille et un crayon noir. L'envergure du Joyau était celle d'une tête humaine. Au premier regard, il semblait brut. Tout comme les simples iris d'un animal nous indiquent immédiatement s'il est sauvage ou domestiqué. Toutefois, l'harmonie des faces entre elles n'était pas naturelle. Les pans étaient lisses, affûtés, parfois dans le but évident de faire ressortir partiellement une pierre noire et luisante retenue prisonnière en dedans.

À la lumière de sa lampe, les coups de crayons achevaient d'hachurer les ombres. La grotte n'était pas dessinée : l'obscurité sur la feuille demeurait vierge. Le Joyau seul et ses alentours immédiats étaient crayonnés. Les contrastes et la netteté des traits parvenaient à retranscrire une partie de la force du sujet.

Dominic Ramirez, dégustant ces instants, entrouvrit l'ordinateur portable et y coinça le dessin.

D'une simple pichenette du pouce, il éteignit la lampe torche. Le visage irradiant de joie, il saisit à deux mains le lourd Joyau et le souleva à hauteur de son regard. De si près, une splendeur inattendue tournoyait à l'intérieur. Au sein de ce concentré de dureté et de pureté rayonnante, un lent mouvement s'enroulait, s'étirait, se résorbait.

Venu du lointain espace, un brin de soleil transperça la vitre de sa chambre et vint s'échouer sur le nez endormi de l'adolescent.

*

* *

Le réveil se fit en lenteur. Le lit, au centre, était dans le prolongement de l'unique fenêtre. Les murs de la pièce rectangulaire, presque carrée, étaient tapissés d'un papier peint céladon. Adossé contre la tête du lit, sous une affiche du chanteur Bob Dylan - héritage de son grand-frère -, Dominic, la tête ébouriffée, regardait par-delà la fenêtre. Le ciel bleu était immuable. La brise jouait avec les feuilles des bouleaux encore humides de la pluie torrentielle de la veille. La bouche pâteuse, il resta dans cette position un long moment.

À l'étage du dessous, ses parents déjeunaient. La cafetière crachait ses dernières gouttes noires. Le dimanche, chacun vaquait indolemment à ses occupations. La sœur cadette effectuait son footing, suivant son parcours à travers les venelles de Vizille. La sœur aînée, elle, n'était pas encore rentrée de la nuit tandis que son frère grattait sur sa *Gibson Les Paul* au garage. Le journal grand ouvert sur la table, les draps défaits, les tasses noires de café.

Le souvenir le plus vif qui lui restait de son rêve était le dernier — celui où il avait serré le Joyau contre sa poitrine. Le sentiment fulgurant, qu'il avait ressenti dans son rêve avant de s'éveiller, se déroulait maintenant en sa mémoire avec langueur, et de telle manière qu'il revivait, tout à la fois passivement et âprement, les moindres fluctuations de cette émotion. Depuis son réveil, sa respiration avait conservé le même rythme que lors de son sommeil. Le calme et la sérénité dont il faisait preuve s'accordaient à merveille avec sa chambre et le ciel.

En soulevant la couette, Dominic remarqua les blessures à ses jambes. Sur le dossier de la chaise du bureau, son bermuda turquoise, déchiré, était posé. Il se leva, enfila ses chaussons et alla, d'un pas tranquille, se saisir de son vêtement. L'adolescent l'examina et trouva dans la poche droite une miette de pierre noire.

Il tira la chaise afin de s'asseoir : le Joyau était dessus. Il partit fermer sa porte à clé, puis revint au bureau où il déposa son trésor. Assis sur la chaise, il ouvrit son agenda.

— Mars ! J'en étais sûr, s'exclama-t-il.

La veille il était bien parti à un vide-greniers, mais n'avait rien trouvé d'intéressant. L'esprit brumeux, le jeune Ramirez n'aurait pu dire s'il se demandait en son for intérieur comment il allait dissimuler ce Joyau à ses parents ou comment un aussi fantastique Joyau avait pu traverser les rêves ou encore pourquoi il savait avec autant de conviction qu'il n'était pas fou.

Il ne connaissait ni *Howard Philip Lovecraft* ni *Philip Kindred Dick* et n'avait jamais su exactement l'origine du mot *homérique*...de tous les textes qu'il avait dévorés ces mois durant - une simple nuit en réalité - aucunes des personnes les ayant rédigés ne lui étaient familières. Le seul qu'il avait lu était Robert Louis Stevenson en 6^{ème} et il n'avait évidemment pas fait le rapprochement en lisant son témoignage dans le *Mac*. Le ferait-il un jour ?

La pile de feuilles qu'il venait d'entasser devant lui était blanche, sans ligne ni carreau. La mine de son stylo bille bleu foula celle du sommet. Ce n'était pas la première fois qu'il écrivait, néanmoins, ce matin-là, quelque chose de différent se passait. Les pages, qui se noircissaient (l'écriture déliée, l'orthographe hasardeuse et la syntaxe mal assurée), brillaient d'un éclat *fantastique, envoûtant*, comme si, par mégarde, la précieuse liqueur des muses s'y était déversée.

*

* *

La bête sommeille en ces landes imaginaires. Monde dont l'essence est puisée dans la réalité brute, lieu, pourtant, où cette dernière se dépasse, s'étonne avec sa propre matière, ose exploiter son potentiel extravagant, sans loi, ni barrière. Ces pays illogiques, infondés, fantasques ou familiers, vains mais chatoyants voient leurs vagues impétueusement soulevées à chaque ronflement de la bête, gigantesque langue d'écume bleue s'engloutissant avec fracas. Ce monde est sien, comme l'attestent les entailles profondes et les cicatrices disharmonieuses incrustées dans sa peau dure comme les diamants.

À l'image de cet animal monstrueux et fabuleux, ces terres sont aussi périlleuses que merveilleuses. Ces rêves, par lesquels on y vient, sont mortels, ils sont même faits de la pire réalité que l'on puisse vivre, la plus pernicieuse, et il faut de l'envie et du cœur pour les traverser sans voir que tout est dirigé précisément contre celui qui rêve, pour le détruire. Il faut une force étrange, comparable à la foi, pour ne point venir et périr, parcourir innocent et souriant ces cauchemars palpables. Combien se sont éveillés fous, ou si fracassés intérieurement, que la folie n'eut plus qu'à attendre leur premier faux pas ? Combien se sont vus dépossédés de la vie, en plein rêve, si jeunes et fragiles, pour s'y être invités ?

Pour le savoir, regardez la gueule de la bête, voyez de près s'il reste de sa monstruosité un enivrement quelconque. Alors, chassez à l'aide de votre raison les ultimes charmes qui l'enveloppent, brisez ces illusions qui chavirent les sens – ce qui est en vérité impossible de votre part car de suite les myriades d'yeux de la créature fabuleuse s'ouvriraient pour faire de vous la proie de ses crocs, et c'est aussi l'attitude parfaite pour périr lors de ces périples oniriques. Mais imaginons que vous auriez eu l'occasion de la regarder avec cette disposition d'esprit, de façon absolument froide et rationnelle : sa face vous glacerait d'un coup, car, même assoupie, un rictus suggestif, qui n'a rien d'animal, semble toujours s'adresser à l'observateur, révélant une cruauté incompréhensible.

Inestimables, convoités et choyés resteront pourtant ses Joyaux pour l'inénarrable quintessence de leur éclat. Les ronflements de la bête grondent, effrayants, éblouissants. Ses préciosités, endormies dans sa besace, sont comme des purs condensés de son royaume, l'imaginaire. Plus réelles que tout, inchangées - l'entropie elle-même s'y cassant les dents - , imperturbables, la lumière n'altérant jamais l'image qu'on en perçoit, existant en tout point, en tout lieu, visibles par toutes les espèces vivantes, présentes à toutes les "hypothétiques dimensions" – ce concept scientifique faible et naïf qui se heurte à lui-même, inepte à décrire l'univers.

En somme, ces Joyaux sont les balises inébranlables du monde. Même ce que nous nommons réalité ne peut les accueillir sans que ce soit elle qui chancelle ! Pourquoi, ramenés d'un rêve, l'époque se plie-t-elle radicalement au contact des œuvres grandioses qu'ils ont inspirées ? Mœurs, modes, pensées, tout est entraîné aussi vulgairement que si l'on tirait une nappe ; institutions, croyances, conflits, tout se transforme à l'orée de leur influence. Les sillons qu'ils propagent se moquent du Temps, et lèchent constamment les rivages de la contemporanéité : qu'un être tende l'oreille à leur symphonie, son cœur se glace ; c'est son informulable intimité qu'on joue du fond des âges !

Les rêveurs intrépides et victorieux, pour avoir trouvé ces pierreries, l'ont compris : elles parsèment l'univers et le façonnent...

Les complexes architectures de l'imagination des philosophes ne structurent-elles pas le monde en lui ôtant son caractère de chaos évanescent – cette insaisissable effervescence engloutie par le Temps ? Le rendant alors intelligible et fixe, visible dans sa plus haute vérité. Et si nous oublions vivre au sein de ces schémas titanesques c'est bien parce que nos chairs, nos yeux, nos poumons et nos esprits en sont imprégnés jusqu'à la moelle. Il faut des siècles de distanciation pour constater cet écart – ce semblant d'écart.

Les poètes, eux, prennent essor sur le rocher de l'expérience pour explorer les confins de

l'imagination : les énigmes qu'ils nous ramèneront n'auront aucun sens et nous nous évertuerons à ne pas rire. Mais une seconde de fléchissement de notre fière rationalité suffira pour que l'impact savoureux de leur poésie s'épanouisse en notre corps ; nous ne pourrons retenir nos larmes de couler à flots, sans raison, ressentant vaguement une lame trifouiller notre être, faisant autant jouir que souffrir – nous creusant une profondeur que nous n'avions pas.

Ces aventuriers d'outremonde ont seuls saisi les invisibles connections entre ces deux sphères : c'est parce que l'imaginaire prend fatalement source en la réalité qu'en définitif il la crée...

Mais les Joyaux excitent l'exquis comme le dégoût en l'âme de leur possesseur, mêlant le sublime et l'infect à leur destinée. Combien parmi eux ont survécu, après s'être dévorés de l'intérieur pour avoir perdu tout cap ? Combien, après en avoir arraché un seul de ce lieu merveilleux, ont fini, la jouissance de ses plus divins bienfaits consumée, par se suicider avec une rare sauvagerie... ou par être aveuglement frappé d'explicables malheurs ?

La bête se redresse, ses trentaines de paupières courant sur son corps s'entrouvrent, ses pattes lourdes font trembler la terre, ses poils effleurent les plaines, ses épaules roulent, son regard facial, perché sur un front dandinant, parfois se jette au-delà des mers... elle baille, à s'en décrocher les mâchoires, s'étire de tout son long, lacérant méchamment, involontairement les fleurs et les terres... au loin, cette fois, son œil s'arrête sur un éclat lumineux.

On avait osé chercher un de ses Joyaux, on avait osé le trouver et le prendre. Elle poussa un cri qui retentit dans le silence de ces vastes panoramas, repoussant même le flux des vagues. Ce cri eut pour effet de la réveiller définitivement, mais c'était une pulsion de joie qui l'avait fait jaillir de sa gorge hideuse et mélodieuse. Un romancier cette fois, Dominic Ramirez.

Bien éveillée, les multiples yeux écarquillés, elle semblait heureuse de retrouver son royaume, conquis au prix de tant d'efforts, de tant de luttes et sacrifices... elle avait trop longtemps dormi.

L'animal monstrueux s'évanouit à l'horizon dans les chaudes vapeurs, arpentant les terres imaginaires, pour trouver, en leurs étendues sans fin mais toujours surprenantes, inattendues et fascinantes, des cachettes inédites. Et pas n'importe lesquelles, les meilleures, autrement dit celles qui inspireront le mieux, dont le trajet parcouru et les paysages rencontrés pour les trouver imprégneront à vie l'imagination des rêveurs étourdis, dont l'expérience et les sensations resteront la source intarissable de leur univers intérieur... la bête seule savait y faire.

Nouvelle dédiée à Bruno Drané,
percussionniste passionné,
mort en septembre 2007.



Sac d'os

Texte : Aurélie Wellenstein ►

Illustration : Alain Mathiot ►

C'est un sentiment écrasant de solitude qui l'éveilla. La glace cristallisée sur ses vêtements craqua quand il se mit debout. Ses lèvres étaient scellées par le froid. Il dut les forcer pour laisser s'échapper de sa bouche une vapeur grise, elle se dissipa dans l'obscurité avec les restes de son sommeil.

Sur le moment, il ne vit rien. Mais l'urgence crépitant le long de ses nerfs prenait forcément racine quelque part, il le savait. Il regarda de nouveau nerveusement autour de lui.

— Veska...

Le husky aurait dû se trouver à proximité. Mais là où il pensait voir de la fourrure hirsute saupoudrée de neige, il n'y avait qu'une étendue vierge : un souvenir de chien.

— Où est-il, bon sang ?

Nathan tisonna les braises et alluma sa torche aux flammèches naissantes. Il promena sa lumière aux alentours. Sur le sol, il trouva le harnais défait de la bête. La longe attachée au pieu serpentait dans la neige. Elle avait été rongée.

— Qu'est-ce qui lui a pris ?

Le garçon retournait pensivement la lanière entre le pouce et l'index. Cela ne ressemblait pas à Veska, mais probablement avait-il senti une chienne en chaleur. Ou une louve.

La lune projetait une belle lumière sur le paysage muet. Les arbres dépouillés par l'hiver ressortaient comme des dessins faits à l'encre sur la neige scintillante. Nathan appela et le son de sa voix porta bizarrement dans ce monde gelé. Rien ne lui répondit, mais il eut l'impression que la forêt devenait plus attentive. De nouveau, il se sentit seul et vulnérable. Il leva haut sa torche. Ce serait un fragile rempart contre une meute de loups.

— Veska ! appela-t-il encore.

Son cri fut lentement digéré par le silence. Il exhala un soupir de rage et continua d'avancer.

En été, la région entière était noyée par des marais. Décembre les avait pétrifiés. Des roseaux gainés de glace encerclaient les lacs. Des bouleaux mouchetés de noir montaient une garde patiente au bord du vide. Les saules s'inclinaient dans le vent sec du nord. Et puis il y avait ce chêne, dont les branches ployaient sous le poids des cadavres... Les pendus y étaient accrochés comme des fruits pourris. L'exécution datait de la semaine dernière à en juger par l'état de décomposition des chairs. Et pourtant le froid qui frangeait de givre la peau morte les préservait de la putréfaction totale. Nathan se demanda quel crime ces gens avaient commis pour être pendu là, tous ensemble, à un seul et même arbre. Il allait renoncer à ses recherches, mis à mal par cette rencontre macabre et le silence désapprobateur des morts, quand il remarqua un piétinement dans la neige. Les empreintes étaient larges et profondes ; les foulées très longues ; quatre griffes étaient encochées aux coussinets. Nathan retrouva un peu d'espoir. Il suivit les traces jusqu'à ce qu'elles s'interrompent net : l'animal avait débouché sur un lac gelé. Plus aucune empreinte n'était visible sur la grande surface étincelante. Nathan risqua un pied en avant. Rien. Il frappa un peu du talon. La glace paraissait suffisamment solide. Il s'aventura sur la patinoire. Quand il contourna un monticule de neige, quelque chose attira son attention. Il s'arrêta pour regarder.

— Veska ! cria-t-il.

C'était son chien. L'animal était affaissé en tas sur la glace. Sa fourrure noire et blanche ondulait dans les brèves poussées du vent. Nathan ne voyait de lui que son dos et les oreilles pointues au sommet du crâne. Un sombre pressentiment s'installa dans sa poitrine. Il n'aimait pas cette immobilité agacée par les courants d'air. Il se mit à courir. Un craquement l'arrêta net. Une lézarde était apparue sur la glace. Nathan repartit en marchant à grandes enjambées. Plus il approchait, et plus le noir espoir lié à la terreur de retrouver son chien mort se dissolvait, le soulagement le disputant à l'irritation. Ce n'était sûrement pas Veska. La bête était trop grande. Maintenant qu'il n'était plus qu'à une centaine de mètres, il s'en voulait d'avoir pu confondre son chien avec cette grande chose dégingandée. Était-ce une sorte de cheval ou d'élan ? Des angles bizarres saillaient du corps de la créature. Nathan ne fit pourtant pas demi-tour.

Le vent portait à ses narines une odeur infecte. Il éleva machinalement son gant humide à la hauteur de son nez. C'était la puanteur de la mort. Dieu merci, cette charogne n'était pas Veska !

Le cadavre était agité de remous. Nathan comprit qu'un prédateur fourrageait les entrailles de la bête : un renard, peut-être. Il ne pouvait pas le voir ; il était dissimulé par la masse de la créature morte. Le jeune homme tapa dans ses mains. Le bruit fut étouffé par les gants. Il poussa un sifflement aigu pour faire détalier le prédateur. Le cadavre cessa de s'agiter un instant, comme si celui qui se repaissait de ses chairs corrompues s'était figé, en alerte.

— Sors de là, petit fouineur ! s'écria Nathan.

Il était à la fois amusé et un peu écoeuré. La puanteur devenait insoutenable. Comment pouvait-on se nourrir d'une pareille infection ?

— Allez ! fous le camp !

Veska releva la tête et le regarda.

Nathan sentit ses entrailles geler comme le reste du monde. C'était son chien. Ou plutôt, la parodie de son chien.

À quelques mètres de lui, à sa stupide injonction, le cadavre avait commencé à rassembler ses pattes, et il se relevait. Au sommet de son corps difforme battait la peau de son husky. Elle était posée de travers sur l'échine de la créature et se mêlait à de la fourrure brune et grise, à des plumes collées, à des chairs coagulées. La tête de son chien oscillait au sommet de cet agrégat répugnant. Par tous les interstices, entre les bouts de viande disjoints, on voyait saillir des os. C'était un squelette. Un squelette difforme et géant, sur lequel on avait assemblé à la hâte la peau et les organes de différents animaux. Un sac d'os. Et tout cela pourrissait en un bel ensemble.

Un peu de fourrure resta collé à la glace. La créature en se levant l'abandonna à la morsure du gel. Tout un pan de son flanc se déchira et tomba sur le sol.

— Sacré bordel... murmura Nathan.

Il avait l'impression que le corps de la créature s'assemblait rapidement. La tête morte de son chien bascula entre ses épaules, de façon bancal. Par la béance des chairs, il vit palper de longues tiges brunes et quand elles entrèrent en résonance, il comprit avec horreur qu'il s'agissait de cordes vocales.

— F-F-F-F-Froiiiiid... bégaya le monstre.

Il fit un pas en avant. Étonnamment le reste de son corps difforme épousa le mouvement des épaules et suivit en un soubresaut convulsif.

— F-F-F-Froiiid ! répéta la créature avec plus de hargne.

Dans les orbites profondes luisaient encore les yeux de son chien, comme deux petits éclats de glace bleue. Sauf que Nathan n'avait jamais vu pareille expression à son pauvre Veska. La haine dévorante allumée aux prunelles du husky lui noua la gorge. S'il y avait dans cette construction putréfiée

de chair et d'os une quelconque intelligence, celle-ci était probablement démente.

Nathan fit volte-face et se mit à cavalier le long de la glace. Derrière lui, il entendit le choc et le crissement des os frappant le sol. Un coup d'œil par-dessus son épaule et il vit le monstre qui bondissait à sa suite. Chacune de ses enjambées laissait une traînée noire et organique sur la surface immaculée du lac. Il se délitait. Si Nathan tenait la cadence, la créature se démantèlerait peut-être avant de l'avoir rattrapé ?

Une plainte aiguë courut le monde.

— F-F-F-froid !

Malgré le bégaiement, aigre comme une volée de cailloux, le mot devenait de seconde en seconde plus distinct.

Nathan ne put retenir un nouveau regard en arrière.

La tête défigurée par la férocité de son chien était maintenant bien fixée aux épaules. Le froncement du nez, les babines relevées sur les crocs étaient actionnées par la mécanique des muscles et des tendons. Le reste de la fourrure se mêlait sans harmonie au corps disgracieux. La queue du husky battait encore, inutile, les flancs troués du monstre.

Nathan glissa. Il rétablit son équilibre en agitant les bras, mais perdit quelques précieuses secondes. Il s'orienta rapidement et courut vers la rive. Sous ses pieds, la glace vibrait. Une fine ramification la constellait progressivement. Des échos inquiétants résonnaient, de plus en plus audibles, jusqu'au terrible fracas qui engloutit sa jambe.

Nathan tomba en avant et il hurla quand il pensa s'être brisé la rotule. Il s'était enfoncé jusqu'à mi-cuisse dans un trou. L'eau glacée dévora sa peau. Le choc lui coupa la respiration. Soulevé par un élan forcené, il rampa hors du trou. La glace s'émiettait sous lui. Elle cassa en plusieurs gros morceaux qui dérivèrent en s'entrechoquant sur les flots noirs. Nathan retomba dans le lac. La puanteur infecte s'infiltra par ses narines. Le monstre était à quelques mètres de lui. Ses membres difformes adhéraient à la glace et il se rapprochait à une vitesse vertigineuse. Il bondit près de lui. Une de ses pattes arrière bascula dans l'eau. Il versa sur le côté. La tête de chien retomba tout près de son visage. La fourrure noire et blanche avait un peu pourri sur le front et on voyait déjà briller entre les poils la couleur ivoire du crâne. Il écarta les crocs ; à son haleine s'entortilla la peste de la charogne. Nathan lâcha prise et tomba entièrement dans l'eau.

Le monstre était face à lui et curieusement, il eut la sensation que son corps était magnétisé par un appel irrésistible. Ses vêtements craquèrent. La laine et le cuir se déchirèrent et voletèrent à travers les airs, pour se plaquer à l'amas de fourrure, de chair et de plumes de la créature. Immédiatement, ils s'y mêlèrent. Le liquide noir qui suintait des plaies béantes vint les souder sur les os comme une colle épaisse et grumeleuse. Nathan sentit des démangeaisons agacer son visage et l'avant de ses bras. Cela se transforma en picotements. Des milliers d'épingles criblaient sa chair. Il vit une brume rouge pailletter l'espace entre lui et le mufle du monstre. En un éclair d'épouvante, il comprit que sa peau s'effiloçait. Ses muscles allaient bientôt dépouiller son squelette pour aller fournir la toison invraisemblable de la chose. Les dents de Veska claquèrent tout près de son visage. Plus que la terreur, l'odeur fut un coup d'éperon suffisant. Nathan, dans un effort désespéré, s'arracha à l'attraction du monstre. Ce fut comme si on séparait une ventouse d'une surface caoutchouteuse. Il ressentit une vive douleur courir sa peau, mais ne prit pas le temps d'y réfléchir. Il était libre. Vidant ses poumons, Nathan se laissa couler dans l'eau.

Gêné par le poids de ses vêtements, il nagea maladroitement d'une petite brasse disgracieuse. Sa tête heurta à plusieurs reprises la surface durcie du lac, aiguillonnant chaque fois un peu plus sa panique. Il fendait un puits de ténèbres. Une constellation de bulles dansait dans cette nuit d'encre. La seule source

de lumière venait de la phosphorescence blanche de la glace trouée par les rayons de la lune. Une ombre menaçante occulta la lueur diffuse.

Il me suit...

Nathan essaya d'accélérer, en vain. Son effort consumma tout son oxygène. Au-dessus de lui, la silhouette indistincte du monstre continuait d'onduler, à seulement quelques centimètres de glace de lui. Nathan se résolut à plonger plus bas, sachant que les ténèbres le dissimuleraient. Des poissons frôlèrent ses jambes et son torse. Il ne tenait plus. Le besoin d'air se fit trop impérieux. Il visa l'endroit le plus pâle de la surface et le percuta mollement. La glace se fendilla au-dessus de sa tête. Un peu d'eau filtra par les minces lézardes et dilua singulièrement les jeux de lumière. Avec la rage du désespoir, alors que ses poumons lâchaient, il porta un nouveau coup de la tête et des épaules. La glace céda avec un craquement formidable. C'était un appel pour le monstre, un « *je suis ici* » hurlé à pleine gorge. Nathan rampa sur la neige. Ses vêtements étaient imbibés d'eau glaciale. Le vent menaçait de les faire geler. Il se mit à claquer convulsivement des dents. Se réchauffer tout de suite ou mourir ; le compromis était simple. Il roula sur le dos et s'assit. Il tremblait sans pouvoir s'arrêter.

"Sac d'os" avait perdu sa trace. Leurré par une ombre, il errait de droite à gauche, revenait sur ses pas, piétinait stupidement. La tête de chien se balançait près du sol. Il la tenait curieusement inclinée de côté, comme s'il voulait détourner son nez de la puanteur délétère de son flanc. Même à cette distance, Nathan pouvait surprendre l'éclat blanc des côtes par les trous du pelage.

— Lève-toi, s'invectiva-t-il. Lève... toi.

Même sa voix tremblait.

Il rassembla ses jambes et tituba dangereusement quand il se hissa sur ses pieds. Il se mit à courir au hasard, se fixant comme objectif l'exact opposé de la direction dans laquelle regardait le monstre. Combien de temps dura sa course erratique ? Il allait de façon mécanique, dans une fièvre de plus en plus obsédante. Chaque pas lui coûtait davantage. Mais au moment où il allait abandonner, la face dans la neige, il entendit une plainte lointaine. Quelque chose de haché, de si douloureux...

— F-F-F-Froid !

Il repartit, jetant à terre son manteau trempé. Il arracha la laine, le cuir. Tout ça, il l'abandonnait au monstre. Sac d'os s'arrêterait pour récupérer ces frusques qu'il collerait amoureusement à son corps putréfié, et peut-être qu'un instant, il ressentirait le soulagement fugace d'avoir suturé une de ses nombreuses plaies, avant qu'une autre se mette à suinter.

Quand Nathan vit se dresser les parois grises de la chaumière, il pensa à une hallucination. Il était désespéré et résolu à affronter son affreux destin, quel qu'il soit. Pourtant un bruit sourd, régulier, titilla son bon sens. Les mirages ne font pas de bruit. Pas comme ça.

Par les fenêtres de la maison, on voyait briller une vive lumière. Il s'approcha, traînant son corps transi.

Le bruit était celui du métal cognant le métal. Le marteau d'un maréchal ferrant.

Un forgeron... réalisa Nathan.

Et ceci appelait autre chose, encore plus réjouissant.

Des armes...

Il accéléra autant que le lui permirent ses forces acculées par le froid. Il s'effondra contre la porte. Le battant s'ébranla sous le choc et le marteau suspendit un instant sa course. Il y eut quelques secondes de silence, et dans cette horreur muette, Nathan entendit une voix qui susurrail au loin :

— F-F-F-F-Froid !

Une rage insensée s'empara de lui. Il tambourina à la porte, des poings et de l'épaule.

— Ouvrez ! gueula-t-il.

Il réalisa un peu tard que son cri était une torche lancée dans les ténèbres. Quelque part derrière l'horizon blanc, l'ancienne tête de son husky avait dû redresser les oreilles.

Le marteau s'interrompit de nouveau.

C'est une voix féminine qui répondit :

— C'est ouvert.

Nathan, ahuri, tourna précipitamment la poignée, accompagnant son geste d'une charge de l'épaule. Le battant céda sous son assaut. Il chancela à l'intérieur. La chaleur l'assaillit et des larmes de reconnaissance lui montèrent aux yeux. Il claqua la porte derrière lui. Son regard fit le tour de la pièce, aimanté par les armes. Il y avait là des dizaines d'épées, couvrant les murs. Les flammes de la forge allumaient de longs reflets rouges sur les lames. Alors que ses tremblements s'espaçaient, c'est un sourire dément qui vint frissonner sur ses lèvres.

— Et en quoi je peux vous être utile ? l'interpella la voix féminine.

Il s'arracha à la vue des armes pour la contempler, elle. C'était incongru une femme dans une forge. Elle avait dans la main droite un solide marteau ; dans la gauche, elle maintenait une épée par la poignée. L'arme étincelait sur l'enclume.

Cette fille n'avait pas le physique de l'emploi malgré sa très grande taille ! Elle était plutôt fine et élancée. Son corps était moulé dans du cuir noir, frappé de rouge sur les cuisses. Le feu creusait d'ombres le relief de sa poitrine et de ses hanches. Ses cheveux avaient la même couleur flamboyante que l'âtre qui ronflait dans son dos. Elle souffla une mèche assombrie par la sueur pour la rejeter sur ses tempes et fit un petit geste négligent avec le marteau.

— Hé bien ?

Nathan réalisa qu'il devait avoir l'air effrayant, hagard, ruisselant, la peau rendue presque bleue par le froid. Il se ressaisit. Le calme de la jeune femme y était pour quelque chose, la chaleur également. Cette pièce sécurisante ramenait un peu de cohérence dans l'univers de Nathan. Ici, il aurait presque pu plaisanter de ce qu'il avait vu ou cru voir. Presque. Il bafouilla :

— Des armes...

Puis plus fermement :

— J'ai besoin d'armes. De beaucoup d'armes.

La jeune femme posa son marteau et le regarda attentivement. Elle gardait ses distances. Elle n'avait pas encore lâché la poignée de l'épée. La lame virait au gris alors qu'elle refroidissait. Elle était bosselée, mais Nathan ne doutait pas qu'elle lui creuse un joli trou dans l'estomac.

Cela le convainquit. Il essaya de paraître courtois en se présentant :

— Je m'appelle Nathan. Je suis marchand ambulancier. Je vends des herbes médicinales, des... filtres d'amour... ce... genre de chose.

Le regard de la jeune femme s'était teinté d'une lueur qu'il n'aima pas. Elle confirma son appréhension.

— Un sorcier ?

Il fit un effort pour garder son calme. Son sang-froid était trop précieux pour être bousculé par une simple question.

— Mais non... grogna-t-il.

Il s'en voulut de ne pas faire preuve de plus d'astuce mais les mots refusaient de s'ordonner, éparpillés par la crainte.

— Je préfère ça, dit tout de suite la jeune femme. Des sorciers sont venus ici.

Elle eut un mouvement des épaules qui mit en valeur les muscles nerveux de ses bras.

— Nous les avons pendus !

Nathan songea distraitement à l'arbre qu'il avait vu, orné de tous ces corps, mais c'était difficile de se concentrer.

— Allons, reprit la jeune femme. Je m'appelle Eris. Comme ceci l'indique (elle balaya son atelier de la main) je suis forgeron.

Elle inclina la tête de côté. Le bout de ses cheveux blonds toucha son épaule.

— Pourquoi tu as besoin d'armes, Nathan ? Contre qui tu veux te battre ?

— Ne t'en mêle pas, gronda Nathan. Ne surtout pas s'en mêler !

La soudaine chaleur faisait mauvais ménage avec son état de presque hypothermie. Comme le sang revenait dans chaque extrémité de son corps, c'étaient des milliers d'épingles qui couraient ses veines. Il avait l'impression de brûler. Pourtant il tendait instinctivement son visage vers le feu.

— On dirait que tu es tombé dans les marais, commenta Eris.

Nathan hocha la tête distraitement.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

Sa curiosité était plus forte que sa volonté un peu taciturne de ne pas se mêler des affaires des hommes. Cette silhouette famélique, blanche de trouille et de froid, dans ses vêtements déchirés excitait les questions. Elle se méfiait encore de lui, pourtant elle lâcha l'épée. Dans son langage économe, cela équivalait à une main tendue. Cet homme paraissait suffisamment agité pour bondir sur elle à la moindre brusquerie. Mieux valait tenter de le rassurer. Et de déterminer ce qui avait pu l'effrayer de la sorte.

Nathan n'avait pas fait le moindre pas dans sa direction. Il restait recroquevillé contre la porte et elle nota que ses jointures blanchissaient sur la poignée. Il la maintenait fermée, toutes ses maigres forces arc-boutées dans la lutte.... contre quoi ? Un courant d'air ?

— Qu'est-ce qu'il y a là, dehors ? demanda Eris d'une voix douce.

Cajoler la folie qu'elle voyait briller dans les yeux bruns tendus vers les armes. Elle fit un pas en avant. Nathan leva une main. Elle s'immobilisa croyant que son geste l'avait effarouché, mais Nathan replia les doigts, laissant droit l'index.

— Chut... murmura-t-il. Ecoute...

Elle dressa les oreilles, attentive. Elle n'entendait que le crépitement du feu. Agacée, elle tenta de dépasser cela. Elle se tendit au-delà, au dehors, au devant de la neige. Était-ce le vent qu'on entendait geindre ?

— C'est lui... dit Nathan. Il arrive...

Cette fois, Eris avança franchement vers lui et se colla au battant. Le froid émanait de l'extérieur à travers la porte et elle frissonna. Une volée de glaçons frappa les murs et les carreaux, les faisant sursauter. Réunis dans une même crainte infantile, les deux jeunes gens se sentirent étonnamment proches. Eris commençait à prendre sa terreur au sérieux. Et elle était contagieuse.

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. De quoi tu parles ?

— Je ne sais pas, répondit nerveusement Nathan. Ça a tué mon chien et ça a utilisé sa peau. C'est un squelette...

Il lui jeta un coup d'œil pour traquer le moindre sourire narquois, la plus petite parcelle d'ironie sur le visage de la fille. Rassuré, il poursuivit :

— C'est un squelette haut comme un cheval. Il prend la fourrure, la peau, les muscles des autres êtres vivants. Tout cela tient sur ses os un moment avant de pourrir. Mon chien...

Sa voix s'étrangla. Il buta sur le nom, incapable de lui faire franchir la herse tremblante de ses

dents.

— Mon chien, il commençait déjà à se décomposer. À peine avait-il intégré ce monstre...

— Un démon... murmura pensivement Eris, comme si cela faisait écho à quelque chose dans sa mémoire.

— Sac d'os... répliqua Nathan avec hargne.

C'était comme un appel auquel répondit la voix aigre de la créature, dehors. Elle émit une longue syllabe sifflante, très aiguë, dans laquelle ils furent incapables de discerner un nom. Eris suffoqua.

— Mon dieu... murmura-t-elle.

Elle bondit en arrière et décrocha une épée du mur.

— Prend !

Nathan saisit la lame au vol d'un geste malhabile et manqua la laisser choir. Eris fronça les sourcils.

— C'est la première fois que tu tiens une épée ? interrogea-t-elle alors que Nathan affermissait maladroitement sa prise sur la poignée.

— Le bout de mes doigts a gelé, je crois, répliqua Nathan avec un sourire d'excuse.

Eris décrocha deux épées. Elle fit face, une dans chaque main.

— Ces maudits sorciers, grinça-t-elle. Tout est de leur faute. Ils l'ont invoquée. Ils ont mené un sabbat pour éveiller l'une de leur divinité malfaisante. Nous les avons stoppés pourtant...

Il se mordit les lèvres.

— Nous les avons tous tués !

De nouveau, dehors, résonna la plainte grêle. Des éclats de glace revinrent frapper les vitres. À travers la buée, Eris discerna une forme brune, à l'échine bosselée, qui se mouvait lentement. La chose était environnée de minuscules glaçons qui tourbillonnaient autour de son poil, comme une myriade de satellites autour d'un astre grotesque. Derechef, les petites esquilles vinrent mitrailler les carreaux, puis les murs.

Sac d'os était dangereusement près, à seulement quelques centimètres de pierre et de torchis d'eux. Nathan doutait que la créature puisse abattre un mur, par contre la porte était un point faible. Sac d'os, dans son intelligence démente du monde, le comprenait lui aussi, car il s'arrêta en face d'elle. Ses doigts longs et fins, qui appartenaient à une espèce indéfinissable, se glissèrent sous le battant et cherchèrent à le déplacer. Un souffle rauque passa par l'interstice. Une plainte parvint jusqu'à eux :

— F-F-F-F-Froid...

Presque une supplique.

Eris baissa un peu sa garde, interloquée.

— Est-ce que j'ai bien compris ? murmura-t-elle. Est-ce qu'il vient de dire qu'il avait froid ?

Nathan mit l'index sur ses lèvres et l'implora muettement de se taire.

La chose devenait plus insistante. La porte tremblait sur ses gonds. Sac d'os heurta le battant et un bruit spongieux explosa dans le silence. La créature émit une vocifération bizarre. Les miasmes de la charogne commençaient à imprégner la pièce. Eris recula malgré elle.

— Quelle odeur ! feula-t-elle, repliant le bras sur son nez.

— Il se décompose, expliqua Nathan. Si on peut le tenir à distance encore un peu, peut-être qu'il tombera en morceaux ?

— Tu l'as amené jusqu'ici ! réalisa Eris, frappée d'horreur. De quel droit as-tu fait ça ? Peut-être même est-ce toi qui l'as invoqué, sorcier !

La colère prenait naissance dans son épouvante, mais cela lui faisait du bien ; la rage affermirait sa

volonté. Nul doute qu'elle devrait être forte.

La créature poussa un râle rauque. Elle gémit encore puis des mots s'ordonnèrent dans ce brouhaha aigu.

— Ouvre... P-P-P-P-Porte... F-F-Froid !

Nathan recula malgré lui, cessant de peser sur la porte. Le battant s'ébranla fortement. La créature se jetait dessus, rebondissait sur le bois, y laissant à chaque fois un peu plus la trace gluante de ses organes. La puanteur et le bruit étaient révoltants.

Eris se coula sur le côté, en face de Nathan. Encadré par les lames, son visage arborait une expression féroce.

Entre eux, le bois se fendilla. Du sang noir s'infiltra par la lézarde et coula en une grosse traînée huileuse jusqu'au sol.

— Quand il entrera, dit Eris d'une voix contractée, nous le frapperons avec les épées. Essayons de lui percer le cœur ou de lui couper la tête.

Nathan n'osa pas dire qu'il doutait que la créature ait un cœur ou que de détacher la pauvre tête de son chien des épaules affreuses de la chose ait un quelconque effet sur sa vie. Il acquiesça simplement et resserra sa prise sur la poignée de l'épée. Après tout, ce serait quand même une satisfaction que de voir l'acier broyer les chairs monstrueuses.

Je vais faire de toi un tas de farine humide...

La porte explosa dans une cascade de copeaux. Un tourbillon de neige entra avec le vent, amenant à l'intérieur la puanteur de la charogne. Le monstre, déséquilibré, tituba en avant. La tête de chien était à demi corrompue. On voyait l'os par la béance des chairs, mais cela ne ressemblait pas au crâne d'un chien. Les traits du husky se disloquaient sur la figure étrangère. Le museau pendait lamentablement, suspendu à des tendons rougeoyants. C'en fut trop pour Nathan qui abattit son arme de toutes ses forces. Le coup porta sur la nuque de la créature. Il y eut un formidable craquement. La lame entailla la fourrure, se fraya un chemin à travers les chairs collées. Des plumes s'envolèrent. Des paquets de peau et des masses gélatineuses tombèrent au sol. Du sang noir rejaillit sur les avants bras de Nathan. Il avait senti le contrecoup de son assaut jusqu'aux épaules. Ses coudes en vibraient encore.

La partie supérieure de la créature s'affaissa. La tête de chien glissa plus bas et une patte se tordit dans un angle impossible.

Nathan lui avait fracturé l'épaule et peut-être quelques vertèbres. Un sourire de triomphe trembla sur ses lèvres, comme la patte restait plantée dans le sol, déséquilibrant la masse improbable du monstre.

Très lentement, Sac d'os tourna la tête vers lui. Les yeux bleus du husky avaient été engloutis au fond des orbites. Ne restait plus qu'une flamme hargneuse, allumée dans les lointaines prunelles. Les babines s'écartèrent, s'étirant en une vilaine grimace. Il vit briller des dents, sauf qu'il n'y avait que des crocs, arrachés à divers prédateurs, loups, chiens, renards, lynx, ours... Elles étaient plantées de travers dans la bouche, le palais en débordait, alignées en zigzags. Immédiatement, Nathan ressentit le tiraillement de sa peau attirée par le magnétisme du monstre.

— T-T-T-T-toi ! hurla la chose.

Son haleine porta comme un coup de poing. Une bave noirâtre et nauséabonde aspergea le visage de Nathan.

— Toi ! TOI ! TOIIII !

Le reste se transforma en un hurlement sauvage qui ressemblait à un cri de guerre.

Nathan serra la garde de l'épée dans ses mains tremblantes et opposa la lame entre lui et la gueule de la créature. Ce bout d'acier lui paraissait minuscule.

— Eris... appela-t-il faiblement.

Il ne voyait pas la jeune femme. Elle était dissimulée par le corps du monstre. Mais il aperçut les deux épées dont la pointe touchait le sol.

— Eris ?

Pas de réponse.

Sac d'os se porta à l'attaque ; Nathan esquiva maladroitement. La créature tomba sur les rotules, déséquilibrée par son assaut. Quelque chose craqua encore. Un os, quelque part, sous les pans de fourrure. Les babines de chien pendouillaient maintenant et elles s'agitaient mollement comme le monstre essayait de parler.

— T-t-t-t-oi ! Donne-moi... T-t-t-t-a peau ! D-d-d-d-onne !

Nathan était retombé sur les fesses. Il essaya d'appliquer un coup d'épée sur le museau de la créature. Au moins cette fois, réussirait-il à le sectionner. Ce serait rendre service au pauvre corps de son chien. La lame se figea dans les airs. Il appuya de toutes ses forces, mais ne rencontra qu'une résistance invisible.

— À moi ! aboya la créature. À-à-à-à moi ! Moi !

L'épée lui fut arrachée des mains. Elle vola à travers l'espace et se ficha dans la patte brisée du monstre. Le sang noir coula sur l'acier, l'arrimant à la chair pourrissante. Nathan vit avec horreur que la créature commençait à se relever. De l'épée, il avait fait une attelle.

— E-é-é-é-épées ! Épées ! D-d-d-d-écouper t-t-t-toi ! Vais t-t-t-te tuer ! Et ça-ça-ça...

Il éructa la suite avec une hargne prodigieuse :

— Et ça va me faire du bien !

Nathan avait presque vu les cordes vocales bouger quand elles avaient formé cette phrase. Impossible de se méprendre sur le sens. C'était abject de penser que quelque part dans ce tas d'immondices, il y avait quelque chose de résolument humain.

— Épées ! brailla la créature.

Les armes accrochées au mur s'ébranlèrent. Le cliquetis de l'acier frappant la pierre se répandit dans l'air comme d'odieuses castagnettes. La première s'arracha à ses attaches et transperça la pièce. La seconde siffla tout près des oreilles de Nathan qui dut plonger à plat ventre sur le sol. Les armes entamaient une danse barbare dans la forge, magnétisées par le curieux pouvoir du monstre. Elles s'ordonnaient peu à peu en une valse fantastique, roulant autour de Sac d'os. Elles ralentirent leur gigue sur le cou de la créature : ainsi elles formaient un formidable volant d'acier tranchant qui tournait lentement autour du monstre, encadrant sa nuque et sa poitrine. La pointe de toutes les armes était dirigée vers l'avant et on avait l'impression d'avoir affaire à une divinité hindoue, brandissant des sabres dans ses multiples mains.

Eris perdit la raison.

Avec un hurlement à la croisée de la haine et de la panique, elle fondit sur le monstre et abattit ensemble ses deux épées. Monté comme une machine de guerre, mais malade et maladroit, Sac d'os n'opposa aucune de ses armes en guise de résistance ; les lames taillèrent à vif dans les chairs pourries. Avec un choc mat, la tête de husky tomba sur le sol. Eris poussa une exclamation de triomphe tandis que le corps décapité oscillait sur ses longues jambes. Les épées continuaient leur lent manège autour du vide. Aux pieds d'Eris, la tête de chien se disloquait. Le sang noir la rongea comme un acide. Quelques touffes de poils blancs et gris macéraient dans une bouillie nauséabonde. Le véritable crâne du monstre blanchissait au creux de la mare. Il ressemblait vaguement à la tête d'un cheval, longue et étroite.

— Je l'ai eu ! bafouilla Eris.

Le regard de Nathan allait de Sac d'os, toujours debout mais immobile, à la jeune femme, dont une hilarité nerveuse commençait à secouer la cage thoracique. Puis elle s'arrêta net.

L'attraction phénoménale du corps du monstre était en train d'attirer le crâne, qui s'envola brusquement pour revenir se joindre à la colonne vertébrale sectionnée. Il se cala de travers. Quelque chose bouillonna dans les entrailles de la bête, et ils virent poindre avec horreur, par les mâchoires, une langue brunâtre. La créature avait sans doute régurgité l'organe, qu'elle dissimulait quelque part dans son corps et l'avait assemblé à la hâte au nœud des cordes vocales. Du moins, c'est ce que Nathan interpréta grossièrement, quand résonna de nouveau la voix affreuse du monstre.

— Ma t-t-t-tête !

Il fit face à Eris. Les épées se mirent à tourbillonner autour de son col.

— D-d-d-d-donne moi ta t-t-t-tête ! Je veux ! v-v-v-veux ! ta tête ! ta p-p-p-peau ! t-t-t-tes yeux !

Eris ne put esquisser un geste pour sa défense. Ses vêtements se déchirèrent, sa peau s'étira. Nathan, porté par une chevalerie irraisonnée, s'élança vers eux. À moins d'un mètre de Sac d'os, il sentit l'affreux pouvoir de la créature mordre sur ses propres chairs. Il recula. Le magnétisme qui tentait de lui arracher les muscles décrût aussitôt. Sac d'os s'acharnait sur la jeune femme. Nathan se détourna pour ne pas voir son visage se déformer et le sang baigner ses yeux, lézarder ses joues. Il détala à quatre pattes, à la recherche éperdue d'une cachette où se terrer et attendre que l'attention malveillante du monstre s'éloigne de lui. Le bruit était insoutenable. C'était semblable à une mastication infernale. Des mâchonnements humides, mêlés aux cris de la jeune femme qui s'étaient changés en gargouillements.

Nathan n'avait plus froid. Il avait atrocement chaud et la tête lui tournait. La sueur dégoulinait dans ses yeux. Les mèches grasses de ses cheveux lui barraient les sourcils. Ses mains tremblaient tandis qu'il cherchait à tâtons une quelconque ouverture. Il plongea derrière un établi et ne bougea plus.

C'était une piètre cachette.

Nathan compta lentement jusqu'à dix, prenant chaque fois une inspiration plus ample, et quand il se sentit suffisamment maître de ses nerfs, il regarda dans la direction du monstre.

Le visage d'Eris était plaqué sur le profil longiligne de la tête de cheval. Il y adhérait de façon grotesque, exagérément étiré pour épouser le crâne. Quelques lambeaux de chair voletaient encore librement, mais peu à peu le sang noir coagulait sur ses rubans délicats pour les souder à l'os. Une agitation invraisemblable bouillait sous la peau humaine, tandis que tous les mécanismes organiques se remettaient en place et que les joints entre la tête de la malheureuse et le corps du monstre s'associaient. Les bras d'Eris, ses jambes, son torse accommodaient différents endroits de l'anatomie de la créature. Comme s'il ne savait qu'en faire, il avait agglutiné les bras sous les poches flasques de son ventre et les mains traînaient sur le sol.

Les cordes vocales se modifièrent de nouveau. Cette fois, c'est une voix féminine qui vibra dans la forge, détachant les syllabes :

— Na-than, Naaa-than !

Ce n'était plus tout à fait la voix d'Eris, mais cela y ressemblait, comme si elle appelait au secours du fond d'un puits.

En faisant un pas en avant, Sac d'os marcha sur l'enveloppe pourrie qui avait été une tête de husky. C'était comme s'il avait pressé une outre gonflée d'eau brune.

— F-f-f-f-roid ! grinça le monstre.

Son esprit dément devait être partagé entre la volonté abstraite et furieuse de tuer et la recherche d'une source de chaleur toujours plus importante, car c'est vers le feu de la forge qu'il se dirigea. Il était étreint par le froid mortel de sa perpétuelle agonie et l'être le cajolait. Tous les objets métalliques présents

dans la pièce vinrent grossir son corps. Un marteau pendouillait sur son cou. Des pinces agraient déjà deux bouts de peau près des côtes.

Nathan se rendit compte qu'il avait cessé de respirer. Il expira longuement, exhalant un peu de terreur alors que le monstre lui tournait le dos. Il l'entendit balbutier :

— Ch-ch-chaud ?

La lumière vive de la forge éclairait vivement la tête déformée de Eris et creusait de bosses rousses et noires le relief saugrenu du monstre. Il exposa le visage humain aux flammes.

— Ch-ch-chaud ? répéta-t-il stupidement.

Il fit un pas supplémentaire. La peau d'Eris commençait déjà à fondre. Elle se racornissait sur les pommettes. Des marbrures enlaidissaient le visage torturé. Les globes oculaires éclatèrent et l'humeur en coula sur les joues. La fourrure des épaules et du torse du monstre frisait dans la chaleur du feu. Quelques organes mal assemblés tombèrent sur le sol avec des impacts de viande humide. L'ivoire des os réapparut par les béances qui grandissaient à vue d'œil. L'acier chauffé à blanc des multiples épées rougeoyait sur la peau et enflammait son poil.

Il fond... réalisa Nathan, éberlué.

Sac d'os poussa un grognement bizarre et entra toute la tête dans le four. Il était incapable de parler plus longtemps. Son nouveau visage se délitait dans les flammes. La tête chevaline reparaisait, soutenue par les vertèbres pointues.

C'est le moment où jamais... s'invectiva Nathan.

Il sortit en rampant de sous la table et avec des gestes tremblants, enfila d'épais gants de cuir. Les épées qui tournoyaient autour de Sac d'os tombaient une à une, relâchées par le magnétisme qui devait se détendre alors que le monstre se laissait aller à sa béatitude infernale, la moitié du corps enfoncée dans le brasier.

Nathan ramassa l'arme la plus proche et malgré la protection du gant, la chaleur insoutenable mordit la chair de sa paume. Il serra les dents, ferma les yeux et abattit la lame de toutes ses forces.

— Crève ! hurla-t-il.

L'acier brûlant fracassa les os. Comme des quilles, ils tombèrent épars, dans des volées de touffes de poils brûlés, de plumes carbonisées, de chair grillée. L'odeur était infecte. Nathan continua sa boucherie, exalté par la haine. Sac d'os ne hurlait même pas. Il n'avait plus de gueule, plus de voix. Un coup d'épée sépara la tête de cheval du reste du corps. Elle tomba dans l'âtre et continua d'y brûler. Nathan eut l'impression que les flammes s'enroulaient au fond des orbites pour y former une prune où brillait une fureur dévorante. Pourtant il poursuivit sa tâche, réduisant les os en farine, dispersant les organes et la bouillie bizarre qui était agrégée dans la cage thoracique. Il ramassait les débris par poignées et les jetait dans le feu.

— Vas-y ! hurlait-il, réchauffe-toi ! réchauffe-toi maintenant, saleté !

Enfin il retomba assis, riant et pleurant, dans une flaque noire et brune dont la puanteur lui fit finalement régurgiter toute l'horreur de cette nuit absurde.

Au petit matin, le feu s'était éteint. De Sac d'os, il ne trouva plus que le crâne. Bizarrement, comme tout le reste finissait par se consumer dans la fournaise qu'il attisait sans cesse, la tête était demeurée intacte. Il la prit prudemment dans sa main. Il ne ressentit rien. Ce n'était plus qu'un objet quelconque, dénué de tout pouvoir. Le maléfice de la créature s'était dissipé, emporté par la fumée de la forge.

Nathan tituba dans la neige. Il trouvait au fond de lui une énergie bizarre qui le porta jusqu'à l'accomplissement d'un dernier geste ironique. Dans l'arbre où pendaient les cadavres de tous ses adorateurs, il suspendit au bout d'un crochet la tête de Sac d'os. Il rit en la regardant se balancer au gré

du vent. Finalement, ces pauvres hères avaient réussi. Ils étaient réunis avec leur demi-dieu venu des abysses.

Un corbeau qui piquetait la chair morte d'un fidèle, s'envola pour se poser près des restes de Sac d'os. Intrigué, il y donna un petit coup de bec.

Et le crâne de cheval le pulvérisa.

Dans un tourbillon de plumes noires, l'oiseau se disloqua pour venir se ficher au hasard le long de la tête. Un œil, tout petit et sombre, brilla dans l'orbite vide de Sac d'os et commença à regarder autour de lui.

Le sourire de Nathan se mua en grimace.

Dans une gigue macabre, tous les cadavres pendus à l'arbre se mirent à danser.



La Chaise

Texte : Alain Ex-ignotis ►

Illustration : Grem ►

William Kemler était un jeune homme pressé. Grand, mince, il avançait à grandes enjambées dans les rues désertes. Le soir tombait rapidement, ensanglantant le ciel de traînées rouges et orange. Il avait laissé sa voiture à l'hôtel pour prendre un peu d'air. Plus d'un mois à passer de prisons en pénitenciers, de cellules en salles d'exécution, lui avait redonné le goût d'une certaine liberté. Son rendez-vous était important, il pouvait l'aider à donner un angle original à son article. Un vieil excentrique qui collectionnait les chaises électriques était une chance de terminer son étude de la société carcérale américaine d'une touche pittoresque.

Devant la maison, les perspectives changèrent un peu. Il avait déjà imaginé l'inoffensif illuminé vivant dans un quartier résidentiel de retraités, tranquille et bien entretenu. Angell Street était une rue triste et isolée, le numéro 454, une grande bâtisse sans caractère, précédée d'une petite cour abandonnée. Seul le cadavre rouillé d'un pick-up jetait son ombre sur la façade monotone. En fait, l'aventure promettait d'être quelque peu sinistre. Il n'entendit pas son coup de sonnette, mais un pas se rapprocha rapidement de la porte.

Si l'on s'en tenait à son visage, l'homme qui ouvrit était visiblement dans la soixantaine, un profil d'aigle, aigu et creusé mais il se tenait vif et droit, comme si les années n'avaient pas eu d'influence sur son corps. Des yeux perçants et mobiles scrutèrent le jeune homme avant que l'invitation à entrer ne vienne. Les présentations d'usage ne tardèrent pas. Mr Malta avait un anglais élégant, vif, qui aurait plus convenu à un professeur ou à un érudit qu'à un quelconque fantaisiste.

William expliqua rapidement la teneur de son travail. Il avait vu la chaise électrique de la prison de Stark, en Floride, et l'opérateur lui avait parlé de lui. Malta eut un léger sourire.

— Ce brave Gilman. Digne successeur de mon père. Un homme de bonne volonté qui fait son travail honnêtement. Les ligues des droits de l'homme l'ont éreinté. Pourtant, il ne ferait pas de mal à une mouche.

— C'est donc votre père, Joseph, qui vous a donné le goût de...

Aussitôt il fut gêné de sa propre idée. Comment parler d'un goût pour une chose si morbide ? Son hôte ne sembla pas autrement dérangé par l'allusion maladroitement réprimée.

— Non, du moins pas directement. Mais je vais vous servir un thé, et nous allons parler de cela plus en détail. Et je vais vous montrer mes petites merveilles.

Effectivement la pièce d'après valait le détour par cette ville quelconque. Il prit des notes quelque peu frénétiquement pendant que Malta préparait en plus du thé une collation somme toute substantielle. Ils se retrouvèrent ainsi à discuter comme de vieux amis au coin du feu. Sauf qu'à la place de l'âtre, il y avait une dizaine de chaises en bois assez semblables entre elles, recouvertes de câbles et de sangles. Kemler avait déjà croqué l'objet dans son reportage : *un siège assez large, en bois clair. Le dossier est haut. Les bras tombent naturellement sur les accoudoirs. Pas de rembourrage, le condamné est assis à même le bois froid, mais la tête repose sur un coussin en cuir ferme. La chaise à l'air solide. Le système de sangle est complet, avec de grandes boucles en métal. Les lanières de cuir sont d'un brun sombre qui*

tranche sur le bois. Une tige métallique noire, incongrue, surplombe le haut dossier et porte la sangle qui ira couronner le condamné.

Un silence s'installa tandis que le journaliste laissait son regard errer sur les objets.

— Fascinant, n'est-ce pas.

Le jeune homme sursauta.

— Oui, ces... Ces objets du quotidien, si inoffensifs.

— Oh, tout est *a priori* inoffensif. Enfin, je parle de ce qui est inanimé. Un ver peut être dangereux s'il envahit votre tube digestif, ou dévore votre foie. Un virus minuscule foudroie un village en moins de vingt-quatre heures. Mais la plus puissante des bombes atomiques ne fera pas de mal à une mouche si un homme n'appuie pas sur un bouton. Il en est de même pour mes chaises. Ce ne sont que des moyens, des vecteurs. Des passages.

Il avait prononcé ce dernier mot pour lui-même, à voix basse.

— Des passages vers l'autre monde ?

— Oui.

Il jeta un regard curieux vers le jeune homme, comme si, à nouveau, il voulait lire dans ses pensées.

— Je suppose que vous avez vu d'autres manières d'exécuter les sentences dans votre enquête ? Injections létales, peut-être quelques chambres à gaz ?

Il hocha la tête. Ce n'était qu'un des aspects de son reportage, précisa-t-il. Malta poursuivit, les yeux fixant un horizon invisible.

— L'injection est préférée par les autorités, ces derniers temps. Moins traumatisante pour le spectateur, je suppose. C'est aussi un reflet de notre époque. La science médicale vient soutenir la société dans sa lutte contre les ennemis de l'ordre public. Je n'aime pas cette méthode. Une anesthésie et hop ! On se débarrasse du problème. Non. Il y a mieux à faire. L'exécution est un art ancien et difficile. Vous savez, la lapidation en est l'une des plus anciennes techniques. Un fort rapport à la terre, le condamné est enterré jusqu'au torse. Puis viennent les pierres. Le sable, la poussière boivent son sang et sa souffrance. L'agonie peut durer jusqu'à trente minutes. Sans intérêt.

Il balaya l'idée d'un revers de main, comme si effectivement cela ne comptait pas. William n'osait plus rien dire, comme fasciné.

— Pour continuer dans le cadre religieux, la crucifixion a laissé une trace particulière dans nos civilisations modernes. En croix droite ou en X, elle est chargée de symboles. C'est elle qui nous concerne plus spécialement. La pendaison et la décapitation ont de tout temps accompagné l'humanité, fidèles pourvoyeuses d'exécution de sentences. La pendaison est trop aérienne, suspendue dans le vide autant que la lapidation est ancrée dans la terre. Les âmes vont à la nature. Ce n'est même pas une punition. Un nœud à l'estomac, puis à la gorge, et puis zou !! Le nœud disparaît. Non, pendre, lapider, trancher, à quoi bon ? Ce sont des fins rapides, presque douces. Le retour à la nature. Même le bûcher, réservé à la sorcière, à l'hérétique, ce n'est rien qu'une asphyxie, une noyade somme toute !

— Oui, mais...

— Je sais, vous allez me dire, si le bourreau est maladroit, le cou trop solide, les lapidateurs trop timorés, oui, cela peut s'éterniser, devenir une vraie agonie. Des exceptions ! Oh, nous pourrions parler de la guillotine aussi. Ces Français ! Ces coqs sales, braillards, râleurs, prétentieux ! Comment ont-ils pu inventer cette machine si parfaite, et en même temps si propre et discrète ? La guillotine est la quintessence de ce que je déteste. Une formalité désincarnée, instantanée, plate. Non, seule la crucifixion assurait un passage correct, avant l'arrivée de l'électricité.

Le jeune homme replongea dans ses notes. Malta avait parlé avec un mélange de calme et de passion qui dénotait une grande lucidité. Même si ses propos étaient inquiétants pour un être humain. Un tel intérêt pour la mise à mort... Il décida de porter la discussion sur un terrain plus religieux.

— Justement, cela fait plusieurs fois que vous parlez de crucifixion et de passage. Est-ce que vous êtes chrétien ? J'aimerais...

— Je vous expliquerai après, pour l'instant, suivez-moi.

Le vieil homme le prit par le bras et ils s'approchèrent des chaises. Elles n'étaient qu'à deux mètres de lui et pourtant le journaliste eut une impression étrange, comme s'il avait marché sur plusieurs kilomètres avant de les atteindre. Il lui sembla voir les lumières baisser d'intensité, et il eut la chair de poule. Son hôte l'accompagna d'un petit rire ironique. Puis sa voix changea, dure et impérative.

— Je vous présente Old Sparky. Asseyez-vous.

Il n'eut pas le temps de protester. Quelque chose hurla dans le fond de son esprit, une mémoire ancestrale, un réflexe de défense issu du fond des âges, trop loin pour émerger du cortex préfrontal, moderne et rationnel. Ce n'étaient que des chaises. Un sentiment incongru de fierté le parcourut, le fait de passer par-dessus cette peur imbécile de quelques morceaux de bois. La curiosité l'avait emportée sur l'instinct. Il appuya bien son dos contre le dossier ferme, comme s'il allait faire une petite sieste.

— Là, vous approchez un peu la réalité. Imaginez, la pièce blanche, un peu sale, le parquet irrégulier. Quatre gardiens vous entourent, le prêtre murmure les derniers sacrements. On vous demande votre dernière parole, vous propose votre dernière cigarette. Votre regard s'accroche sur des détails futiles, comme si vous n'étiez pas là, mais dans la salle d'attente d'un dentiste, ou tout autre endroit un peu ennuyeux. Famille ou amis, vous ne les voyez pas. Vous êtes seul, détaché. L'attente dans le couloir de la mort a été si longue que l'issue fatale est devenue une abstraction, un futur improbable. Sans violence mais fermement, un homme attache les sangles. D'abord les poignets, puis les chevilles. La taille est étroitement maintenue par deux lanières larges et solides. Enfin, doucement, il cale votre tête contre le coussin, bien droite. La peur s'insinue soudain, impérieuse, irrépressible. Ils font quelque chose sur votre front, c'est humide. Ils accrochent quelque chose à votre jambe. Vous roulez des yeux, cherchant désespérément à voir, mais vous ne voyez rien. Vous ne pouvez plus bouger. Trop bien attaché. Le temps s'accélère, votre cœur aussi, il fait chaud, vous étouffez. Prévoyants, ils vous ont déjà mis le bâillon. Vous paniquez, une boule énorme monte dans votre gorge, vos yeux se remplissent de larmes d'impuissance. Ils ne vous regardent déjà plus. Quelques gémissements étouffés, mais que vouliez-vous dire ? Non ? Arrêtez ? C'est trop tard. Un liquide chaud coule sur votre joue. Et soudain, ils mettent la cagoule. C'est le noir complet. Alors...

— Arrêtez !!

Il avait hurlé. Tout en parlant, Malta lui avait attaché les mains et les pieds.

— Arrêtez. Oui. Vous comprenez maintenant. Là, je vais attacher les dernières sangles.

— Non, c'est bon. J'ai bien saisi l'horreur de l'exécution. Croyez-moi, je le savais déjà.

— Allons. C'est ce que vous pensez. Comment allez-vous faire ressentir au lecteur la vérité sans vous-même l'avoir approchée ?

En quelques gestes experts, Kemler fut solidement lié à la chaise. Malta fit un pas en arrière, comme un artiste qui contemple son œuvre.

— Parfait ! Nous y sommes. Un être de chair sur un objet de bois. Pour revenir à notre conversation de tout à l'heure, la crucifixion n'est pas loin.

Le journaliste essaya de remuer, mais il était trop bien maintenu. Il ne lui restait plus que la parole. Il se sentit soudain impuissant, comme un enfant perdu dans le noir. Comme un condamné.

— Je... Je dois prendre des notes.

— Attendez, vous venez d'arriver ! Et puis, cela ne va pas durer longtemps. Ayez confiance en votre mémoire. Vous n'oublierez pas ce que je vais vous raconter. Cette chaise est spéciale. Je suis né dessus.

L'étonnement et la curiosité lui firent oublier sa position inconfortable. Le journaliste reprit l'ascendant sur l'animal prisonnier.

— Oui, je suis né sur cette chaise. Oh, ce n'est pas un récit extraordinaire. Mon père était en train de la retaper dans un atelier, elle avait été malmenée par un condamné trop musclé. Ma mère, qui était venu le voir, perdit soudainement les eaux. J'arrivai rapidement, la maison était loin, autant que l'hôpital. Mon père n'avait rien d'assez grand, et solide, pour la soutenir. Cela s'est fait presque naturellement. Ils n'eurent pas le temps de réfléchir. J'entrai ainsi dans ce monde, là où tant l'avaient quitté.

Malta s'assit en face de lui sur une autre chaise électrique, écartant soigneusement les lanières de cuir avant de reprendre la parole.

— Je suis content que vous soyez venu. Ma collection est une satisfaction de tous les instants, mais il manque toujours quelque chose. Toutes, ici, autour de nous, attentives, patientes, elles sont pour moi incomplètes. Regardez, les sangles qui pendent, désordonnées. Ce n'est que quand un être humain prend place, soigneusement attaché, qu'une chaise électrique prend toute sa mesure. Et puis, les temps ont changé ! Vous avez dû voir ça ! Maintenant, une sangle trop large est passée derrière la tête et le haut du dossier, venant cacher entièrement le visage. Même sans la cagoule noire, on ne voit rien. Ils ont peur de ce qu'ils font. Ils n'assument pas leur civilisation. Bientôt, ils vont l'abandonner, pour des anesthésies et des empoisonnements ! Des lâches !

Le vieil homme ne cachait pas son dégoût. Kemler ne voulait pas passer pour un pleutre, mais son malaise grandissait. Ce type devenait plus qu'inquiétant.

— Si vous vouliez bien me détacher, je dois vraiment noter tout cela. C'est vraiment fantastique.

— Vraiment ?

Le vieil homme se leva pour passer derrière le journaliste, qui poussa un soupir de soulagement. Cette histoire avait cessé d'être drôle depuis longtemps. Hors de son champ de vision, il sentit bouger la lanière qui le retenait au dossier. Puis soudain, quelque chose de souple et rugueux vint se mettre entre ses dents. Ce vieux fou venait de le bâillonner ! Il eut beau se trémousser, sa langue se colla au tissu serré et ses mâchoires furent transpercées par la douleur.

— Je sais bien que cela ne vous plait pas, mais l'expérience vaut le détour. Et de cette façon, vous serez plus attentif à mes paroles. Croyez-en mon expérience sur le sujet. Je vous disais que cette chaise était spéciale. Ce n'est pas seulement parce qu'un homme y est né, et que tant d'autres y sont morts. Cette chaise a plus d'une histoire. Comme les autres, d'ailleurs. Mais elle, elle fait partie de l'Histoire. Je vous ai dit qu'elle avait été utilisée pour les plus grands. Elle a été utilisée pour le plus grand. S'il y avait une hiérarchie, un concours, il gagnerait. Oh, à son niveau, il est dur de savoir qui est vraiment responsable. Caligula, Néron, Staline, Mao, Napoléon, Hiro Hito, Attila, etc. La liste est longue et elle traverse les âges. La raison d'état, la guerre justifient tout. Mais lui...

Kemler avait arrêté de se débattre. Le bâillon rentrait dans sa chair, lui tailladant les joues. Il avait peur d'avaler sa langue et d'étouffer.

— À la fin de la seconde guerre mondiale, Churchill voulait un châtiment particulier pour Hitler. Dans un esprit pratique, ou pour faire plaisir aux États-Unis, il leur a demandé Ol' Sparky. Elle est venue. Elle a traversé l'Atlantique. Mon père était là, fidèle à son outil de travail. Le voyage fut plus ou moins secret, le monde avait d'autres chats à fouetter à ce moment-là. Puis les choses se sont compliquées. Les Russes

avaient de l'avance. Mon père et la chaise se retrouvèrent en première ligne, par hasard sans doute, embarqués avec les renforts de Patton. En une semaine, ils étaient à quelques kilomètres de Berlin.

Malta était revenu devant lui.

— Je le lis dans vos yeux. Je suis fou, n'est-ce pas ? Hitler s'est suicidé, et son corps n'a jamais été retrouvé. C'est l'histoire officielle. Vous pensez que je vais vous dire qu'en secret le Führer a été jugé et exécuté par les alliés. Et vous auriez raison de ne pas me croire. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Tout était dans les notes de mon père, soldat obscur de la providence sombre. Ils ont été capturés par les SS. Une compagnie blindée qui n'alla pas beaucoup plus loin, d'ailleurs. Ils échouèrent sur un terrain d'aviation troué comme une passoire. Une poignée de nazis, unis par le destin vous diriez. Je préfère parler de la puissance des Grands Anciens. Deux hommes scellèrent le destin d'Adolf Hitler. Le premier était Karl Maria Wiligut, mage noir et mentor d'Himmler. Mon père attendit des heures dans une tente. Les quelques soldats américains qui l'accompagnaient avaient été exécutés sous ses yeux.

Dehors, un engoulement lança un cri lugubre. La nuit tombait. Le vieil homme se tut un instant, le regard perdu dans l'obscurité d'une fenêtre. La pièce était maintenant baignée de la lumière orange d'une ampoule nue. Kemler n'avait pas vu les ombres s'allonger. Malta secoua la tête, comme pour reprendre pied dans la réalité. Quand il continua son récit, sa voix était plus calme.

— Le deuxième homme était Hans Rudel, pilote de génie et soldat allemand le plus décoré de la seconde guerre mondiale. Il était le seul à pouvoir apporter la chaise au führer. Je vous passe les détails, la chasse russe omniprésente, l'atterrissage nocturne dans la ville dévastée, les balles qui sifflaient sans discontinuer, les enfants soldats qui gardaient le bunker. C'était le 30 avril 1945. En quelques instants, ils furent mis en présence du führer. Hitler lut le message de Wiligut. Puis il ordonna de préparer la chaise. Un jeune soldat SS eut l'insigne honneur d'aider le chef suprême des nazis à prendre place. Un gamin blond, à peine un adolescent. D'un geste, Hitler refusa qu'on l'attache. Quand le soldat envoya le courant, il ne bougea pas. Mon père insista sur ce point. Pas un mouvement. Il resta les yeux fixés devant lui, sur le mur. Un léger filet de sang coula le long d'une électrode. Les éponges se teintèrent de rouge. Cet homme était au-delà du fanatisme, au-delà de la folie. C'étaient les mots de mon père. Je pense que Wiligut, en quelques lignes, avait convaincu Hitler. Ils savaient. Goebbels était là aussi, il empêcha mon père de couper le courant. Puis la salle s'obscurcit. Mon père pensa à un bombardement. Puis vinrent les voix. Des paroles incompréhensibles, obscènes, qui semblaient venir de nulle part. Quelque chose le frôla, glacial, humide. Quelqu'un cria, et l'écho se perdit dans l'espace, comme s'ils étaient dans une immense cathédrale. Une masse noire passa devant mon père, plus noire que l'obscurité la plus totale. Il écrivit qu'elle semblait attirer la noirceur, renfermer les ténèbres. Et il entendit Hitler, cet homme qui devait être mort, cet homme dont le cerveau devait être cuit par des impulsions répétées de plusieurs milliers de volts, il entendit Hitler murmurer. Mon pauvre père ! Terrifié, il n'osa pas bouger, et c'est ce qui l'empêcha de suivre le führer. C'est ce qui fait qu'il survécut.

Malta s'approcha de lui. Sa voix était devenue un chuchotement, comme s'il racontait une histoire pour faire peur à un enfant.

— Quand l'obscurité fut partie, il était seul avec Goebbels. Ce dernier était figé, les yeux fous, la main droite levée dans un dernier salut à son idole. Il était maintenant le Chancelier du Reich. La chaise était vide. Par terre, une flaque de sang s'échappait doucement d'une jambe tranchée net, celle du jeune soldat qui avait posé les électrodes. Il n'aurait pas dû résister. Mon père prit sa chaise sur son dos, arrachant les câbles électriques, puis il s'enfuit dans la nuit. Personne ne l'empêcha de sortir du bunker. Les Américains le trouvèrent, délirant, dans une ruine, quelques jours plus tard. Oh, vous voulez dire quelque chose ?

Il enleva le bâillon trempé de sang et salive. William n'eut pas assez de toute son énergie pour hurler :

— Qu'est-ce que vous espérez me faire croire, bordel ! Détachez-moi ! On sait que je suis ici ! Et votre histoire est débile, impossible ! Ces trucs-là, c'est de la foutaise !

— Foutaise ? Oui, probablement. Peut-être. Mon père était peut-être un vieux taré rendu dément par les cris de douleurs étouffés de dizaines de criminels morts sur sa chaise. Et moi, un illuminé ésotérique obsédé par un assemblage de bois chargé uniquement de symboles. Et puis, on dit que Wiligut a été interné en 1938, alors, comment aurait-il pu... Oui, peut-être. Foutaises. Qui sait ? Gardez un esprit ouvert, Monsieur Kemler. Je sais qu'en tant que journaliste, il vous faut des faits. Vous allez bientôt en avoir.

Malta tournait maintenant autour de lui, déclamant comme sur une scène de théâtre. Sa folie perçait au grand jour.

— Quelle ironie ! Le vieux Churchill voulait la chaise pour exécuter le führer. Il n'a fait que lui donner le moyen de s'évader ! Imaginez donc la volonté puissante qui a pu réunir ces conditions improbables, au bon endroit, au bon moment.

— S'évader où ? C'est n'importe quoi ! Il est mort. Il s'est suicidé ! Et même si le récit de votre père était vrai, quelle différence ! Libérez-moi, bon sang !

— La différence ? Ah, c'est vrai, il reste une histoire à terminer. Celle de ma chaise. Mon père revint avec son instrument de travail. Au pénitencier, les criminels attendaient leur exécution. Le rituel recommença comme avant, le dernier repas, les prières, et la main qui abaisse la manette. Sauf que cette fois, la pièce devint noire et glaciale. Quand les lumières revinrent, le condamné avait disparu. Les gardiens et le bourreau terrifiés, les questions gênantes, l'incompréhension, enfin, vous imaginez la scène ! L'administration pénitentiaire inventa une histoire, une fois, deux fois. Au troisième condamné évaporé dans les ténèbres, ils voulurent la détruire. Le soir même, mon père quitta la prison avec sa chaise et ils n'entendirent plus parler de lui. Il n'aurait pas supporté qu'elle disparaisse. Elle le terrifiait et en même temps, elle faisait partie de son destin, plus qu'il n'en avait lui-même conscience. Et du mien. D'indices en archives, je retraçai le parcours de Wiligut. Je ne vous en ferai pas le récit. Le temps est court. La lune avance dans le ciel. Son influence sur Heinrich Himmler fut capitale. Il lui a fait acquérir le château de Wewelsburg, lui a inspiré les *waffen schutzstaffel*. C'est lui qui a fait fabriquer quatre chaises par un maître menuisier. Quatre trônes en bois. Quelle coïncidence, n'est-ce pas ? J'en ai vu une. Sur le dossier, gravé au milieu de symboles divers, il y a le signe jaune. Vous ne connaissez pas le signe jaune, Mr Kemler ? Oh, il s'agit là d'une variation germanique, la *Drei Bein Hakenkreuz*. Une preuve de plus de Sa présence. C'est Wiligut en personne qui a dessiné les chaises.

L'exaltation de Malta avait atteint son paroxysme. Les yeux écarquillés, la voix tendue par l'émotion, ce n'était plus un comédien. C'était un fanatique.

— Et il a menti ! Wiligut a menti à Hitler. Il lui a promis le pouvoir, la survie. Mais durant toutes ces années, il a manipulé Himmler, et la cohorte d'illuminés de l'*Ahnenherbe*, et les imbéciles qui les suivaient ! Karl Maria Wiligut n'avait qu'un seul but, et ne reconnaissait qu'un seul Maître ! En vérité, il en a fait une offrande aux dieux obscurs. Un sacrifice hautement apprécié. Je n'ai pas pu en savoir plus. Le mentor d'Himmler a disparu avec ses secrets. Mais quelle scène ! Le Reich s'effondre, c'est le crépuscule de leur civilisation ! Et le mage noir voit cet instrument arriver à lui ! Il demande à voir la chaise, écarte mon père, et il la transforme en instrument de son pouvoir.

Malta parla encore longtemps. Kemler suppliait en sanglotant, il n'en pouvait plus de ce dément qui invoquait d'anciens dieux dont il n'avait jamais entendu parler, aux noms incompréhensibles qui ressemblaient à des grognements d'animaux. Créatures d'autres dimensions, guerre interplanétaire

entre des Grands Anciens et les entités omnipotentes qui les avaient bannis, livres impurs, explications absurdes sur les soi-disant pouvoirs de la chaise électrique, tout cela se mélangeait dans sa tête, dans un cauchemar qui semblait durer depuis des heures. Quand Malta posa sa main sur son épaule, il sursauta.

— L'alchimie de l'électricité et de la matière humaine, la composante charnelle de l'univers. Un accumulateur d'âmes. Tant de mal, de souffrance, pour créer une ouverture, un pont. Elle gauchit la trame de notre monde, Mr Kemler. Karl Maria a fait en sorte qu'elle ouvre un passage. Jusqu'à Eux.

Il se tut un instant, pour reprendre d'un ton solennel.

— C'est l'heure. Je serai votre bourreau et votre seule famille. Si vous croyez en quelque chose ou en quelqu'un, profitez-en. Là où vous allez, il ne pourra vous entendre. Mesurez l'honneur qui vous est fait, Mr Kemler. Vous êtes innocent, j'en conviens, alors vous serez un martyr. Un héros obscur, discret.

— Mais qu'allez-vous... Vous n'avez pas l'équipement...

— Vous pensez qu'un grand collectionneur comme moi... ? Non, j'ai tout ce qu'il faut. Et je vous ai. La chaise serait incomplète sinon. Il lui faut un homme, et son flux vital. Et puis, je suis vieux maintenant. Je dois accomplir mon destin. Le sacrifice paiera le passage. Les Grands Anciens m'accueilleront. Je pense que je retrouverai Wiligut là-bas. De l'autre côté.

Kemler hurla. Un cri sauvage, peur, rage, désespoir accumulés, qui laissa Malta indifférent.

— Nous n'avons plus le temps. Ils attendent. Ils ont faim. Depuis longtemps, ils sont exilés dans les abîmes de l'espace. Ne vous impatientez pas. Vous allez les rejoindre, Mr Kemler. Ils vont envoyer quelqu'un nous chercher. Leur émissaire noir, celui qui a emporté Hitler, celui qui prépare leur retour, celui qui fait trembler ceux qui ont la connaissance. Ce nom murmuré par les plus puissants des occultistes. Nyarlathotep.

Le journaliste s'était effondré. La terreur et l'impuissance avaient réduit sa volonté à néant. C'est à peine s'il bougea quand Malta posa quelque chose sur son front, attacha un morceau de métal à sa jambe. Le vieil homme répétait le même nom incompréhensible sans fin, dans une litanie obscène. La tête baissée, le journaliste ne voyait que ses pieds emprisonnés dans les cercles d'acier. Il remarqua pour la première fois les lignes étranges tracées sur le sol. C'était plus compliqué qu'un pentacle, révoltant, écœurant, impie.

Kemler leva une dernière fois la tête. Malta fixait intensément un point derrière lui. La sensation écœurante de milliers d'insectes parcourant son corps de l'intérieur prit un instant le dessus sur la terreur. Les lumières s'abaissèrent. Il y eut un bourdonnement intense, comme s'il était à côté d'une puissante machine électrique. La douleur explosa, indescriptible. Il resta conscient. Chacun de ses nerfs était brûlé, déchiré, et il ne mourrait pas. Délirant de souffrance, il vit les ténèbres l'entourer. Quelque chose d'innommable le toucha. Malta éclata d'un rire dément. Et puis il Le vit.

Cette nuit-là, les pompiers durent batailler une bonne heure pour éteindre le feu qui ravageait la maison du 454, Angell Street. L'intervention avait été retardée par une coupure de courant inexplicquée qui avait touché la moitié de la ville. Quand le feu fut vaincu, il ne restait plus grand-chose de la bâtisse. Aux premières lueurs de l'aube, les pompiers pénétrèrent dans les ruines encore fumantes. Ils ne trouvèrent aucun cadavre. La chaise électrique était intacte.

Guide des auteurs et des illustrateurs

► Annick D.C.

Annick a fait ses études supérieures à l'Académie Royale des Beaux-Arts en Belgique. Dessinant depuis son plus jeune âge, c'est tout naturellement qu'elle s'est orientée vers l'illustration. Elle a participé à plusieurs projets allant de l'illustration de livres à celles de jeux vidéos, en passant par le fanzinat ou le webdesign. Ses opus graphiques ont été publiés notamment dans les Univers d'OutreMonde, Phénix Mag, Khimaira, Machiavellic Children, L'écurie des Shets...

Elle aime puiser son inspiration un peu partout, particulièrement en voyageant, ce qui constitue l'une de ses passions. Un de ses derniers travaux en date est l'illustration d'un roman jeunesse avec Gaëlle K. Kempeneers.

Son site, où l'on peut découvrir quelques-uns de ses travaux graphiques : <http://yukisuki.free.fr/index2.htm>

Publications :

2007

- Illustration pour le n°10 du magazine Khimaira, spécial Asie
- Illustration de la nouvelle *Halloween chez Audrey II* de Joël Verbaudhede pour Phenix Mag
- Illustration de *L'honneur des loups* de Sébastien Juillard, Hors Série n°1 d'OutreMonde
- Illustration de *Les anges de la nuit* de Gaëlle K. Kempeneers, Univers IV d'OutreMonde
- Illustration de *Vie de Trépas* de Willem Lukusa, Univers V d'OutreMonde
- Illustration de couverture du roman *La Fille de Dreia* par Corinne Guitteaud, aux éditions Voy'[el]
- Illustration pour le n°13 du magazine Khimaira, spécial Contes
- Illustration de *L'aube évanescence* de Florian «Vorador» Boudinot, Hors Série n°2 d'OutreMonde
- Illustration pour le n°12 du magazine Khimaira, spécial Halloween
- Illustration pour le n°11 du magazine Khimaira, spécial Super Héros

2006

- Illustration pour le dossier sur les fées du n°9 du magazine Khimaira
- Illustration pour le dossier Robots du n°8 du magazine Khimaira
- Illustration pour le dossier sur les fantômes du n°7 du magazine Khimaira
- Illustrations pour le dossier sur les Mythologies Antiques du n°5 du magazine Khimaira
- Illustration de *Primal* de Anthelme Hauchecorne, dans le Hors série n°1 de Phenix Mag
- Illustration de *De ses propres ailes* de Timothée Rey, dans le Hors série n°2 de Phenix Mag
- Illustration de *Des Gardénias pour Cléo* de Salomé Dust dans le Hors série n°3 de Phenix Mag
- Illustration de *Halloween chez Audrey* de Joël Verbaudhede dans le Hors série n°3 de Phenix Mag
- Illustration de *Le Voyageur sublime* de Hervé MARTIN pour Phenix Mag
- Illustration de *L'instant de l'action* d'Alain le Bussy, Univers II d'OutreMonde
- Illustration de *Sombres chimères* de Julien Burnichon, Univers I d'OutreMonde
- Illustration de *Entre la Nuée et l'Obsidium* de Cyril Carau, OutreMonde
- Diverses illustrations pour le fanzine "l'Ecurie des Shets"
- Diverses illustrations pour le fanzine "Machiavellic children"
- Diverses illustrations pour le projet de roman illustré "GeMs"

2005

- Illustration pour le dossier sur les Détectives de l'Etrange du n°4 du magazine Khimaira
- Illustration pour le dossier Space Opera du n°3 du magazine Khimaira
- Illustration pour le dossier sur les sorcières du n°2 du magazine Khimaira
- Illustration pour le dossier sur les vampires du n°1 du magazine Khimaira
- Diverses illustrations pour le fanzine "l'Ecurie des Shets"
- Diverses illustrations pour le fanzine "Machiavellic children"

2004

- Diverses illustrations pour le magazine Khimaira
- Diverses illustrations pour le fanzine "l'Ecurie des Shets"

► **Bernie**

Si Bernie était chevalier, on verrait sur son écu, tout d'abord un ours, qui est la traduction germanique de son prénom et aussi, d'après les mauvaises langues, l'image de son caractère, il y aurait aussi des fleurs de lys pour Paris et sa région, où il est né et a vécu longtemps, ainsi que des hermines pour la cité des ducs de Bretagne près de laquelle il vit actuellement...

Pour Bernie, réaliser une illustration c'est comme faire une mise en scène, ce qu'il n'a jamais fait, bien que sur plus de quarante ans dans le monde du spectacle il a été, décorateur, éclairagiste, régisseur, avant d'être scénographe...

On peut découvrir les opus de Bernie sur son site : <http://bm3d.free.fr/>

Publications :

2007

- Illustration de *L'Engrenage du sang*, Univers IV d'OutreMonde
- Illustration de *Ignition*, Univers V d'OutreMonde

2006

- Illustration de *La dernière chevauchée des Immortels*, Univers III d'OutreMonde
- Illustration de *Retirée*, Hors Série n°1 d'OutreMonde spécial "Remake, Revisitage, Fanfic"
- Illustration de *L'horreur de Penndergast*, Hors Série n°1 d'OutreMonde spécial "Remake, Revisitage, Fanfic"

► **Florian «Vorador» Boudinot**

Florian est né en 1982. C'est durant ses années d'études scientifiques qu'il lui est venu l'idée d'écrire des nouvelles. D'abord versé dans la Science-Fiction où il cherchait à créer des personnages les plus humains possibles, il s'est ensuite diversifié dans le Fantastique, notamment en écrivant quelques nouvelles dans l'univers de Lovecraft, ou encore des récits de vampires. La nécessité de passer au roman s'est faite sentir lorsque des univers de Fantasy se sont ajoutés à sa liste d'idées à coucher sur le papier. Un roman en particulier le tient à cœur depuis plusieurs années déjà et il espère que ce projet se concrétisera un jour grâce à une publication. Florian aime se dire que des idées, il n'en manque pas, et qu'à la vitesse où il écrit, il a aujourd'hui besoin de dix vies pour tout écrire. Alors qu'en sera-t-il demain ?

Publications :

- *Naissance Stellaire*, concours Géante Rouge 2006, publié dans *Géante Rouge*, n°4.

► **Cyril Carau**

Cyril Carau commence ses premiers opus à l'huile et acrylique vers le milieu des années 80. Il peint en série : *les secrets de l'intimité*, *le rêve du Graal*, *Univers*, *Tragiques* ou encore *les L.U.C.* Carau écrit ses premiers textes à la même époque, c'est seulement à la fin des années 90 qu'il commence à réaliser des films, notamment *le Rituel*, puis *l'Aube rouge des émeutes...* *La Nouvelle Innocence*, *Bagdad Ground Zero*, *Les Contes cruels du seigneur de Lacoste* ou *les Communards*.

Cyril Carau s'occupe du site-forum OutreMonde et de ses web-revues *Univers* et *Hors Série*, il est également le co-créateur, avec son amoureux Elie Darco, du portail polar/étrange Ananké dont il co-dirige le fanzine.

Actuellement, à trente-six ans, il travaille sur un nouveau film avec Tony Coppola, un recueil de nouvelles fantastiques avec Elie Darco et sur divers projets graphiques (illustrations, bandes dessinées.)

« Vomissant l'esthétique de l'art pour l'art qui n'est qu'une façon détournée de servir les différents pouvoirs en place et de facto participer de façon lamentable à la décomposition nihiliste de la société barbare, j'ai souhaité et souhaite encore faire de mon œuvre un acte de guerre politique contre toutes les formes d'asservissements, » répond-il lorsqu'on lui demande pourquoi il œuvre dans autant de domaines différents.

Son site : <http://abstraisme.free.fr/>

Son book photos : <http://aede.bookfoto.com/>

Publications :

2007

- *Une promesse d'ailes brûlées*, Univers V d'OutreMonde
- *le festin des dieux*, le Calepin jaune n° 14
- *la logique Rhodes*, Black Mamba n°7
- *La mise en scène du monde*, article dans Univers IV d'OutreMonde
- Couverture d'*Univers V d'OutreMonde*
- Illustration de *Elle s'écrit* de Audrey Jordan, Mort Sûre n° 3
- Illustration de *la Griffure* de David Chauvin, Mort Sûre n° 3
- Illustration du *Carnaval du Lazaret* de Elie Darco, in - le Calepin Jaune n° 14
- Illustration de *La tour des dragons d'Or* in - Univers IV d'OutreMonde
- Illustration de la nouvelle de Florian Bergez *mon Idole*, en téléchargement sur OutreMonde

2006

- *L'En-deça*, Univers III d'OutreMonde
- *La Légende Recommencée*, Contes et Légendes revisitées, anthologie sous la direction de Menolly, éditions

Parchemins et Traverses

- *La croisée des chemins*, Univers II d'OutreMonde
- *I&co*, (texte et illustration) Univers II d'OutreMonde
- *"Jupiter et Sémélé"*, Univers I d'OutreMonde
- *Travail de secrétariat*, Univers I d'OutreMonde
- *Entre la Nuée et l'Obsidium*, web-série *Les Rejetons de l'Obsidium*, site OutreMonde.
- Illustration du mois d'août du calendrier 2006 des Editions 5ème saison
- Illustration de *Une race particulièrement sotté* de Elie Darco, Univers II d'OutreMonde
- Illustration de *Dawn of the dead philanthropists* de Stefan Michel, Hors Série n°1 d'OutreMonde

2005

- *La trahison du vrai*, Parchemins & Traverses n°2 et en audio sur le site Bonnes Nouvelles
- *Mars et les hommes*, site OutreMonde

2004

- *Les démons et le choix des hommes*, East Side Stories n°6
- *En réponse à la phrase...*, East Side Stories n°4
- Illustration *Crâne et Masque*, le Calepin Jaune n° 4

► **Claude (Clg)**

Claude dit Clg, «scribe enlumineur» de 51 ans, a toujours été attiré par les arts graphiques. Dès son plus jeune âge, il dessine, puis il se dirige vers une formation scientifique et laisse de côté le crayon HB pour la règle à calcul.

Il suit une formation d'ingénieur généraliste puis s'oriente vers le monde du bâtiment. Et là il retrouve le crayon et découvre la table à dessin et le té (ben oui ! les logiciels de dessin ça n'existait pas, les PC non plus d'ailleurs ... ne faites pas ces yeux-là o_O)

Alors imaginez sa joie lorsque ces petits bijoux sont apparus. Mais il a fallu un certain temps avant qu'il ne puisse en acquérir un bien à lui ! Après avoir expérimenté des logiciels d'architecture en 3D, il a eu envie de découvrir autre chose. C'est ainsi qu'il a fait la découverte de Bryce puis de Poser fin 2003. Fin 2004, il achète Carrara Studio 3. Il travaille maintenant sur Poser 6 et Carrara 5 Pro, ainsi que sur MojoWorld 3 et Hexagon 2.

Depuis peu Claude écrit également. Il a rejoint l'équipe des *Rejetons de l'Obsidium*, comme illustrateur 3D, mais aussi auteur.

Publications :

2006

- Illustration de *Pluie de cendres* de Julien Louisandre, *Les Rejetons de l'Obsidium*, OutreMonde

2007

- Illustration de *Le grimoire du destin* de Vincent Glamasher, Hors Série n°2 d'OutreMonde spécial "Trinité Sombre : Lovecraft, Howard & Smith"

► Mathieu Coudray

Mathieu Coudray, dit Maz, est âgé de 27 ans. Dessinateur depuis l'enfance, il a toujours été attiré par la bande dessinée. Puis très vite, ses influences se tournèrent vers l'illustration de JDR (jeux de rôles). Pratiquant cette passion, le dessin vint mettre en images les différents personnages que les parties faisaient vivre. Puis le besoin de créer une histoire et de l'accompagner en images autour d'une trame Héroïc-Fantasy prit place. C'est à ce moment que le dessin devint plus qu'un passe-temps à ses yeux, il devint une nécessité, un mode de communication. Ensuite il navigua entre illustrations et bandes dessinées et encore à ce jour, il travaille pour se forger un style, une identité.

Bien sûr, il ne reste pas figé dans le fantastique ou le médiéval, il a commencé une BD humoristique racontant la vie des oiseaux, dans un genre simpliste mais efficace. Sorti de cela, il effectue aussi des couvertures de fanzines et de romans (comme le fanzine Bahniwé ou encore le roman *Redemption* de Philippe Halvick). Etant en freelance, il travaille aussi dans la communication graphique, lui permettant ainsi de travailler dans tous les styles pour découvrir et perfectionner les visuels et techniques.

Son site : <http://perso.orange.fr/mazsite> - Le blog des Zozios : <http://les-zozios.over-blog.com/>

Publications :

2007

- BD *Les zozios Faut pas s'en faire, Idée de génie, Mémoire*, Plum'Arts n°1
- BD *L'envie*, en collaboration avec Paquito, Plum'Arts n°1
- BD *Le chanceux*, en collaboration avec Pascal Hennion, Plum'Arts n°1
- Illustration de *Retour aux Sources* de Florian Bergez, Univers V d'OutreMonde
- *Solitude*, Mort Sûre n°3 en collaboration avec ESME.
- *Fuathais*, pour une nouvelle de Marianne Lesage, Mort Sûre n°2 en collaboration avec ESME.
- Couverture de Bahniwé n°12 en collaboration avec ESME.
- Couverture pour *Rédemption*, roman de Philippe Halvick, Edition Quid Novi ?

► Gregory Covin

Grégory découvre la Fantasy et la Science-Fiction vers 12 ans, avec les *Livres dont vous êtes le héros*. *Dragon d'or*, puis la *Voie du tigre*, sans parler des *Défis Fantastiques* ou *Loup Solitaire*. Ce sont ces premières lectures qui l'amèneront, quelques années plus tard, aux jeux de rôles. Adolescent, il dévore les Graham Masterton, Lovecraft, avant de s'attaquer aux pavés Stephen King.

C'est vers 18 ans qu'il se met à écrire, ses études à la Faculté de Psychologie lui laissent du temps, même si ce sont les difficultés pour se réunir entre amis, pour partager l'imaginaire des jeux de rôles (*L'appel de Cthulhu*, *Donjons et Dragons*, *Torg*) qui sont la raison première de cette envie de continuer à inventer des histoires, même si elles ne peuvent plus être jouées. Son premier texte publié (*En regardant passer le train*) paraît dans la revue *Science-fiction Magazine*, pour laquelle il devient chroniqueur (BD et livres).

Après quelques concours de nouvelles réussis, il est contacté par une jeune maison d'édition (*Roman Perso*) et voit son premier roman, *Les enfants de la nuit*, sortir au grand jour. Son dernier défi a été de s'imprégner de la Dark Fantasy de l'univers d'Howard pour participer à l'anthologie des *Enfants de Conan* aux éditions *Eons*. Après avoir participé au premier opus en 2006, un second texte (*L'île des morts*) paraîtra à la fin de l'année dans un nouveau volume.

Avec *Des profondeurs*, c'est un retour aux sources qu'il effectue, renouant avec les créatures innommables de Lovecraft, la sensation de fin du monde et de la présence d'entités invisibles depuis la nuit des temps.

Publications :

2003

- *En regardant passer le train*, revue Science Fiction Magazine 38

2004

- *Cosmogonie*, site 1000 Nouvelles - <http://www.1000nouvelles.com/>
- *Quelques grains de sable*, site Poèmes de l'ombre et de la lumière - <http://www.mellecom.fr/poemes/accueil.htm>
- *Histoire d'Eau*, site 1000 Nouvelles - <http://www.1000nouvelles.com/>

- *La Balade des Ecureuils*, DarkZine n°0 - <http://www.thedarks.tonsite.biz/forum/viewtopic.php?p=7325#7325>
- *Summeria*, Le Lecteur du Val (recueil papier)
- *Anamnésie*, Prix Flaubert organisé par le CHU de Rouen, l'Armitière et le Paris-Normandie (publié dans le journal)
- *Nexus*, site Science Fiction Magazine - <http://www.sfmag.net/>

2005

- *Journal Intime*, DarkZine n°1
- *Entre Ciel et Terre*, site 1000 Nouvelles - <http://www.1000nouvelles.com/>
- *Big Bang*, site Points-Virgules - <http://www.points-virgules.com/index.php>
- *Le Chemin de Croix*, Concours Le Tour de France, publication dans un recueil de nouvelles, Roman perso
- *Les Enfants de la Nuit*, roman aux Editions Roman Perso

2006

- *Entre les Gouttes*, Borderline n°3
- En regardant passer le train, site Ecrits vains ? - <http://ecrits-vains.com/global/auteurs/covin/train.htm>
- *Le Jardin d'Eden*, Géante Rouge 4 – Clavène
- *Les Mangeurs des Sables*, Les Enfants de Conan – Anthologie aux éditions Eons

2007

- *La Grande Aventure*, Hors Série n°1 d'OutreMonde – spécial "Remake, Revisitage, Fanfic"
- *Entre les Gouttes*, Frontières, réunion des nouvelles publiées dans Borderline
- *Mises à jour*, site Géante Rouge - <http://page-sf.monsite.wanadoo.fr/page4.html>
- *Chambre Froide*, Fanzine canadien Horrifique
- *Des Profondeurs*, Hors Série n°2 d'OutreMonde – spécial "Trinité Sombre"

À paraître :

- *L'île des morts*, Les enfants de Conan II – Anthologie aux éditions Eons.

► Yves Crouzet

Yves Crouzet est né un 2 janvier dans la Loire, manquant ainsi d'une courte tête (pour ne pas dire d'un court bassin, l'enfant se présentant par le siège) le prestigieux trophée du premier bébé de l'année. Ce revers de fortune aura des conséquences directes sur le reste de son existence, comme nous le verrons par la suite. Il grandit tant bien que mal à l'ombre des crassiers (ainsi qu'on appelle ces mornes terroirs de la région stéphanoise) et est régulièrement second dans tout ce qu'il entreprend, à telle enseigne qu'on le surnomme bientôt le Raymond Poulidor du Pays Noir.

Bien décidé à se faire une première place au soleil, il quitte sa province natale pour monter à Paris en 2CV. Las ! Sur place, il ne trouve pas de soleil. Il y reste cependant une paire d'années et y vit d'expédients divers, avant d'émigrer avec ses deux valises en Guyane. On perd sa trace en forêt amazonienne. Il réapparaît ensuite en Guinée, puis dans divers pays d'Afrique, où il verse dans l'humanitaire bien rémunéré. Il est rapatrié d'urgence à Paris en 2002 où il exerce un temps ses talents d'agent double dans un prestigieux ministère (à deux pas de la Seine).

Pourtant l'appel du large est bientôt le plus fort. Au bout de deux ans, il repart donc pour les Antilles où il s'établit en couple (désolé les filles !) avec ses deux enfants. Là, il survit au passage de l'ouragan Dean et y voit une seconde chance inespérée de tout recommencer à zéro. Désormais, il n'aura plus qu'un désir, un objectif, un idéal : réussir sa seconde vie et devenir écrivain. De premier plan, bien entendu mais, là, faut pas rêver non plus !

Publications :

2007

- *Cat People*, Black Mamba n° 6
- *Pandy Panda*, Eclats de Rêves n° 13
- *La plus grande ruse du diable*, Reflets d'Ombres n° 12

À paraître :

Divers textes dans Black Mamba, OutreMonde, AOC, Parchemins et Traverses, Phénix Mag et Horrifique et Brins d'Eternité au Québec.

► Elie Darco

Des campagnes bourguignonnes aux falaises bretonnes, Elie Darco a roulé sa bosse à malice jusqu'à Marseille où elle vit avec son *Autre*, Cyril Carau. Sa bosse est pleine d'aventures, d'histoires à raconter, de crayons et de galets pour caler les coins de ses projets et ses rêves esquissés.

Et de la malice, faut-il qu'elle en ait... pour dévorer les livres comme elle le fait, polars, imaginaires ou classiques, se nourrir de mots et vouloir, à son tour, leur donner vie à travers des textes et des illustrations d'inspiration variée. Tant de chemins qui méritent qu'on s'y attarde ! même bossue, même fourbue, ne pas vivre ses passions à moitié...

Ainsi, sur la toile, elle joue aussi la tisseuse pour le portail OutreMonde - <http://outremonde.fr/>, le fanzine Ananké - <http://ananke.sombres-rets.fr/>, l'Antiséche des auteurs et des illustrateurs - <http://appel.textes.dessins.free.fr/> et pour d'autres encore...

Son univers : <http://darcosme.outremonde.fr/>

Publications :

2006

Illustrations

- pour *Elgolla un monde sous la mer*, web-série les rejetons de l'obsidium, site OutreMonde
- pour *Un petit truc en plus* de Orcusnf, site OutreMonde
- Couverture de *Univers III* d'OutreMonde
- pour *Mers oniriques* de Nicolas B. Wulf, Hors Série n°1 d'OutreMonde, spécial "Remake, Revisitage, Fanfic"
- pour *Le quatrième roman*, pièce de théâtre de Cyril Carau
- pour *Les carnassiers*, pièce de théâtre de Cyril Carau

Nouvelles

- *Une race particulièrement sotte*, Univers II d'OutreMonde
- *Elgolla un monde sous la mer*, web-série les rejetons de l'obsidium, site OutreMonde
- *L'Innomée*, Robert E. Howard - Les Enfants de Conan -, anthologie sous la direction d'Emmanuel Collot, Eons n°76

2007

Illustrations

- Couverture de *Univers IV* d'OutreMonde
- pour *l'île des brumes* de Nicolas Peltier, site OutreMonde
- pour *le mythe du tube* d'Etienne Châtaignier, site OutreMonde
- *Rendez-vous*, Reflets d'Ombre n°11
- pour *Privilège tardif* de Patrick Duclos, Univers V d'OutreMonde

Nouvelles

- *Et si on disait...*, Nuits d'Almor n°1
- *Aux innocents les mains pleines de sang*, Nuits d'Almor n°1
- *Le carnaval du lazaret*, Le calepin jaune n°14

À paraître :

- Illustration de *La quête du Saint Bobyndeu d'Ystorsion* de Greenbat, Les Brèves du Crépuscule n°2
- *L'interprétation des rêves*, Le rêveur solitaire
- Illustrations pour *Le rêveur solitaire*
- *Les change-peaux*, Les Enfants de Conan II, anthologie sous la direction de Emmanuel Collot, Eons
- *Les naufrageurs d'Alba*, Chevalier Errant, anthologie sous la direction de Willem Lukusa, éditions Les Chemins de l'Aube
- Couverture de *Station Fiction* n°1

► Anne-Laure Daviet

Née il y a vingt-deux ans dans un pays plein de chats et de montagnes où tout le monde est beau et gentil, Alda est un spécimen un peu étrange mais parfaitement inoffensif, sauf pour le chocolat, les cookies et les crayons à papier qu'elle mange aussi.

Consciente de son inadaptation au monde réel, elle s'est réfugiée dans la carrière la plus volontairement inutile qui soit, celle d'apprentie-chercheuse en grec ancien, et cultive avec soin une capacité de double concentration qui lui permet de suivre un séminaire de théorie littéraire hellénistique (ou une conversation) tout en noircissant fébrilement son carnet de croquis. Le reste du temps, elle avale de la Fantasy et des livres d'histoire de l'art, dessine, s'abrutit devant des écrans, dessine, essaie d'écrire de belles histoires, dessine, mange, dessine et rêve au jour lointain où elle aura une Vie Sociale.

Contre toute espérance, la Toile lui a permis de trouver une petite niche adaptée aux gens comme elle, et de larguer ses créations dans divers coins de la forumsphère de l'imaginaire, dont la joyeuse communauté d'OutreMonde. Un jour, elle sera célèbre, belle, admirée et son chat ne s'enfuira plus dès qu'elle approche.

Publications :

2006

Illustrations :

- pour *Petite visite nocturne*, de Gérard Dehillotte, Solstice n°8
- pour *Vilains défauts*, de Nathalie Salvi, Mort Sûre n°1
- pour *Un héros de légende*, de Nicolas B. Wulf, Itinéraires n°2
- l'affiche du premier ATI de Nuits d'Almor

Nouvelles :

- *L'Urbaniste*, Solstice n°7

2007

Illustrations :

- pour *Et si on disait...*, d'Elie Darco, Nuits d'Almor n°1
- pour *Le Tigre du Dark Whistle*, de Gaëlle K. Kempeneers, Univers V d'OutreMonde
- pour *la Griffure*, de David Chauvin, Mort Sûre n°3
- pour *Les Enfants de l'Ô*, roman en ligne de Vanessa du Frat

► Nicolas Delhelle

Nicolas Delhelle est né en 1978 à Saint Omer dans le Pas de Calais. Initié très tôt à l'art du dessin et de la peinture par une famille d'artistes. Il participe à de nombreuses expositions de peinture traditionnelle, à la réalisation de fanzine, à la colorisation de mangas et à la création de BD. Après avoir obtenu un bac scientifique, il étudie l'infographie à l'école des beaux arts de Tournai puis il perfectionne son art à l'école d'arts plastiques de Paris où il se découvre une passion pour la peinture digitale. Il obtient un diplôme supérieur d'infographie en 2002. En 2007, il réalise 3 tutoriaux pour le magazine Photoshop .PSD. Son univers est résolument inspiré de l'Héroïc Fantasy. Toutefois il s'est toujours appliqué à créer un monde unique, au style très marqué.

Site internet : <http://www.strangeunivers.com/>

Publications :

- Publication dans les magazines Photoshop .PSD n°3-4-5
- Tome 4 du *Roi des ronces*, j'ai réalisé la colorisation des pages 67 à 77 et 89 à 97 éditions Soleil
- Collaboration avec Colexia
- Vente d'illustrations sur papier photo format A3 et produits dérivés

novembre 2007 : collaboration avec Kaan Erdogan sur sa bande dessinée *le poète fou*, je colorise les 5 premières pages. Le blog de Kaan : <http://lutinmagik.canalblog.com/>

► Denzel

Denis Duchesnay (Denzel) est né en 1981 au Maroc pendant une période de vacances. Français pur souche néanmoins, il grandit essentiellement à Noisy Le Grand, à la cité du Pavé Neuf. Il passe un Bac ES puis intègre l'école prépa Albert. Mauvais choix, mais il connaissait mal le paysage à l'époque. Furète de droite à gauche et fait des cours de perspective et de morphologie sur Paris. Cette année, il commence l'école Isart. Son coup de foudre enfant qui le guida sur cette voie fut Katsuhiko Otomo et son inoubliable série *Akira*.

Publications :

- Illustration pour *Le périple de Dominic Ramirez*, Hors Série n°2 d'OutreMonde, spécial "Trinité Sombre"

► Alain Ex-ignotis

Lecteur, avant tout passionné de mondes imaginaires et futurs, il a longtemps sévi dans l'univers des jeux de figurines. Et comme il déteste parler de lui, il n'en dira pas plus. Sauf peut-être qu'un jour il a réussi à placer une nouvelle dans un fanzine payant (qui s'appelait Fantasy...), qu'il a longtemps participé aux chroniques d'Aarklash avant leur disparition, qu'il est scientifique, qu'il a un jour détenu le record d'Europe de Tétris sur une petite console japonaise (mais c'était il y a longtemps), qu'il aime le Québec, le Nutella, les films de Tarantino, le citron, Bruce Springsteen, la Bretagne, Blender, le hockey sur glace, la pluie, le froid, la blanquette de veau, les rats et qu'il déteste les lapins, Proust, les correcteurs d'orthographe, le dentiste, les diététiciens, et certains chanteurs français. Mais vous en savez déjà trop.

Publications :

- *La chaise*, Hors Série n°2 d'OutreMonde, spécial "Trinité Sombre : Lovecraft, Howard & Smith"

► Harold Fay

Harold est né en France, où il a grandi avant de s'exiler à Montréal. Après des études de lettres, il devient libraire, puis directeur-adjoint d'une librairie francophone dans le quartier anglophone de Montréal. Tout un programme ! Il travaille en même temps comme illustrateur freelance pour différents organismes fort peu intéressants, dont des associations gouvernementales. Ses projets : habiter à la campagne, trouver des contrats d'illustrations stimulants, construire une machine à voyager dans le temps ou devenir danseur de polka.

Son site : <http://haroldfay.deviantart.com/>

► Fabien Fernandez

Né il y a 30 ans passés, Fablyrr (Fabien Fernandez) a dans sa besace un bac en arts appliqués et un BTS de Communication Visuelle. Graphiste le jour et illustrateur la nuit, il convoque muses et magie pour s'inventer un univers aussi diversifié que possible à l'aide de méthodes traditionnelles (peinture, encre et crayon) et moderne (informatique). C'est ainsi qu'il tente de donner le meilleur de lui-même aux autres en quelques traits et couleurs.

Son site : <http://www.fablyrr.com> - Son blog : <http://fablyrr.over-blog.com>

Publications :

- Monk n°1, *Rouge*, éditions Silenda
- Ecran de jeu de rôles Fireborn, éditions Fantasy Flight Games
- Cartes à jouer pour le jeu à collectionner Cthulhu, éditions Fantasy Flight Games
- Couverture de la web-revue Itinéraires n°2, *Lui aux multiples visages*, éditions Les Chemins de l'Aube
- Couvertures et illustrations intérieures pour la revue Ours Polar, éditions Ours Polar
- Illustrations pour le site de l'écrivain Jess Kaan
- Illustrations pour le site de l'écrivain Charlotte Bousquet

- Illustrations intérieures pour l'anthologie de nouvelles "Contes et Légendes revisités", Parchemin & Traverses
- Cartes à jouer pour le jeu à collectionner War of Lemiroth (Creative common)
- Couvertures et illustrations intérieures pour la revue Univers et Hors Série d'OutreMonde

À paraître:

- Couverture et illustrations intérieures pour le roman *Lettres aux Ténèbres*, éditions Le Calepin Jaune
- Illustrations intérieures *Le crépuscule des loups*, éditions Le Calepin Jaune
- Couverture pour la novella *Sortie de route*, éditions Griffes d'encre
- Affiche pour le festival polar de Saint Symphorien
- Couverture pour le recueil de nouvelles *Pas plus d'importance que ça*, éditions Les 2 encres
- Couverture et illustrations pour le roman *Elégies de cendres*, éditions Le Calepin Jaune
- Illustrations intérieures, *Nanars et cauchemars*, éditions Parchemin & Traverses
- Couverture et illustrations intérieures pour la revue Ours Polar, éditions Ours Polar

► Jean-Michel Foucher

Jean-Michel a passé son enfance dans un petit village de la Manche. D'un côté, la maison familiale permet d'apercevoir, à quelques kilomètres de là, le Mont Saint Michel et, de l'autre, elle donne sur le cimetière communal. C'est peut-être cette double atmosphère qui lui donne très tôt le goût du fantastique. Une chose au moins est sûre : adolescent, déjà, il aime écrire.

À Caen, où il fait ses études de lettres, un ami lui fait découvrir Lovecraft qui devient une de ses sources d'inspiration, et c'est ainsi que, des années plus tard, il décide tout naturellement de participer au concours OutreMonde consacré à Lovecraft et deux de ses condisciples de la dark fantasy. À 32 ans, il donne aujourd'hui des cours de Français à domicile, tout en prenant la plume dès qu'il le peut, rédigeant principalement des nouvelles (fantastiques ou non), participant à quelques concours, et ne désespérant pas d'écrire un jour un roman.

Publications :

2002

- *Sang d'encre*, recueil collectif consacré au polar et intitulé *Billets brûlés*, aux éditions Baleine/Seuil

2007

- *Celui qui nourrissait la terre*, Hors Série n°2 d'OutreMonde, spécial "Trinité Sombre"

► Benjamin K. Framery

Benjamin K. Framery est né à Montreuil s/bois en 1982, et grandit dès l'âge de ses 9 ans à Noisy le Grand dans la cité du Pavé neuf. Cinéophile inconscient de l'être, il lit très peu, déteste le français, et apprend dans les films la dramaturgie et tout ce qui compose un récit. L'apparition d'un PC et un "trop plein" le pousse à la rédaction d'histoires. Il découvre donc enfin l'utilité des "mots" à sa majorité. Bravo !

Un Bac + 7 autodidacte plus tard, il est père d'une fille de presque 3 ans, enchaîne des emplois de serveur, barman ou vendeur en jeux vidéos. Publie bientôt une nouvelle de Fantasy dans Phénix Mag, Les Portes Scellées d'Estrait, courant 2008. A rédigé une œuvre fraîche et originale d'une fantasy autre où se concentre savoir-faire du récit et simplicité, *l'Épopée HiJi*. Dans le domaine de la SF, *Autarcie*, projet BD reconverti en cycle de novellas, est aussi achevé mentalement. Le premier opus touche à son terme et partira à la recherche du temps perdu... donc d'un éditeur, dans peu de temps. Il espère que ces deux monuments en deviendront. Son rêve, faire des histoires en BD, livre, film et jeux vidéos, exploitant la narration de chacun de ces supports. Voilà c'est tout. Un café ou l'addition ?

Publications :

- *Le périple de Dominic Ramirez*, Hors Série n°2 d'OutreMonde, spécial "Trinité Sombre"

À paraître :

- *Les Portes Scellées d'Estrait*, Phénix Mag

► Eric Gilard

Né en 1970 dans la banlieue parisienne, Eric Gilard découvre les littératures de l'imaginaire avec Tolkien et Herbert. Il persiste avec Moorcock jusqu'à la révélation avec Robert Ervin Howard dont il ne cesse de relire les œuvres, puis l'effroi avec Lovecraft et Smith. Admirateur passionné du premier, la plupart des textes écrits par Eric rendent hommage au second, tant *Les Montagnes hallucinées* et *L'Horreur dans le Musée* ont marqué sa conscience littéraire.

Il partage actuellement son temps entre sa petite entreprise et ses deux enfants nés mai 2005. Occasionnellement, il participe à la promotion de l'œuvre de Robert Howard avec Le Club des Aventuriers - http://nemedie.free.fr/site/article.php3?id_article=83 et il est membre du comité de lecture d'une maison d'édition récemment créée.

Publications :

1996

- *Sans elle*, Comme ça et autrement n°8

1997

- *Sans elle*, Le jardin d'essai n° 7

2005

- *Le lai de Finnellil*, site Argemmios - http://www.argemmios.com/NDAU/partages_txt/finnellil.html

2006

- *La dernière chevauchée des Immortels*, Univers III d'OutreMonde

- *Le Royaume au-delà de la Rivière Noire*, site des Chroniques Némédiennes http://nemedie.free.fr/site/article.php3?id_article=65

2007

- *La Tour Blanche*, Hors Série n°2 d'OutreMonde spécial "Trinité Sombre"

► Vincent Glamasher

Né à Gand, en 1955, de parents francophones, il a vécu dans le petit village de Waarschoot jusqu'à l'âge de douze ans. Il y a fait ses études primaires en Néerlandais.

Ensuite, il a poursuivi des études secondaires en français en internat au collège Notre Dame de Basse-Wavre dans le Brabant Wallon. Vers l'âge de dix-huit ans, il s'est inscrit à l'Université de Gand, en physique et a eu l'occasion de découvrir la splendide ville de Jean Ray.

Passionné lui-même par les vieilles pierres, il a entrepris la restauration de maisons dans les environs de Gand. Ses soirées étaient consacrées à la lecture d'auteurs fantastiques tels Thomas Owen, Claude Seignolle, Michel De Ghelderode. C'est à cette époque-là qu'il s'est mis lui-même à écrire des nouvelles, des contes et de la poésie.

Bibliographie :

1973-1974

- Poésies et contes

1974

- *Delphica ou la ville morte*, conte fantastique

- *Insomnies du sommeil, métamorphoses de la tristesse*, poèmes

- *Le grimoire du destin*, conte fantastique

- *Images nocturnes en Flandre*

1974-1975

- *L'éternel retour*, images et poèmes

1975

- *Trois points*, poèmes

- *Noir et blanc*, poèmes

- *Le voyage poétique de Corneille*, nouvelle

- *La chambre mystérieuse*, nouvelle

- *Variations mortuaires*, conte fantastique
- *Géométrie funèbre*, conte macabre
- *Le voyageur des brumes*, conte

1975-1976

- *L'abbaye des ombres*, roman fantastique

1977

- *L'ex-rire ou carantelle craquelle*

► **Grem**

Grem a grandi dans un village paumé du fin fond des Landes, entre les vaches et les vieux.

Commence le dessin en tapissant de Batmans les tables de l'école maternelle. Petit, il lit des BDs louches trouvées dans les chambres de ses grands frères et en garde un certain goût pour le bizarre, le glauque et l'anormalité.

Il passe la majeure partie de son temps entre sommeil, dessin, activisme (héhé), lecture et grillage de cervelle. Actuellement il a 18 ans et vit à Bordeaux, entre les squats et l'appart.

Ses passions : la BD et le cinéma.

Publications :

2007

- *L'emprise*, site Ananké
- Illustration de *La chaise*, Hors Série n°2 d'OutreMonde, spécial "Trinité Sombre"

À paraître :

- *Ogre*, BD, Ananké n°1

► **Fred Guichen**

Fred Guichen a découvert les littératures de l'imaginaire avec les œuvres de Fredric Brown et Robert Sheckley, parallèlement avec celles de H.P. Lovecraft et Robert Howard. Cela explique le fait que ses textes se partagent entre humour et horreur, deux mots qui sont pour lui aussi intimement liés que les deux versants d'une feuille de papier.

Aujourd'hui âgé de quarante trois ans, il se demande souvent qui est ce vieil imbécile qui singe le moindre de ses mouvements dans tous les miroirs qu'il croise.

Il écrit indifféremment en français et en breton, employant l'une ou l'autre langue en fonction du thème de ses nouvelles.

Lorsqu'il n'écrit pas, il joue avec ses enfants ou s'entraîne au kung fu.

Publications :

2005

- *Les trois filles d'Hecate*, Khimaïra spécial mythologies antiques
- *Andrev ha Jorjet*, Brud Nevez (skridoù du)

2006

- *Pilhaouer al loargann*, Al Liamm
- *Ecce homo perfectus*, Anthologie Cathares aux éditions Rivière Blanche
- *Distro ar Roue*, Brud Nevez

2007

- *Flicoïdes*, Lanfeust mag N°95
- *L'horreur de Penndergast*, Hors Série n°1 d'OutreMonde, spécial "Remake, Revisitage, Fanfic"
- *Gentilshommes de fortune au fil du temps*, Phénix Mag spécial pirates
- *Elvisig*, Al Liamm
- *Punk not dead*, Horifique spécial zombies

► Willem Lukusa

Jeune homme de 25 ans encore quelque fois sur la lune, Willem LUKUSA est passionné de toute forme d'art, particulièrement de la littérature et de toutes les techniques qui permettent de lier celle-ci à l'audio et au visuel.

Initiateur d'innombrables projets, il essaie dernièrement de les limiter afin de pouvoir les concrétiser. Car dans la vie de tout artiste, l'accomplissement ne vient que lorsqu'on réussit ce tour de force : « Faire de ses rêves des réalités ! »

Pour faire plus ample connaissance avec lui, vous pouvez toujours visiter son blog - <http://alsemlevent.over-blog.com/> où il prospère sous le pseudonyme "Alsem WISEMAN", ou encore visiter le forum des Chemins de l'Aube - <http://www.cheminsdelaubes.com/forum/index.php> où il sévit en tant que El Capitán Alsem.

Publications :

2006

- *Pirates*, poème, Itinéraires n°1, éditions Les Chemins de l'Aube

2007

- *Et je crache sur vos tombes*, Mort Sûre n°3
- *Vie de Trépas*, Univers V d'OutreMonde
- *Le Croyant*, Hors-Série n°2 d'OutreMonde, spécial "Trinité Sombre"

À paraître :

- *Les Requérants*, poème, Itinéraires n°3, éditions Les Chemins de l'Aube
- *Grenadier*, anthologie *Chevalier Errant*, éditions Les Chemins de l'Aube

Projets en cours :

« Tous mes projets littéraires ou presque sont à l'arrêt jusqu'à nouvel ordre, pour cause à la fois personnelle et professionnelle. »

► Alain Mathiot

Mathiot est un des plus grands graphistes de notre époque, un artiste au génie démentiel, à l'imagination sans limite, on peut voir en lui une sorte d'enchanteur du macabre, un médecin légiste de l'horreur, un créateur qui sait parler au-dedans de notre âme. Né à Epinal en 1978, Alain Mathiot a fait les beaux arts d'Epinal puis ceux de Metz. Il a exposé quelques-unes de ses œuvres dans cette région (Fantastic'arts notamment.) Illustrateur de nombreuses revues et fanzines, webzines, il a dernièrement fait la couverture du roman de Jacques Vialat. Alain Mathiot est également le réalisateur et concepteur de films d'animation.

Sa galerie Deviant art : <http://al1.deviantart.com/>

Publications :

2006

- *Fehn*, réalisé pour une expo du magazine Khimaira.
- Illustration pour *Turn-over* de Julien Louisandre, Univers II d'OutreMonde
- Illustration pour *L'Or de Yap* de Zali L. Falcam, Itinéraires 1 de Les Chemins de l'Aube
- Illustration pour *L'En-deça* de Cyril Carau, Univers III d'OutreMonde
- Illustration réalisée pour Mort Sûre sur les légendes écossaises.
- Illustration pour *Sanctuaire* de Nicolas B. Wulf, Itinéraires 2 de Les Chemins de l'Aube

2007

- Couverture pour le Hors Série n°1 d'OutreMonde, spécial "Remake, Revisitage, Fanfic"
- Illustration pour Phénix Mag, HS Les pirates
- Illustration pour *Le dalleur* de Valérie Larouche, Univers IV d'OutreMonde
- Illustration pour *Aux innocents les mains pleines de sang* d'Elie Darco, Nuits d'Almor n°1
- Illustration pour *la croisée des Funambules* de Don Lo, Univers V d'OutreMonde
- Chronique : Step by Step de *la croisée des Funambules*, Univers V d'OutreMonde

► Tiger-222

Mickaël Schoentgen : n. propre, du patois *Mikawell* qui signifie "tigre cendré".

(1) Mickaël est un jeune homme de 20 ans vivant dans une merveilleuse ville nommée Metz, il a découvert la 3D en l'année 2004 de ce millénaire. Conquis par les possibilités qu'offrent les logiciels de 2D et 3D, il se lance entièrement dedans fin 2005 et n'en décrochera plus.

(2) Mickaël s'est formé une opinion sur ce monde grossissant de jour en jour, et de nos jours nous pouvons le connaître tel un homme du monde libre. En effet, il ne jure que par les programmes libres et pour faire simple, le monde Linux. Dans sa panoplie de programmes favoris et utilisés pour ses réalisations, nous pouvons trouver un certain Gimp ou encore Blender, Inkscape et enfin Scribus.

(3) Mickaël est aussi connu comme étant un grand passionné de programmation, il crée des sites dynamiques pour ses collègues, les mairies ou les lycées. Bref, c'est un homme heureux et passionné.

Son site : <http://xpression.123.fr/>

Publications :

2005

- Son site personnel où il expose ses créations

2006

- Béta testeur pour PSDmag
- Illustration pour *Mars et les hommes* de Cyril Carau, site OutreMonde
- Illustration pour *Pluie de cendres* de Julien Louisandre, site OutreMonde
- Illustration pour *Les Barbares* de Zali F. Falcam, Univers III d'OutreMonde

2007

- Illustration pour *Histoires de Science* de Valérie Larouche, Hors Série n°1, spécial "Remake, Revisitage, Fanfic" d'OutreMonde
- Illustration pour *Lumières dans le Ciel* de Stefan Michel, Univers IV d'OutreMonde
- Site pour la mairie de Saint Maurice sous les Côtes
- Site pour son lycée Louis de Cormontaigne
- Illustrateur de cartes postales pour Le Royaume des Mots Rêveurs
- Maquettiste / graphiste bénévole pour le Rugby Club Metz Moselle
- Illustration pour *La Tour Blanche* de Eric Gilard, Hors Série n°2 d'OutreMonde "Trinité Sombre : Lovecraft, Howard & Smith"

Projets en cours :

- site personnel pour un de ses collègues
- site professionnel pour son père

► Aurélie Wellenstein

À 27 ans, Aurélie Wellenstein orchestre une chorale d'animaux en voie d'apparition, de monstres de tous poils, plumes et écailles, de devenir-démons et autres inhumanités sympathiques.

C'est donc tout naturellement qu'elle fait aujourd'hui monter en scène pour OutreMonde un nouvel espoir, bien moche et écœurant. Dans la vraie vie, Aurélie est aussi bibliothécaire. Mais tout le monde sait que la vraie vie n'existe pas.

Publications :

- *Le devenir cheval de Franck Venaille*, Europe n°938
- *Tout le monde a droit à la mer*, Monk n°3

Crédits :

Hors Série n°2 OutreMonde, spécial « Trinité Sombre : Lovecraft, Howard & Smith »

Décembre 2007 (revue apériodique)

<http://outremonde.fr> - contact@outremonde.fr

Rédacteur en chef : *Cyril Carau.*

Maquette : *Elie Darco.*

Couverture : *Fabien Fernandez.*

Auteurs : *Eric Gilard, Grégory Covin, Willem Lukusa, Jean-Michel Foucher, Florian «Vorador» Boudinot, Fred Guichen, Vincent Glamasher, Yves Crouzet, Elie Darco, Benjamin K. Framery, Aurélie Wellenstein et Alain Ex-ignotis.*

Illustrateurs : *Tiger-222, Cyril Carau, Mathieu Coudray, Bernie, Annick D.C., Nicolas Delhelle, Claude, Anne-Laure Daviet, Harold Fay, Denzel, Alain Mathiot et Grem.*

Comité de lecture : *Cyril Carau, Elie Darco, Sébastien Juillard, Philippe Goazempis et Valérie Larouche.*

Corrections et relectures : *Anthony Boulanger, Cyril Carau et Elie Darco.*

Remerciements : *Tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.*

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.



OutreMonde Hors Série n°2

Décembre 2007

<http://outremonde.fr> - contact@outremonde.fr